

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES

2

ETUDES ET DOCUMENTS BALKANIQUES

2

FRANCOISE SAULNIER

ANOYA, UN VILLAGE DE MONTAGNE CRETOIS

PARIS, 1980

Cette collection, résultat d'un travail bénévole, est publiée par Paul Henri Stahl. Les volumes ne se vendent pas; ils sont offerts gracieusement, de préférence aux institutions de recherche et d'enseignement. Toute reproduction doit avoir l'autorisation de l'auteur.

Adresser la correspondance à l'adresse suivante:

P. H. Stahl - Laboratoire d'Anthropologie Sociale; 11, Place Marcelin Berthelot; 75005 Paris; France

Cette étude est une partie de la thèse de doctorat de Françoise Saulnier, thèse faite dans le cadre du séminaire d'ethnologie de l'Europe du Sud-Est (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales). Elle constitue le résultat d'une recherche insistante, d'une observation fine et précise. Les chapitres qui composent le texte donnent une image monographique de l'un des plus connus villages de la Crète, Anoya.

La partie qui suscite en premier lieu l'intérêt du lecteur, tant par sa nouveauté que par la manière dont elle est traitée, est peut-être celle consacrée à l'étude de la vie sociale. Les communautés villageoises et familiales de la Grèce sont relativement peu connues, moins connues que celles de la plupart des pays européens. Ces communautés offrent une variété inattendue; la structure sociale de Anoya nous rappele parfois celle de régions continentales balkaniques, et diffère profondément de celle d'autres îles grecques de la Méditerranée.

Un élément caractéristique, qui ressort avec insistance de toute l'étude, est l'importance des lignages, chacun avec sa légende eponyme, son quartier, ses terres, ses aires de battage, sa bergerie et sa chepelle, ses vendettas. A cet égard les ressemblances avec d'autres sociétés méditerranéennes deviennent évidentes.

Les aspects qui devraient être signalés pour leur intérêt sont nombreux; je ne vais pas le faire ici, l'auteur le fait lui-même avec talent.

Paul Henri Stahl

TABLE DES MATIERES





Principaux itinéraires de transhumance des troupeaux d'Anoya

AVANT-PROPOS

Un premier séjour en Crète, en 1972, pour la préparation de mon mémoire de maîtrise m'avait permis de me familiariser avec l'île et m'avait incité à poursuivre cette recherche et à l'orienter vers l'étude des villages de montagne, qui du fait de leur isolement ont toujours préservé un mode de vie original.

La région de Sfakia où j'avais déjà passé quelques mois était sans doute à cet égard la plus intéressante mais l'émigration intense avait poursuivi le déclin amorcé après la révolte de 1770, et de nombreux villages étaient entièrement désertés ou peuplés uniquement de vieillards; la vie semblait s'en retirer pour toujours : "Longue vie, petit oncle, à qui donc est ce champ ? A la désolation, à l'obscurité, à mon fils qui s'en est allé ..." (1)

Le hasard me fit rencontrer l'année suivante des étudiants originaires d'Anoya, le plus grand village de montagne de Crète, situé au pied du Psiloritis, au coeur de l'île; ils me mîrent en contact avec leurs familles et au début du mois de Janvier 1974 je m'installais à Anoya pour environ six mois; J'y retournais à nouveau deux ans plus tard pour un autre séjour, d'Avril à Octobre.

N'ayant eu jusqu'alors qu'une expérience minime de la recherche sur le terrain, et travaillant seule, j'ai d'abord essayé de m'intégrer à la vie du village davantage en tant que participant, qu'en tant qu'observateur; l'hospitalité des habitants, leur ouverture d'esprit, leur attachement au village y ont largement contribué, de même que le fait de vivre dans une famille.

A vivre au fil des jours les mêmes joies et les mêmes préoccupations, à partager les mêmes tâches, j'ai peu à peu appris à aimer le village et à m'y sentir bien; et même si cette intimité ne pouvait ni ne devait devenir totale, elle était primordiale pour décrire le village, sinon le comprendre.

Les archives de la mairie et des églises ayant été détruites lors des incendies perpétrés par les Turcs puis par les Allemands, mes principales sources d'informations ont été les personnes âgées et celles qui s'étaient intéressées de plus près à l'histoire du village, de même que la mairie et la préfecture de Réthymno.

Enfin, de façon plus générale, l'étude de la bibliographie concernant la Crête m'a particulièrement aidée surtout dans les premiers temps de ma recherche. On peut y distinguer deux catégories dont les principaux titres sont regroupés à la fin de cette étude, mais que l'on peut dès maintenant définir comme suit :

- Les récits des voyageurs étrangers à qui la Crête du XVème au XIXème siècle a inspiré une abondante littérature. Souvent partiaux et remplis de préjugés, notamment lorsqu'ils sont le fait des occupants, ces écrits présentent pourtant un intérêt certain : leurs auteurs, grands érudits en général,

nous font partager leurs connaissances et font montre d'une curiosité insatiable dans les domaines les plus divers. Si la recherche des vestiges de l'Antiquité constituait le but principal de leurs périples, leurs descriptions fourmillent cependant de détails pittoresques sur la vie quotidienne de leurs contemporains, d'observations sur la flore et la faune, de remarques sur les évènements de leur temps.

- Les études faites à partir du XIXème siècle par des Crétois; les plus intéressantes concernent l'histoire et le folklore. On y ressent à chaque page leur attachement à la terre natale. L'étude de cette bibliographie foisonnante fait naître le sentiment que chacun dans la mesure de ses moyens a voulu apporter sa contribution au prestige de l'île. Il est d'ailleurs frappant de constater l'importance des journaux, revues, chroniques, etc ... consacrés par les Crétois à la Crète : les articles sur les sujets les plus variés y voisinent, parfois limités à une région ou même à un seul village, mais toujours avec le même dénominateur commun, un attachement sans bornes pour l'Ile.

L'axe de recherche principal de cette étude était de définir les différentes unités de l'organisation sociale traditionnelle, de préciser leur structure interne aussi bien que les liens tissés entre chacune de ces unités, et de décrire leur évolution.

On pourrait schématiser l'organisation sociale traditionnelle de la façon suivante : une unité de base, le lignage; une unité plus vaste, le village, composé de plusieurs lignages, et enfin parfois un ensemble encore plus important : la confédération villageoise.

Le lignage maintient sa cohésion par une division du travail entre ses membres aussi complémentaire que possible, et par une propriété commune. Son unité s'inscrit dans l'espace du village où il occupe un même quartier, et autour du village, où les champs et les pâturages qu'il exploite sont regroupés. L'unité du lignage peut parfois dépasser les limites du village lorsque ses ramifications s'étendent dans d'autres communes, et elle pouvait même dans le passé mettre en péril l'unité supérieure constituée par le village quand ces deux ensembles ne se recoupaient pas; ainsi dans l'exemple donné par Robert Pashleys et cité plus loin où le village d'Anopolis, dans la région de Sfakia, se retrouve divisé en deux camps ennemis.

De nos jours ce schéma traditionnel se modifie sensiblement, et l'unité sociale de base constituée autrefois par le lignage tend de plus en plus à être remplacée par la lignée, et même par la famille nucléaire comme on peut le constater notamment avec le morcellement des propriétés.

En ce qui concerne l'unité du village, il semble qu'elle se soit affirmée au cours des temps, au fur et à mesure de la délimitation plus précise de son territoire, et notamment grâce aux pouvoirs des assemblées villageoises qui garantissaient son intégrité face aux menaces externes et assuraient sa bonne organisation interne. Assez paradoxalement, l'union de la Crète à la Grèce diminua leurs prérogatives qui s'étaient renforcées sous l'occupation turque , au profit d'un état très centralisé.

L'étude de la bibliographie concernant la Crète mentionne dans la région de Sfakia l'existence d'assemblées intervilla-

geoises qui pouvaient délibérer sur des thèmes variés ne se limitant pas à la situation politique, ce qui impliquait donc une unité supravillageoise particulièrement poussée, du type de la confédération. Ceci peut sans doute s'expliquer par l'historique de cette région, longtemps isolée et repliée sur elle-même. Dans les autres parties de l'île, il ne semble pas que cette organisation ait jamais existé; les formes les plus comparables qui sont mentionnées concernent généralement les assemblées intervillageoises réunies occasionnellement en périodes de troubles, quand le regroupement de forces dispersées sur un vaste territoire s'avérait nécessaire. Dans le cas d'Anoya, par exemple, l'utilité de ces assemblées ne se faisait véritablement sentir qu'en temps de luttes : l'éloignement du village par rapport aux villages environnants, l'importance relative de sa population et son autonomie économique étaient au contraire des éléments qui favorisaient son isolement en temps de paix.

Quelques soient les ensembles considérés, les relations qui se tissent entre eux sont de nature identique, même si leur forme varie : nous voulons parler des alliances ou des rivalités qui se nouent entre lignages, villages, ou même groupes de villages; nous aborderons plus loin les différentes formes d'alliances et de rivalités, institutionalisées ou non, qui peuvent s'établir entre deux lignages; dans le cas des alliances, elles ont toujours pour but de renforcer leur puissance sociale; quant aux rivalités, au contraire, elles mettent en péril cette puissance ou cherchent à la détruire pour tenter de s'y substituer.

Le même phénomène se reproduit entre villages et entre groupes de villages, mais dans ce cas, les intérêts économiques apparaissent comme primordiaux alors qu'au niveau du lignage, la richesse ne constituait que l'un des éléments de sa puissance.

Il est intéressant de constater que la disparition de la forme la plus élaborée de l'organisation supravillageoise a été suivie par l'émergence d'une nouvelle unité sociale de base, la famille nucléaire. Cette évolution favorise l'autonomie des individus car leur identification à un groupe plus restreint réduit les contraintes qu'impliquait l'unité de la lignée ou du lignage : la situation personnelle peut prévaloir sur les impératifs de la solidarité lorsque les liens de parenté sont lointains, mais parallèlement, l'assistance que chacun était en droit d'attendre de la part des membres de son groupe s'en trouve limitée d'autant.

D'autre part, si les pressions exercées par le groupe familial diminuent, sur le plan social au contraire, et notamment au niveau de la communauté, elles s'accentuent certainement : l'individu affronte directement la communauté villageoise sans qu'intervienne l'élément intermédiaire que constituait le lignage, de sorte que les rivalités deviennent essentiellement personnelles.

Nous avons tenté dans cette étude de décrire les structures économiques et sociales du village ainsi que leur fonctionnement. Il aurait été utile pour compléter cette approche et pénétrer plus profondément la vie du village d'en aborder d'autres aspects plus secrets, plus malaisés à connaitre, à cerner et à décrire, mais aussi plus riches de signification :

l'ensemble des valeurs considérées comme modèles par la société villageoise et proposées en tant que telles, leur évolution, et leur vécu tant au niveau individuel que communautaire. Cela pourrait faire l'objet d'un travail futur qui éclairerait de nombreux aspects de la présente étude, tout en s'inscrivant dans le cadre plus général des recherches sur le monde méditerranéen et sur les isolats montagneux et insulaires.

INTRODUCTION

Le milieu crétois

Le relief de la Crête est très accidenté ce qui rend les communications difficiles entre les différentes régions. On peut distinguer trois zones principales : La côte Nord accueillante aux navires, la plaine fertile, et la montagne-refuge. Cela explique que certaines régions dans les parties montagneuses soient restées très isolées : les habitants vivaient repliés sur eux-mêmes dans une autarcie presque complète. Ce cloisonnement favorisa le caractère indépendant et original de chaque groupe, créant bien des rivalités. Si l'unité se fit toujours face à l'oppresseur étranger, elle a toujours été minée par des luttes intérieures. Mais ce relief tourmenté présentait aussi des avantages face aux différents envahisseurs de l'île, car ainsi, ils ne pûrent jamais la dominer entièrement.

Située au carrefour de trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, la Crête a en effet toujours provoqué de nombreuses convoitises, et son histoire a été marquée par une suite ininterrompue d'invasions : aux Doriens, aux Romains et aux Sarrasins ont succédé les Vénitiens puis les Turcs, et la lutte pour la liberté a été ponctuée de révoltes à chaque fois suivies par de terribles répressions; pourtant, la partie la plus montagneuse de l'île, c'est-à-dire la plus

étendue mais aussi la plus pauvre, resta toujours aux mains des Crétois : aussi l'empreinte étrangère a-t-elle laissé moins de traces que la passion de l'indépendance; les influences extérieures, même nombreuses, sont toujours restées superficielles ou bien elles se sont assimilées aux spécificités locales.

On dénombre aujourd'hui en Crète environ 500.000 habitants établis en majorité dans les plaines et les villes de la côte Nord. Les trois villes principales : Héraklion, Réthymno et la Canée concentrent plus du quart de la population. Plus de la moitié des villages de Crète sont situés à plus de 300 mètres d'altitude, mais ils rassemblent moins d'un quart de la population et se dépeuplent à une cadence très rapide; ce déséquilibre démographique s'accentue sans cesse en raison d'une émigration massive vers les centres urbains ou vers l'étranger.

Les ressources locales proviennent essentiellement de l'agriculture (cultures de l'olivier et de la vigne) et de l'élevage. La pêche est peu importante; quant à l'industrialisation elle reste très faible, freinée par le manque de capitaux et de ressources énergétiques. Le tourisme par contre s'est développé considérablement ces dernières années, et joue maintenant un rôle prédominant dans la vie économique. L'aménagement touristique de la Crète se poursuit à un rythme rapide mais de façon incontrôlée.

La montagne et la plaine

Cette présentation succinte nous fait apparaître un des caractères dominants de l'île qui se confirmera par la suite :

une nette opposition entre la plaine et la montagne. Ainsi, du point de vue historique, les villages de montagne ont connu un sort très différent des villages de plaine : face aux différents envahisseurs, la montagne a toujours été un refuge, un asile quasiment inviolable.

Les occupants restaient cantonnés dans les ports et les petites plaines côtières du Nord de l'île. Toutes leurs tentatives pour aller plus à l'intérieur fûrent repoussées car les villages de montagne, en raison de leur position, étaient des foyers constants de rébellion et de résistance. L'occupant, harcelé par les maquisards des montagnes, opprimait d'autant plus les paysans dans la plaine; aussi ces derniers nourrissaient une certaine rancoeur contre les montagnards qui pour leur part leur reprochaient leur manque de combativité. Spratt décrivait ainsi au milieu du XIXème siècle cet état d'esprit (2) :

"Beaucoup, sinon la plupart des paysans grecs des plaines étaient peu attirés par l'idée d'un soulèvement, car ils savaient bien qu'ils n'en retireraient que des malheurs et y perdraient leur commerce et leurs biens. C'étaient les patriotes des montagnes qui étaient les instigateurs et les organisateurs de cette démonstration et qui pendant deux mois fûrent en possession de toutes les plaines. Pendant cette période, ils se nourrirent eux et leurs bêtes sur les réserves et les récoltes abandonnées par les musulmans, et ensuite sur celles de leurs compatriotes des villages des plaines où ils étaient cantonnés. La confiance mutuelle fût désormais détruite et la prospérité de l'île sérieusement touchée. Et c'est ainsi que l'énergie des Crétois a été si mal dirigée sous la conduite du patriotisme erroné des habitants des montagnes et de leurs chefs, qui n'ayant rien à perdre et étant comparativement plus abrités des pertes et des représailles dans leurs repaires de montagnes, influencèrent les habitants des plaines par le prestige de leur nom et la crainte de leurs actions anarchiques. Le nom des Sfakiotes est donc par conséquent pour les Crétois des plaines un synonyme de talents pervertis, d'intrigues sans scrupules, de brigandage et de cruauté."

Plus nuancé, le smyrniote P. Nicolaïdis rapporte les faits suivants (3) :

"Les habitants des plaines ont maintenant pour la plupart une assez grande expérience de la guerre. Mais la terreur que les Turcs leur inspirent en raison de leur tyrannie jamais égalée était si forte qu'ils pensaient ne rien pouvoir réussir s'ils n'étaient pas avec des Sfakiotes. Un camp de quatre mille Crétois des plaines avec seulement trois cents Sfakiotes pouvait accomplir les plus grands exploits. Les premiers étaient la poudre et les seconds le feu. Leurs ennemis sachant bien que la poudre ne s'enflamme pas toute seule, répétaient aux habitants des Lefka Ori : 'éloignez-vous, pauvres Sfakiotes, et regardez ce que font ces présomptueux en dix jours'".

Maintenant encore les rivalités persistent quelque peu, accentuées par le sentiment de supériorité dont font preuve les habitants des montagnes comme en témoignent les anecdotes suivantes (4) :

"Du haut de la montagne, deux bergers regardent tout en bas, vers les plaines :
- tu crois qu'ils ont une âme ces gens des plaines ? demande l'un.
- Bah, s'ils en ont une, elle est comme celle d'un oiseau, répond l'autre."

"Un habitant de la plaine bavardait avec un Sfakiote :
- Quand Dieu a fait le monde, il a passé la terre dans un tamis et il l'a jetée sur Sfakia, dit celui de la plaine.
- C'est vrai. Mais quand il a distribué le bon sens, il en a donné un sac de plus aux Sfakiotes pour les dédommager, répondit le Sfakiote."

Ces ressentiments se traduisent par les surnoms péjoratifs dont les habitants des montagnes affublent "ceux qui habitent en bas" (5) comme "les poussiéreux" (6) ou "les ventres de grenouilles"

La chanson démotique suivante donne une idée de l'ironie des habitants des montagnes vis à vis de ceux des plaines :

"Pauvres jeunes gens qui sont nourris là-bas dans les plaines,
et qui mangent les biens de ce monde, les délices de la ville,
et qui ont le teint et la mine du lézard,
Vivent les jeunes gens qui mangent là-haut sur la montagne,
et se nourrissent de la neige épaisse et de l'air frais,
et qui ont la bonne mine de l'orange."

De façon générale, les relations sont assez limitées entre les deux groupes et les mariages "mixtes" sont rares. La jeune fille mariée dans la plaine se plaint ainsi dans un "rizitiko" (chant des villages de montagne) :

"Maman, tu m'as mal mariée et tu m'as donnée dans les plaines, mais moi je ne peux pas supporter les plaines, je ne bois pas de l'eau tiède, ici la bécasse ne chante pas, le coucou ne crie pas, mais il chante dans les montagnes et la perdrix dans les bois."

Par contre, les habitants des montagnes choisissent volontiers des parrains parmi les habitants des plaines; la relation de parrainage dont nous reparlerons plus loin permet une alliance avec des hommes qui peuvent se révéler utiles de temps à autre ... En même temps ces relations sont moins étroites que les mariages qui seraient déshonorants dans ce cas.

Sur le plan économique également, l'opposition de la plaine et de la montagne est très nette. Si le manque de fertilité est général, il est encore accentué par l'altitude; les cultures sont donc très restreintes : quelques oliviers, quelques plants de vigne et un jardin potager couvrent avec difficulté les besoins familiaux. Aussi plus les villages sont situés à une altitude élevée et plus l'élevage

tend à devenir la ressource principale; il rythme toute la vie quotidienne car pendant l'hiver les bergers descendent leurs bêtes dans des régions abritées et au printemps ils les emmènent en haute montagne. Le tissage est également une activité importante; beaucoup de femmes vendent une partie de leur production pour compléter les ressources familiales. Mais ces diverses occupations parviennent rarement à assurer la subsistance de toute une famille, généralement nombreuse, et l'émigration devient la solution la plus courante. Beaucoup de villages sont ainsi peu à peu désertés ou bien ne restent peuplés que par des vieillards.

Il est difficile de délimiter de façon précise quels villages peuvent être définis comme situés dans la montagne. Selon le critère géographique, il s'agit des villages qui se trouvent sur les contreforts des principaux massifs montagneux ou sur les hauts plateaux; mais selon les critères locaux, le type de ressources est plus spécifique que l'altitude, même si ces deux facteurs sont indissociables : on considère donc en Crète que les villages de montagne sont ceux où l'élevage est l'activité principale; ainsi, ce qui caractérise les villages de montagne, ce n'est pas tant l'altitude qu'un certain mode de vie bien particulier. On doit aussi préciser que la notion de village et celle d'habitants ne se recoupent pas toujours exactement; comme l'hiver est très rude dans la montagne et que les premières neiges font très tôt leur apparition, certaines familles possèdent une seconde habitation et des champs dans les vallées pour y passer une partie de l'année. On observe ainsi un phénomène de transhumance, principalement dans les régions de Sfakia et de Lassithi. On considère dans ce cas que ces familles appartiennent aux villages de montagne, même si elles n'y séjournent que de façon intermittente.

ANOYA

- - - -

Situation

Le village d'Anoya se trouve presqu'au centre de la Crète, sur les contreforts Nord du Psiloritis. Son altitude moyenne est de 750 m (plus exactement de 713 à 800 m). C'est donc un des plus hauts villages de Crète habités de façon permanente : les quelques rares hameaux et villages d'altitude comparable, une dizaine environ, se situent dans la région de Sfakia (Imbros, Askyfou), de Viannos, et sur le plateau dϵ Lassithi.

"ΑΝΩΓΕΙΑ" de "Άνω" (en haut) est un nom commun à plusieurs villages élevés tels que Vasilika Anoya, Armanoya, etc ... On précise donc généralement " Αξινά Ανώγεια " ou " Ξιγκανώγεια " à cause du village d'Axos dont les habitants d'Anoya seraient originaires, ou bien également " Μεγάλα Ανώγεια " (Le grand Anoya) !

Anoya est une sous-préfecture de l'éparchie de Mylopotamou, du département de Réthymno. Du fait de son éloignement (51 kms) et des communications malaisées, les échanges avec cette ville sont rares. Réthymno, à l'inverse d'Héraklion, ne connait d'ailleurs pas un développement important sur le plan commercial et industriel. C'est avant tout une cité historique; les habitants d'Anoya s'y rendent donc presque uniquement pour y régler leurs problèmes d'ordre administratif ou judiciaire.

En fait, la ville, "ἡ χώρα " comme disent les Crétois, c'est Héraklion. A la fois plus proche et plus accessible, c'est surtout la capitale économique et administrative de la Crête, le centre des transactions commerciales. On descend à Héraklion pour s'approvisionner en nourriture pour le bétail, en semences, pour aller à la banque, pour les achats importants, etc ... La fréquence des voyages varie selon les occupations de chacun, et les hommes descendent plus souvent en ville que les femmes.

Démographie

D'après les recensements effectués dans le village, on peut dresser le tableau suivant :

	Anoya	Sissarha(7)	Total
1881 (8)	1976	167	2143
1900	2363	123	2486
1920	2372	111	2483
1928	2904	133	3037
1940	2929	143	3072
1951	2581	104	2685
1961	2461	87	2548
1971	2750	70	2820

On peut donc constater une hausse sensible de la population; la courbe ascendante s'était interrompue en 1944, date à laquelle nous le verrons par la suite le village fût rasé par les Allemands. Beaucoup de familles s'installèrent alors dans d'autres villages surtout dans les éparchies de Monofatsi et de Malevyzi. L'émigration connût ensuite une nouvelle poussée après 1950 en direction des centres urbains comme Héraklion et Athènes, et de l'étranger (USA, Canada, Australie).

Actuellement, les émigrants se dirigent surtout vers l'Allemagne de l'Ouest (200 personnes environ) mais avec l'intention de rentrer au village dans plusieurs années après avoir fait quelques économies. Ils pourront alors construire une maison, acheter une camionnette, ouvrir un café ou une petite boutique. Les femmes émigrent rarement à l'étranger sauf pour y rejoindre une partie de leur famille ou suivre leur mari.

Il y a également de nombreux étudiants du village qui poursuivent leurs études à Athènes, Salonique, ou beaucoup plus rarement à l'étranger, et dont on peut prévoir que pour la plupart ils choisiront de se fixer là où ils ont étudié.

On évalue le nombre de personnes nées à Anoya mais installées hors du village à environ 3.000, soit à peu près autant que ceux qui y résident.

Il est difficile d'analyser avec précision la démographie du village, car en dehors des recensements effectués tous les 10 ans, il n'existe pas de statistiques précises, et il est impossible d'avoir accès aux documents qui permettraient de les établir. Cependant, les indications fournies par la secrétaire de mairie donnent une idée générale :

. les familles (ou plus exactement les foyers) sont au nombre de 800 environ (750 en 1971) ce qui donne une moyenne approximative de 4 personnes par famille.

. les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes (environ 1.500 femmes et 1.400 hommes).

. chaque année, il y a de 55 à 70 naissances(y compris les enfants nés à Héraklion, Athènes, ou même à l'étranger, mais dont les parents sont originaires du village). En 1975, il y a eu 62 naissances dont 34 garçons et 28 filles.

. quant aux décès, leur nombre varie de 15 à 30 par an. (26 en 1975).

. il y a environ 350 habitants de 0 à 10 ans, 300 habitants de 10 à 20 ans, 350 habitants de plus de 65 ans. La tranche de population active comprise entre 21 et 64 ans est donc constituée par les 2/3 des habitants.

Quoique très incomplètes, ces données nous montrent cependant que la démographie du village est équilibrée : accroissement sensible et assez régulier, population active importante. Cette situation n'est absolument pas caractéristique de la totalité des villages de montagne, elle est même tout à fait exceptionnelle. La commune d'Anoya occupe le 13ème rang en Crète pour l'importance de sa population : toutes les agglomérations qui la précèdent sont situées sur la côte et dans la plaine. Aucun autre village important n'est situé à plus de 350 m d'altitude en dehors d'Arhanès (3907 ha, 380 m) et de Kroussonas (2974 ha, 460 m). L'ensemble de cette étude et plus particulièrement la partie consacrée à la vie économique nous aidera sans doute à comprendre et à expliquer cette évolution.

Environnement

La commune d'Anoya est une des plus étendues de Crète puisqu'elle couvre une superficie de 103.000 stremmata (9) répartis de la façon suivante (10) :

. 70.000 stremmata de pâturages communaux,
. 24.500 stremmata de pâturages privés,
. 8.000 stremmata de surfaces cultivées,
. 500 stremmata de routes, bâtiments, etc ...

L'examen de la carte des superficies occupées par les différentes communes est très révélateur : nous observons ainsi que tous les villages de montagne où l'élevage constitue l'activité principale, présentent un territoire de forme allongée s'étendant depuis le sommet des montagnes jusqu'à une altitude variable, mais où les cultures sont possibles; le village est toujours situé dans la partie inférieure, entouré par les champs et les jardins : ainsi, à Anoya, le village est un habitat groupé, comme d'ailleurs tous les villages de montagne; les zones situées dans les parties basses sont celles des champs, des vignes et des jardins; les terrains en jachère ou non cultivables qui forment des enclaves dans ces zones constituent les pâturages privés. En effet, toute la zone montagneuse dont l'altitude est supérieure au village est propriété communale. Dans les villages où l'élevage n'est qu'une activité secondaire, les pâturages communaux ont partout disparu et ont été redistribués pour former des pâturages privés ou pour être convertis en terres cultivables.

Légendes et Histoire

Le village d'Anoya est situé dans une région privilégiée. C'est dans les montagnes du Psiloritis, sur les hauteurs de Nida, que Zeus a été élevé; la montagne s'appelait alors Ida, la forêt : c'est dans une caverne grandiose qui domine le plateau de Nida que Réa cacha son dernier-né Zeus, pour lui éviter d'être dévoré par son père Chronos. Il fût nourri grâce à la corne miraculeuse de la chèvre Amalthée, et élevé en compagnie des Dactyles, des Courètes et des Cyclopes. Pendant près

de 2000 ans, jusqu'à l'expansion du christianisme, l'Idaion Andron fût le sanctuaire le plus important consacré à Zeus : chaque année, des fêtes célébraient sa naissance et sa mort qui symbolisaient la renaissance de la nature au printemps et son déclin en hiver. Le roi Minos y montait tous les 9 ans pour y recevoir les ordres de Zeus et son inspiration. A sa suite, Pythagore et Platon s'y firent initier; des pélerins venus de toute la Grèce assistaient aux cérémonies rituelles et apportaient leurs offrandes au dieu comme en témoignent les objets en cuivre, en fer et en os qui ont été découverts à cet endroit.

Toute la région qui entoure le massif de l'Ida constitue véritablement le coeur de la Crète et a conservé à l'abri des invasions de toutes sortes des traditions vieilles de plusieurs millénaires : de nombreux toponymes sont pré-hélléniques : outre Nida (de l'Ida, la forêt), la source de Zominthos, le village de Sissarha, les montagnes et les hauteurs portant le nom d'Armi ont gardé leur nom depuis l'époque minoënne.

Enfin, outre les différents aspects de la vie quotidienne profondément marqués par cette époque, c'est dans le langage que l'on retrouve de nombreuses traces de la période pré-hellénique ou immédiatement postérieure : le vocabulaire, la structure grammaticale et la prononciation des habitants d'Anoya sont caractéristiques à cet égard; on dit d'ailleurs parler "ἀνωγειανά", même en opposition aux villages les plus proches. Les jurons "μά τό Ζα΄" (Par Zeus !), le vocabulaire lié aux animaux, le λ prononcé comme le ρ, le pronom placé après le verbe, en sont autant d'exemples.

C'est aussi par les ruines nombreuses dans la région comme partout en Crète d'ailleurs, que l'Antiquité a une présence toujours vivante; dans la direction d'Hëraklion, à Sklavokambos, on a découvert en 1930, en perçant la route d'Anoya, une villa d'époque post-minoënne qui faisait partie d'une petite communauté rurale. Dans la direction opposée, vers Réthymno, à une dizaine de kilomètres d'Anoya, le village d'Axos possède une longue histoire : habité semble-t-il depuis l'époque géométrique, il a conservé presqu'intact à travers les siècles son nom antique d'Oaxos.

Si de nombreuses variantes circulent sur l'origine du village, elles possèdent très souvent un point commun : les premiers habitants d'Anoya seraient originaires d'Axos. Du point de vue historique, il est tout à fait plausible en effet que les Vénitiens jaloux et inquiets de la puissance d'Axos, aient détruit la cité dans les premières années de leur conquête, comme cela se produisit dans beaucoup d'autres lieux. Une partie des habitants aurait alors décidé de se réfugier quelques kilomètres plus loin, mieux à l'abri des montagnes, et aurait fondé Anoya.

Un vieil homme du village (11) en raconte ainsi l'origine :

"Axos existait bien avant notre village et je vais te dire comment je l'ai appris : Celui qui m'en a parlé, c'est l'avocat qui vit à Athènes, le Kapétan Michalis (12); il a recherché dans l'histoire de sa famille pour savoir d'où nous venions ... A cette époque, il y avait en Crète 100 nobles. C'étaient des rois pour ainsi dire, et Axos était en guerre contre Eleftherna (13) ...
Il avait dû tuer beaucoup de gens celui qui vint le premier s'installer ici; il avait quelques chèvres et quelques mou-

tons, et il avait une femme, et je me souviens qu'il y avait un roi qui s'appelait Etéarche qui lui dit : Tu peux rester là-bas si tu trouves de l'eau. C'était notre village bien sûr, il y avait plein de chênes nains à ce moment là, comme ceux que l'on trouve encore à Katsaba (14).
Il trouva de l'eau, il s'installa avec sa femme et avec ses bêtes, et ils eûrent des enfants ... mais c'était un homme seul, il n'avait personne pour lui couper les cheveux et pour le raser, et il avait des cheveux longs, comme vous autres maintenant ... Ses enfants se marièrent, ils prirent des femmes d'Axos. Ils avaient tous des cheveux longs et à cause de ces cheveux, des " σκούλες " (15), on les appela Skouladès (16). Ce Skoulas était en fait un Dafermos (17).
Voilà l'origine des Skouladès qui descendaient de cet homme d'Axos, et c'est pour ça que notre village s'appelle Xikanoya. Moi, je l'ai appris par Mihalis qui étudiait l'histoire de sa famille et c'est comme ça que je m'en suis souvenu; mais après tant d'années, je n'aurais jamais pensé que cette époque là reviendrait !"

Quelle que soit l'époque de leur arrivée, sous le règne d'Etéarche ou bien deux mille ans plus tard, après la destruction d'Axos par les Vénitiens, il existait déjà à cet endroit une petite communauté de bergers, de rebelles aux occupants dont les habitants d'Axos n'auraient fait que renforcer le nombre; il est peu probable en effet que cet emplacement isolé et difficile à atteindre n'ait pas attiré bien auparavant tous ceux qui avaient de bonnes raisons d'échapper à la justice expéditive des envahisseurs ou de leurs ennemis personnels, ou tout simplement les bergers qui cherchaient à se fixer non loin de leurs pâturages d'été.

Le Docteur Dakanalis (18) qui rassembla toute sa vie divers éléments de l'histoire et des coutumes du village confirme cette hypothèse pour les raisons suivantes :

"Dans l'église de Saint Jean, il y a des fresques de style vénitien, représentant des saints, abîmées en beaucoup d'endroits par la chaux, et d'époque inconnue. L'évêque de Réthymno, Dionysos, qui les étudia vers 1903, les a caractérisées comme étant d'origine byzantine; mais en 1946, Nikos Kazantzakis après les avoir soigneusement examinées, fût d'avis qu'il s'agissait d'oeuvres médiocres sur le plan artistique et qu'elles dataient de l'époque vénitienne. Des fresques semblables existaient dans le temple de la Dormition de la Sainte Vierge à Pérahori (19), mais on ne les respecta pas et elles fûrent détruites lors de sa reconstruction en 1911. Nikos Kazantzakis avança comme date originaire de ces fresques 1250-1300; mais pour qu'une église comme celle-ci soit édifiée et décorée, il est naturel de penser qu'il existait déjà à cette époque un hameau de quelque importance susceptible de supporter de telles dépenses."

Toutes les personnes questionnées sur l'origine du village tombent en effet d'accord sur le fait qu'au départ, il rassemblait des rebelles, des bandits, des fugitifs qui se regroupaient dans cet endroit parce qu'il était sauvage et caché; il y avait alors un bois touffu de chênes, de chênes verts, d'yeuses, d'érables et où les buissons épineux rendaient le passage impraticable. Mais sur l'Ida d'aujourd'hui (la forêt de l'Antiquité), les parties boisées ont partout disparu sauf à Rouva, dernier vestige de la forêt antique. Partout ailleurs, les chèvres et les moutons, et surtout les hommes qui ont coupé les arbres pour en faire les poutres de leurs maisons, ou bien les ont brûlés pour augmenter les terres cultivables, n'ont laissé que des étendues pierreuses à l'herbe rare, parsemées de buissons épineux. Des efforts se sont cependant manifestés ces dernières années, et près du village les enfants des écoles ont planté un petit bois de sapins.

Ce refuge d'hommes traqués par leurs poursuivants devint rapidement un des principaux nids de résistance, vers lequel accouraient tous ceux qui refusaient de se soumettre : toute l'histoire du village est à l'image de ses débuts.

Mais la montagne n'est pas seulement un abri pour les fugitifs. Depuis l'Antiquité, elle a été parcourue en tous sens par les bergers, cet état n'étant d'ailleurs pas incompatible avec le premier, bien au contraire :

"L'économie rurale fournit un certain nombre d'emplois qui se situe à l'écart de la routine habituelle et échappe au contrôle immédiat de la Société, que ce contrôle soit exercé par les dirigeants ou par l'opinion publique. Il y a les bergers soit seuls, soit en groupe - groupe spécial et parfois secret - qui se rendent l'été dans les hauts pâturages ou qui font du semi-nomadisme dans les grandes plaines ... ils ne sont pas surveillés, ce sont les observateurs. Leur monde, c'est la plupart du temps la montagne, où les seigneurs et les paysans ne pénètrent pas et où les hommes ne parlent pas beaucoup de ce qu'ils voient et de ce qu'ils font. C'est là que les bandits rencontrent les bergers, et que les bergers envisagent de devenir bandits" (20).

Une des légendes qui tente d'expliquer l'origine du village reprend le thème de la source, mais cette fois-ci c'est un berger qui la découvre (21) :

"Cette histoire, je l'ai apprise de ma mère et de mon grand-père; ils me racontaient qu'il y avait autrefois un berger d'Axos et qu'ici il y avait un bois; et l'homme ne pouvait pas facilement passer à cause du bois ... un midi, il gardait ses moutons et ses chèvres, il faisait très chaud et il avait soif; et comme il surveillait son troupeau, il remarqua une chèvre dont la barbiche comme on dit ici était toute humide. Il se dit alors, il doit y avoir de l'eau par ici; il se glissa dans les buissons, il y avait beaucoup de ronces. Il chercha et il trouva la source. Une fois qu'il l'eût trouvée, et comme à cet endroit le bois était très touffu et qu'il y avait de l'herbe, il se dit : je vais construire ici une

bergerie. Il voulait s'installer, pour habiter ici, en fait, et s'occuper de ses bêtes, et il bâtit sa maison. C'est de cet homme que nous descendons tous, nous les habitants d'Anoya."

Une troisième version concernant l'origine du village met en scène une autre famille importante, celle des Kéfaloyiannidès (22) :

"Il y avait deux assassins. Ils avaient tué des gens et ils vinrent se réfugier ici. Plus tard, ils se marièrent et l'un d'eux eût neuf fils, l'autre je ne sais pas; je sais seulement que c'est de ces neuf fils que le village est devenu ce qu'il est. Ils venaient de la région d'Apokorona, d'un village qui s'appelait Kéfali; et comme il s'appelait Iannis, on le surnomma Kéfaloyiannis, et c'est l'une des plus grandes familles de notre village."

Cette dernière légende comporte plusieurs points intéressants : d'abord le fait que cette fois ci encore, Anoya ait été choisi comme lieu de refuge; mais surtout les nouveaux arrivants sont originaires d'une région de l'Ouest de la Crète et non plus d'Axos : comme nous le verrons par la suite en étudiant l'histoire des différentes familles, il est certain que le peuplement du village s'est fait par vagues successives et à des époques différentes. Mais c'est le propre du mythe de faire descendre tous les hommes (d'un village, d'un clan ou du monde entier) d'un même ancêtre afin d'affirmer et de consolider leur solidarité.

Mais laissons là les légendes et revenons à l'histoire. Après l'installation des habitants d'Axos au 12ème ou au 13ème siècle, on entend peu parler d'Anoya pendant l'occupation vénitienne. Le village n'est pas mentionné dans les documents de cette époque sauf dans un recensement de 1583, qui dénombre

711 habitants. C'était alors le plus grand village de l'éparchie qui en dépendait administrativement. Après l'arrivée des Turcs, Anoya conserve sa supériorité numérique : en 1853, lorsque Spratt visite le village, il y avait 260 maisons. Voici ses impressions (23) :

"... Le grand village grec d'Anoya dans la partie supérieure du district de Mylopotamou. Les habitants d'Anoya sont de grands éleveurs de moutons et des bergers dont les troupeaux paissent dans les montagnes ... en cas de désordres internes, il a toujours été un lieu de retraite pour beaucoup d'habitants chrétiens des villages voisins d'en bas. C'est une forteresse dans la montagne que la nature leur a donnée ..."

En fait, c'est pendant la seconde période de l'occupation turque que les habitants d'Anoya commencent à faire parler d'eux; la région de Sfakia qui avait été jusqu'ici le principal foyer de résistance fût entièrement mise à sac après l'échec de la révolte de Daskaloyiannis en 1770. Mais ceci ne fit qu'attiser la haine envers l'envahisseur et des soulèvements éclatèrent dans toute l'île. En Grèce Continentale également l'insurrection se préparait, et la Filiki Etéria (Société Amicale) récemment fondée qui luttait pour la libération de tous les territoires occupés envoya en Crète plusieurs de ses membres. En 1816, Pétros Zervoudakis de Tylissos fonda à Anoya la première cellule de la Société en Crète.

Le petit groupe concentra d'abord ses efforts sur les janissaires qui visitaient épisodiquement le village et en élimina quelques-uns. Un vieil homme du village (24) m'a raconté l'anecdote suivante au sujet d'un des membres de ce premier noyau de résistance :

"A cette époque, les Turcs interdisaient aux Chrétiens de monter à cheval ou à mulet. Ils n'avaient le droit de monter que sur des ânes. Un jour, un Dakanalis trouva dans la montagne un étalon; il le dressa et lui fit une selle; puis il dit à son père : tu vas venir avec moi à Héraklion louer un pâturage pour l'hiver; je prendrai l'étalon ... l'étalon, tu es fou, c'est interdit ! Eh bien, que ce soit interdit ! Sur la route, ils rencontrèrent des Turcs qui lui font : où est-ce que tu as trouvé écrit que les Chrétiens peuvent monter à cheval ? C'étaient des beys qui se tenaient près du pont de Gazi. Le cheval qui n'avait jamais vu de pont avait peur et ne voulait pas avancer. Alors Dakanaloyiannis, furieux de ce qui arrivait juste devant les beys, donna un coup de poing au cheval qui tomba. Les beys stupéfaits se disaient entre eux : Oh ! le giaour (25) qui met son cheval à terre d'un seul coup de poing ! Et l'un d'eux : je fais le pari que quand il repassera, c'est lui qui ira par terre ... Dis donc, toi, on va parier une forte somme !
Pendant ce temps, le père et le fils passaient la Hanioporta (26); ils rencontrèrent l'aga et se mîrent d'accord avec lui pour les pâturages.
Quelques heures plus tard, ils repassent devant le pont. Le bey qui avait fait le pari se plante au milieu de la route. Dakanaloyiannis dit alors tout bas à son père : c'est pour nous; s'ils ne te prennent pas, rentre le plus vite possible au village ... Le bey s'adressa à Iannis, qui était bel homme : Descends, giaour, et baisse ton pantalon. Oh ! Aga ! allons sous le pont que personne ne nous voie ! Le Turc tomba dans le piège et descendit sous le pont. Iannis qui le suivait lui donna un coup de poing qui le laissa inanimé puis il l'attacha avec les jambes de son salvar (27) et le jetta dans la rivière."

A l'annonce de l'insurrection de 1821 en Grèce Continentale, les Crétois reprirent la lutte de plus belle. En mai 1822, les habitants d'Anoya remportèrent une victoire contre les Turcs à Sklavokampos; mais le 14 Juillet de la même année, Sérif Pacha, en représailles, brûla le village après l'avoir mis à sac. Dans le mois qui suivit, les habitants d'Anoya prirent leur revanche en repoussant les troupes d'Hassan Pacha toujours à Sklavokampos.

Quelques années plus tard, on entend de nouveau parler d'Anoya, en la personne d'un de ses chefs militaires, Stavros Niotis : A cette époque, un janissaire nommé Assanis répandait la terreur dans toute la région. Sa cruauté et ses méfaits l'avaient rendu insupportable à la population qui souhaitait ardemment sa perte: l'exaspération fût à son comble le jour où Assanis ordonna qu'on lui amène toutes les jeunes mariées chrétiennes pour leur nuit de noces. Les kapétans de Mylopotamou, tous originaires d'Anoya, se réunirent alors pour envisager l'action à entreprendre. Stavros Niotis se proposa alors pour éliminer Assanis. Il lui tendit un guet-apens près de "Τοῦ Φωνιά τό ποταμό " (Le Fleuve de l'Assassin, ainsi dénommé depuis lors), l'égorgea, coupa la langue du petit nègre qui accompagnait le janissaire pour prévenir toute trahison, puis se ceignit des fusils d'argent et des pistolets du Turc. Quelque temps après, il accomplit d'autres exploits en compagnie de Balmétis, originaire d'un village proche : Une escouade de Turcs devant passer près d'Anoya, il confia à sa soeur une clochette de mouton et lui demanda de sonner autant de fois qu'il y avait de soldats; la soeur agita 8 fois sa clochette et Niotis et Balmétis en embuscade près de la route les tuèrent tous l'un après l'autre.

Quelque temps avant le déclenchement de la grande révolution crétoise de 1866, tous les chefs militaires de la Crète Orientale se réunirent à Anoya pour élire leurs représentants à l'Assemblée Générale Crétoise.

En 1867, les habitants d'Anoya commandés par Mihalis Skoulas remportèrent plusieurs victoires contre Omer Pacha et Réchid Pacha et le village fût de nouveau détruit peu a-

près. La résistance se poursuivit jusqu'à la fin de l'occupation turque et notamment pendant la révolution de 1897.

Lors de la deuxième guerre mondiale, la résistance s'organise encore une fois devant le nouvel ennemi. En Janvier 1942, un noyau de résistance à l'occupant est fondé dont les membres s'engagent "à lutter jusqu'à la mort pour secouer le joug des tyrans". Un poste émetteur-récepteur clandestin est installé près de Nida par le contre-espionnage anglais; la montagne redevient l'abri des maquisards comme autrefois; c'est là que le général Von Kraipe est conduit après son enlèvement en 1944. Mais les représailles seront terribles puisque une fois de plus, Anoya va être détruit, le 15 Août 1944, jour de la fête du village, sur les ordres du gouverneur militaire de la Crète. Le texte de sa déclaration a été gravé sur les murs de la mairie :

"Ordre du Général Commandant de place de Crète.
Etant donné que la ville d'Anoya est le centre de l'espionnage anglais en Crète, que les habitants d'Anoya ont exécuté l'assassinat de la compagnie de garde de Yéni Kavé (28) et le sabotage de Damasta, que les maquisards trouvent asile à Anoya, étant donné que c'est par Anoya que sont passés ceux qui ont enlevé le général Von Kraipe et que c'est là qu'ils ont fait halte, nous ordonnons sa destruction et l'exécution de tout habitant mâle d'Anoya se trouvant dans le village ou ses alentours dans un rayon d'un kilomètre.
La Canée, 13 Août 1944,
Le Général Commandant de place de Crète, H. Miller."

Après la guerre, et en hommage à la conduite de ses habitants, le village reçût la croix de guerre "pour les catastrophes endurées pendant les quatre années de l'occupation italo-allemande, la conduite exemplaire de ses habitants, leur résistance exceptionnelle et leur héroïsme qui alla jusqu'au

sacrifice". Pour cette même raison, Anoya fût élevé au rang de dème (29).

Une femme d'Anoya, Irini Anagnostaki décrit ainsi "La Catastrophe d'Anoya" (30) :

"Fleurs ne vous ouvrez pas, oiseaux ne chantez pas,
ils nous ont brûlé Anoya, prenez-le en pitié.
Un dimanche matin à l'heure de la messe,
les Allemands sont entrés dans Anoya pour chercher les maquisards.
Ils ne trouvèrent pas de maquisards, ils cherchèrent en vain;
les vieux, les femmes et les enfants, ils ont tout bouleversé.
Août, ami des Allemands, assassin et traître,
tu as apporté une vie noire à la Crète asservie.
Les montagnes se sont habillées de noir et le vieux Psiloritis
pleurent le village d'Anoya, les héros de la Crête.
Oh ! Sainte Vierge d'Anoya, où étais-tu à ce moment-là,
quand ils ont mis le feu au célèbre Anoya.
Anoya, village de montagne, les chiens t'ont brûlé,
ils ont allumé le feu et tu t'es transformé en cendres.
Ils ont détruit tes belles maisons, ils ont pillé tes réserves.
Tes trousseaux, tes richesses, et tes troupeaux si nombreux,
les Allemands les ont pris sans nous donner un sou.
Dix mille Allemands sans compter les traîtres
t'ont dépouillé et t'ont brûlé pendant des jours et des nuits.
Ils ont d'abord détruit l'école, ils ont brûlé les bancs,
et tes enfants sont partis dans des pensionnats.
Et la mère pleure son enfant, et l'enfant sa mère,
et il voudrait la retrouver, et son coeur est en feu.
Ils sont bien traités les pauvres petits,
mais ils ne peuvent pas sortir et ils sont tout pâles.
Je donne mes chaleureuses félicitations à nos chefs
qui se sont occupés des enfants sans toit de notre village.
L'Egypte et l'Amérique avec l'Angleterre
ont fait de riches cadeaux dans notre malheur
et nous espérons qu'ils rebâtiront notre village
et qu'ils reconstruiront notre école comme avant.
Les oiseaux sont venus d'Egypte pour passer l'été,
et à Anoya ils n'ont pas trouvé de murs pour abriter leurs nids.
Avant de détruire notre village, les chiens
sont venus et ont d'abord exécuté notre chef.
Ils ont exécuté en premier Skoulas puis Dramoundanis (31)

et puis ils ont brûlé le village qui s'est transformé en cendres
eux qui devaient aller en Lybie pour demander justice,
et le village victime du feu qu'ils devaient soutenir.
Le pauvre Anoya a de nombreuses victimes
qui ont été inscrites sur les livres de la bravoure.
Ils sont tombés pour leur patrie et pour leur héroïsme.
C'est l'enlèvement de Kraipe qui a brûlé notre village.
Sifis (32) a brûlé le village comme il s'en était vanté,
mais il n'a pas vécu pour le voir et pour que son coeur s'en ré-
car les maquisards d'Anoya l'ont emmené, jouisse,
et ils l'ont déchiqueté comme des vautours.
Et ils l'ont emmené vivant dans le refuge d'Anoya
et tous les kapétans lui ont fait subir un interrogatoire;
et comme le cochon ne voulait rien avouer,
ils l'ont balancé dans un ravin avec toute sa bande.
Un service funèbre a eu lieu pour le pauvre Anoya,
et on a déposé des couronnes avec des yeux pleins de larmes.
Beaucoup de monde s'est réuni sur la place d'Anoya,
et beaucoup de larmes ont été versées ce jour là.
L'armée est venue et les scouts avec le Métropolite,
et le ministre d'Athènes et toutes les autorités de Crète.
Gloire aux habitants d'Anoya et à leurs enfants,
ils ont pris la croix de la bravoure avec leurs armes.
Anoya redeviendra mieux qu'avant.
Depuis qu'il a été libéré, on l'appelle "pauvre".
Et il faut nous rassembler tous ensemble, nous qui n'avons pas
pour applaudir la grande Victoire, de toit,
que les cloches de la Victoire sonnent gaiement,
que pleurent les frères et les orphelins, les mères et les veuves.
Nous boirons l'eau de l'oubli avec le lait,
pour effacer les grandes souffrances.
Si la liberté vient dans le monde, si elle vient en Crète,
nous oublierons peut-être la douleur morale.
Celui qui écrira les souffrances d'Anoya,
il devra étudier à l'Université,
mais moi je ne suis qu'une femme illettrée avec des enfants,
et si j'ai fait des fautes, frères, pardonnez-moi."

Relations avec les autres villages

La "Catastrophe" d'Anoya fût un évènement décisif dans l'histoire du village : de nombreuses familles en effet choisirent alors de s'installer ailleurs, parfois à Athènes ou à Héraklion. Beaucoup se dirigèrent vers les éparchies de Monofatsi et de Malevyzi, au Sud d'Héraklion, où elles formèrent " Τά Ανωγειανά χωριά " (les villages d'Anoya). Ces villages sont ceux de Roukani, Karkadiotissa, Kalou, Ardahtia, Douli, Arkadi, Yenna, Larani, Kako Horio, Armanoya, Haraki, Mélidohori, etc ... Tous entretiennent des liens étroits et privilégiés avec Anoya. Les habitants s'en considèrent d'ailleurs comme originaires; leurs traditions sont nettement différentes de celles des autres villages proches (notamment en ce qui concerne le mariage) et sont identiques à celles d'Anoya.

Le même phénomène se répète au niveau du langage : leur vocabulaire et leur prononciation sont semblables à ceux des habitants d'Anoya.

Plusieurs de ces villages ne sont pas entièrement peuplés par des familles originaires d'Anoya et l'on constate facilement ces différences. D'autres au contraire, sont entièrement habités par des familles venant d'Anoya; parfois même, un seul lignage constitue tout le village. C'est le cas de Mélidohori où n'habitent que des Karatzidès; il s'agit là d'un exemple un peu particulier : en effet, il n'y a plus à Anoya de membre de de la famille Karatzis : ils fûrent tous obligés de quitter le village par suite de leur vendetta avec la famille Kalomyris et s'installèrent alors à Mélidohori après en avoir chassé les Turcs qui y résidaient. A l'exception de la famille Karatzis qui n'habite qu'au village de Mélidohori, la plupart des noms

propres d'Anoya se retrouvent dans les autres villages anoyana.

Les liens de parenté même lointains sont toujours reconnus; beaucoup de familles d'Anoya possèdent des vignes, des oliveraies et des pâturages d'hiver dans ces villages et viennent donc de temps en temps pour y effectuer les travaux nécessaires. Les mariages, les baptêmes, les enterrements, la fête du village sont également des occasions de rencontre. Par contre, peu d'habitants des villages anoyana possèdent encore des maisons ou des terres à Anoya. Elles ont été réparties entre les familles apparentées restées au village. On peut également constater les relations privilégiées avec les villages anoyana en ce qui concerne le choix d'un conjoint. Les unions avec des jeunes gens et jeunes filles des villages anoyana sont considérées comme préférentielles au même titre qu'avec des habitants du village.

Pourquoi est-ce avec les villages de Monofatsi que se sont créées ces relations alors que les communications sont assez difficiles puisque l'on est obligé de faire le détour par Héraklion ? Il semble que les itinéraires de transhumance en soient la cause principale puisque beaucoup de pâturages d'hiver sont situés dans cette région. Cependant il y en a également près d'Héraklion ou plus à l'Ouest, et ce type de relations ne s'y est pas institué. On pourrait également penser à l'inverse que c'est la présence de familles apparentées dans cette région qui a incité les habitants d'Anoya à y acheter ou à y louer leurs pâturages d'hiver.

Souvent, pourtant, la transhumance crée des liens étroits entre villages, notamment lorsque le village entier y participe.

A Sfakia, par exemple, le 26 Octobre, jour de la Saint Dimitri, toutes les familles partent s'installer dans les villages de la côte et des vallées, et elles ne remontent que le 23 Avril, jour de la Saint Georges, patron des bergers. Dans toute la Grèce, ces dates correspondent aux périodes de transhumance, mais elles n'ont souvent qu'une valeur indicative, selon le temps qu'il fait à cette époque.

Des groupes de villages peuvent aussi être liés du fait de leur appartenance à un même milieu géographique : ainsi les villages situés sur les contreforts Nord des Lefka Ori, de Thérisso à Kambous, dont les habitants sont appelés Kéramiani. Ces 18 villages formaient autrefois une seule commune : Kéramia.

De façon générale, les intérêts économiques cimentent l'unité d'un groupe de villages : même production ou même mode de production, ou bien production et mode de production complémentaires. Inversement, lorsque les intérêts économiques de plusieurs villages divergent, leurs relations sociales vont être antagonistes : généralement limitées et empreintes de méfiance, elles se traduisent au niveau quotidien par des remarques péjoratives sur les " ξενοχωριανούς " (ceux des villages étrangers); parfois, il ne s'agit que de plaisanteries moqueuses à leur égard : les habitants d'Anoya possèdent ainsi tout un répertoire d'anecdotes destinées à faire ressortir les défauts des habitants des villages voisins et à accentuer leurs propres qualités. Ces histoires sont toujours racontées avec humour, mais jamais dans un climat vindicatif; c'est ainsi qu'on raconte à Anoya qu'un jour les habitants d'Axos avaient trouvé un crabe, mais ils n'avaient encore jamais eu l'occasion d'en voir, et ne savaient pas ce que c'était; ils le portèrent donc

au plus savant du village pour lui demander son avis. "Qu'est ce que c'est ? Mais vous ne voyez donc pas, pauvres ignorants, que c'est un va-et-vient, un va-et-vient, ...!" Quant aux habitants de Livadia, petit village proche, ce sont eux, parait il, qui ont essayé un jour de retirer la lune du fond d'un puits ...

Réciproquement, on raconte l'histoire suivante sur les habitants d'Anoya (33) :

"Deux hommes du village allèrent un jour à Nida pour y semer du sel car le village étant loin de la mer, ils en manquaient. Quelque temps après, retournant à Nida voir si le sel avait poussé et s'ils pouvaient le récolter, ils ne trouvèrent rien d'autre que des mouches. Ils entreprirent aussitôt de les chasser, pensant que c'étaient elles qui avaient mangé le sel et avaient ainsi proliféré. Une mouche osa même se poser sur la poitrine de l'un d'eux. Alors l'autre prit son fusil et tira. Il tua la mouche et son compagnon ..."

Cet antagonisme latent s'exprimait autrefois de façon beaucoup plus vigoureuse, notamment lorsque les intérêts économiques de deux ou plusieurs villages se trouvaient confrontés. Ainsi les habitants d'Anoya se disputaient-ils avec ceux de Voriza, au Sud du Psiloritis, le plateau de Nida situé entre ces deux villages, car il constitue un pâturage idéal pour les moutons. Ils échangeaient même des coups de feu. En 1870, pour faire cesser les hostilités, ils décidèrent de trouver une solution pacifique et demandèrent l'intervention des pachas d'Héraklion et de Réthymno. Les deux pachas se rendirent sur les lieux et se montrèrent plus disposés à favoriser les habitants de Voriza. Comme ils se justifiaient en disant que le plateau de Nida était plus près de Voriza, le pope d'Anoya, Papa-Mihalis, leur répliqua : "Et la Crète,

elle est plus près d'Athènes, mais elle est sous la coupe de Constantinople !" Pour commémorer cet épisode, un habitant d'Anoya composa la chanson suivante dont voici des extraits (34) :

"Dans les années 1870,
les habitants de Voriza ont intenté un procès pour Nida.
Ils ont écrit en Messara, pour que tous se rassemblent,
Turcs et Grecs, bons et mauvais, pour régler le différend...
Le Pacha de Kastro a écrit à celui de Rêthymno :
- Sois à Nida au lever du jour, quoiqu'il arrive.
Le Pacha a lu la lettre, il selle son cheval,
au lever du jour il est à Nida avec ses conseillers...
Ils se sont assis et regardent l'herbe de Nida
que les médecins cueillent pour en faire des remèdes.
Les habitants de Voriza leur disent adroitement et dans les
- Donnez-nous à nous aussi une partie de Nida, règles,
qui engraisse les agneaux et fait de beaux agnelets.
Le conseil de Kastro aide les habitants de la Messara,
et celui de Rêthymno ceux de Mylopotamou.
Alors le pope se mit à parler de sa douce voix :
- Nous ne leur donnerons pas une motte de terre de Nida.
et il leur dit encore avec plus de sagesse :
- Plutôt les exiler complètement de la Crète.
Là sont nos vignes et aussi nos oliveraies,
et nous y vivons depuis longtemps nous et nos enfants.
Où sont leurs exploits,
leurs enclos, leurs bergeries,
comme les puits que nous avons creusés.
Ils se débattent dans sept procès maintenant,
à Constantinople, au Patriarcat, ils sont inscrits sur les
Nous payons aussi l'impôt et 7 cruches d'huile tablettes,
partent pour la mosquée Valté (35) et l'illuminent tous les soirs.
- Partez, habitants de Voriza et revenez demain,
nous fixerons les frontières et vous serez contents.
Ils prennent des boucs et des béliers, du miel et des fromages,
pour aller les offrir aux conseillers.
Ils se lèvent le matin pour aller à Nida (36)
boire de l'eau fraîche et manger de la bonne viande.
Mais le pope est parti après l'heure du dîner,
et vers minuit, il est arrivé à Anoya.

Il va comme une hirondelle, il saute comme une colombe,
et il descend au village apporter les nouvelles.
- Réveillez-vous, habitants d'Anoya, tirez-vous du sommeil,
car Nida est abandonnée aux habitants de la Messara.
Les habitants d'Anoya se lèvent en grande furie,
et ils sont au lever du jour au sommet du plateau.
Quand ils descendaient à Mayérepsona (37)
le Pacha de Kastro donnait sa décision,
et quand le soleil s'est levé à l'Est,
ils ont fixé les frontières pour donner fin au procès...
Et quand le soleil est descendu sur le sommet,
les habitants d'Anoya sont arrivés sur la crête d'Arkalou (38)
Ils se précipitèrent comme des corbeaux, ils volent comme des oiseaux.
ils les repoussent et les renvoient d'où ils viennent...
Et après les avoir repoussé au ravin d'Amira (39)
- Revenez prendre Nida puisque vous le voulez.
- Nous ne voulons pas de votre Nida, nous n'y retournerons plus,
sauf pour y vendre de la farine et des fèves.
- et que personne n'aille sur la crête de Stavrou,
car nous y installerons des cloches et les ferons sonner...
Il n'y aura plus de procès en Messara,
car Papa Mihalis construit une tour à Nida.
Et si l'on demande qui a composé tout ceci,
c'est un Kéfaloyiannis à 70 ans."

Dans une autre région de Crète, les mêmes incidents se produisirent pour le plateau d'Omalos, dans les Lefka Ori; Ce plateau est situé à la limite des éparchies de Sélino, de Kydonia et de Sfakia. Un dicton avertit l'étranger :

"Si tu veux aller à Omalos et être respecté,
prends un parrain à Lakkous et un à Sfakia,
fraternises avec un habitant d'Ayia Irini,
et lies amitié avec un habitant d'Apanohori,
alors tu pourras aller à Omalos et être respecté".

La partie Nord appartient au village de Lakkous (Kydonias) et la Partie Sud à celui d'Ayia Irini (Sélinou). Aussi les bergers des deux villages qui désiraient faire paître leurs moutons sur le plateau et les hauteurs voisines étaient

en constante rivalité et en arrivèrent au point d'échanger des coups de feu. Quant aux autres habitants, ils se tenaient réciproquement des propos aigres-doux. On dit qu'à la fête d'Ayios Pandéléimonas dont la chapelle est située dans la partie appartenant à Lakkous, les Séliniotes n'envoyaient qu'un seul homme comme représentant du village, et borgne de surcroit. Cela signifiait qu'ils n'avaient pas de ressentiments contre le Saint, mais contre les Lakkiotes, aussi expédiaient-ils le plus laid des habitants et non les plus séduisants, selon la coutume en de telles circonstances. Quant aux Lakkiotes, à la fête de Saint Théodore, ils faisaient de même et envoyaient un boiteux. Maintenant, les frontières entre les deux parties ont été définies et cette situation a cessé depuis longtemps.

En ce qui concerne les habitants d'Anoya, leurs conflits ne se limitaient pas au seul village de Voriza. Tout au long de l'histoire d'Anoya, des incidents se produisirent avec la majorité des villages environnants. Les causes en étaient presque toujours les limites de territoires : fixées par la tradition, elles étaient souvent remises en question, chaque partie accusant l'autre d'avoir déplacé les bornes frontières, ou bien contestant les repères naturels comme les arbres, les rochers, etc ... D'autre part, comme les habitants d'Anoya étaient nombreux et les villages voisins comparativement de faible importance, les premiers sûrs de leur force n'hésitaient pas à imposer leur façon de voir à leurs voisins qui n'osaient pas réagir.

Au début du siècle, les habitants d'Anoya étaient toujours en conflit avec ceux de Kroussonas, toujours au sujet

des frontières. Un jour, les Kroussaniotes s'emparèrent de deux bergers d'Anoya dont l'un d'eux, Mougokostas, de la famille Koutendès, fût blessé. Quand son oncle maternel, Stéfanis Dramoundanis l'apprît, il rassembla cinq hommes et partit pour Kroussonas où il tua un dénommé Zarifis. Quelque temps après, un habitant d'Anoya qui rentrait de son pâturage d'hiver et n'était au courant de rien, fût tué alors qu'il traversait Kroussonas. La situation s'enflamma et l'armée dût intervenir pour séparer les combattants. Un procès eût lieu pour fixer les limites des deux villages et les incidents ne se renouvellèrent plus.

Quelques années plus tard, les habitants d'Anoya eûrent de nouveaux problèmes avec leurs voisins. Cette fois-ci, il s'agissait du bois de Rouva; cette région se trouve près du village de Zaros, mais les habitants d'Anoya l'utilisaient depuis longtemps comme pâturage et y avaient construit des bergeries. Les deux villages s'adressèrent à la justice et l'Aéropage décida de donner le bois au village de Zaros dont il était le plus proche; ils ajoutèrent également comme raison supplémentaire le fait que les cours d'eau de Rouva descendent de la montagne par le versant de Zaros (cette raison était souvent invoquée dans ce type de procès).

Un habitant d'Anoya, Samolomanolis, m'a raconté ce qui lui arriva à ce moment là :

"J'étais allé chercher de l'huile en Messara. En chemin, on me dit que les journaux venaient d'écrire que les habitants de Zaros avaient pris Rouva. Ca ne m'a pas fait tellement plaisir, mais enfin, je devais aller chercher mon huile. Je passais la nuit à Nibritos et là, je ne savais pas comment revenir. Il neigeait, c'était en plein hiver. Deux rayas de

Kaléssa qui passaient par là me dirent : Viens avec nous, nous allons dans la même direction. Quand on s'approcha de Zaros, ils me dirent : Surtout, pas un mot, sinon nous sommes perdus. Je portais alors une capote et c'est comme ça que l'on pouvait nous reconnaitre (40). Les autres avaient des manteaux. Un jeune garçon passait par là avec une trentaine de moutons; il me fit : "Dis donc, compère d'Anoya, vous vouliez Rouva, et bien, à la bonne vôtre !". Alors je lui dis : "Même si l'Aéropage vous le donne cent fois, les cent fois on vous le reprendra par la force ! Et ces bêtes que tu conduis, emmène les paître à Mavro Maskali ou à Mavro Koumo, et disparais, toi et tout ce que tu as !". Les autres me criaient : "Allez, compère, allez, laisse tomber ..."
Deux jours plus tard, en approchant du village, j'entends les cloches sonner à toute volée. J'avise un Kéfaloyiannis : "Mais que se passe-t-il ?" "On a repris Rouva" et il sort son pistolet : Dakadaka, dakadaka ... Un autre aéropagite qui était venu un jour nous expliqua que le tribunal avait dit que les habitants d'Anoya étaient supérieurs parce qu'ils avaient mis Rouva en valeur, et parcequ'ils étaient plus nombreux. "Si on le donne à Zaros, il y aura tous les jours des incidents ! Et puis les habitants d'Anoya ne s'en iront pas facilement; ils ne vont pas laisser leurs bergeries ...!"

Avec les villages de Zoniana et de Goniès, il y eût bien aussi quelques accrochages, des vols de moutons et même des meurtres, mais on ne fît jamais appel à l'arbitrage de la justice.

Tous les villages déjà cités sont des villages de montagne, mais Anoya a également des frontières communes avec des villages de plaine. S'il faut marcher d'un bon pas pendant plus de sept heures pour atteindre les limites du village dans la montagne, vers la plaine le territoire est beaucoup moins étendu. Ce "déséquilibre" tourmentait beaucoup Sbokokostas, un des kapétans du village au siècle dernier : "Ilalaï, par ma bravoure ! Suivez-moi, habitants d'Anoya et descendons ! Et s'ils n'acceptent pas de faire partie d'une

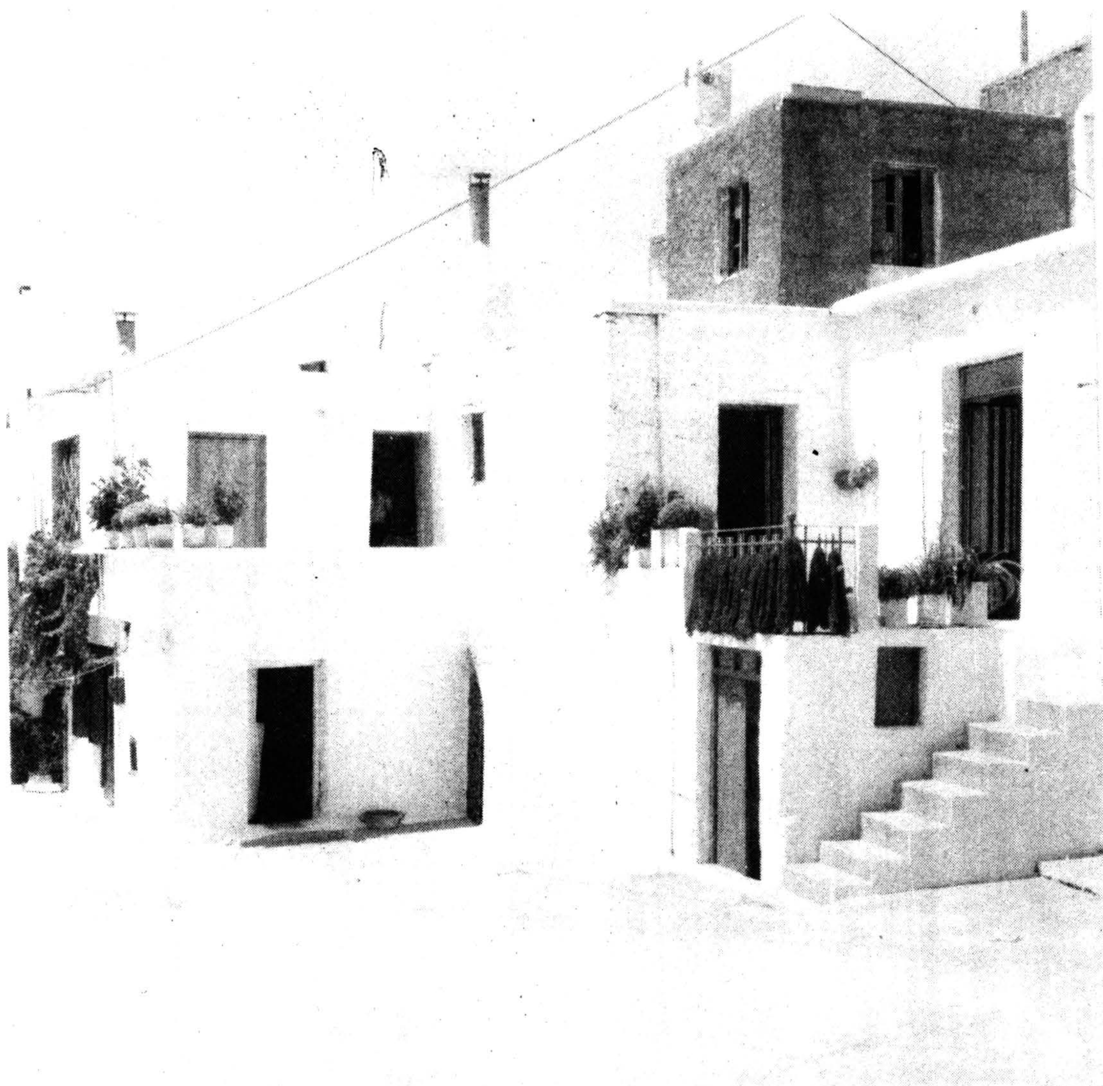
seule et même commune, j'ouvre le carnage et je les égorge tous ... !"

Sbokokostas, par chance, ne réussit pas à convaincre ses concitoyens. Sa soif de conquêtes était telle qu'il voulait étendre Anoya jusqu'à la mer ! Sans doute pensait-il que pour prospérer le village avait besoin de débouchés maritimes ... Mais les autres habitants du village, plus attachés à la montagne, lui fîrent remarquer que les pertes pouvaient décimer l'un et l'autre des deux camps, et que de toute façon, ce n'était vraiment pas digne d'eux de se battre contre des habitants des plaines ! Ainsi donc, le territoire d'Anoya resta délimité par les frontières qu'on lui connait actuellement.

Autrefois, les conflits pouvaient même éclater entre deux groupes de villages qui étaient en état de guerre perpétuelle. Robert Pashleys décrit ainsi cette situation (41) :

"Non seulement les vendettas étaient perpétuées en famille et transmises en héritage de père en fils, mais certains villages avaient toujours des relations difficiles et se faisaient même parfois la guerre entre eux. Les principaux hameaux hostiles étaient Gyro et Kampi, une moitié d'Anopolis soutenant Gyro et l'autre moitié Kampi.
Kallikrati et Askyfou étaient unis à la fois par une amitié réciproque et par une même haine envers Nimbros et Asfendou. L'union étroite qui existait entre ces deux derniers villages se créa il y a très longtemps comme suit : un Nibriote du nom d'Ekonomikos fût tué par un Asfendiote. La plupart des habitants de Nimbros étaient liés avec la victime par des relations de parenté ou de mariage, et tous décidèrent de donner une leçon mémorable au village alors détesté d'Asfendou. Ils attaquèrent donc les Asfendiotes, les chassèrent de la région et prirent possession de leurs maisons et de leurs biens. Les pauvres Asfendiotes allèrent s'établir à Kofinas en Messara. Depuis lors, Nibriotes et Asfendiotes ont eu des relations très étroites jusqu'à nos jours, et aucun autre endroit n'a jamais eu la force de Nimbros et d'Asfendou."

Le village et le cimetière d'Anoya



Maisons d'Anoya



Un koumos et une bergerie

Types de fromageries

La traite des brebis et les bergers d'Anoya

LA VIE ECONOMIQUE

Avant d'aborder le thème principal de notre étude, il semble indispensable de décrire les aspects principaux de la vie économique du village. Les différentes activités exercées par les habitants d'Anoya sont semblables à celles de tous les villages de montagne : 60 % d'entre eux se consacrent à l'élevage et 30 % à l'agriculture. Quant aux 10 % restants ce sont les commerçants, les popes, les employés à la mairie et dans les écoles, etc ... Cette répartition se retrouve dans des proportions semblables dans tous les villages de montagne, le pourcentage des éleveurs devenant inversement proportionnel à celui des agriculteurs avec l'accroissement de l'altitude.

Par contre, ce qui caractérise Anoya, c'est un niveau de vie relativement élevé par rapport aux autres communes de Crète bénéficiant de conditions naturelles similaires. Là encore, il est très difficile d'obtenir des données précises concernant les revenus comparés des différents villages, mais on peut constater que si les ressources de l'élevage sont très supérieures à la moyenne, il faut également leur ajouter les revenus tirés du tourisme ou plus exactement de l'artisanat. Ce phénomène récent n'a pas eu de conséquences aussi importantes dans les autres villages où la production (tissage, poterie, etc ...) est revendue à des commerçants des villes et

souvent à des prix très bas. A Anoya, comme nous allons le voir, les magasins qui se sont ouverts ces dernières années réalisent de gros bénéfices puisque les ressources provenant de l'artisanat (tissage) sont en voie d'égaler celles de l'élevage.

Les quelques données démographiques précisées auparavant démontrent un accroissement régulier et continu de la population et sont une des preuves les plus manifestes de cette situation privilégiée, puisque dans la quasi-totalité des autres villages de montagne l'émigration conduit à une cadence accélérée à leur disparition à plus ou moins long terme ou en tout cas au vieillissement de la population.

Le trait le plus marquant de l'économie traditionnelle est son caractère autarcique que l'on constate aussi bien au niveau du groupe domestique que de la communauté toute entière.

Chaque famille pratique la polyculture vivrière même si l'élevage constitue sa ressource principale. De même, les familles tournées plus particulièrement vers l'agriculture possèdent quelques animaux. En complément à cette production très diversifiée, toutes les ressources offertes par la nature sont connues et exploitées : cueillette de plantes et de baies sauvages à usage médicinal, tinctorial ou tout simplement alimentaire, chasse au gibier ou aux escargots, apiculture, etc ... Les fruits et les légumes sont traités au moment de leur récolte de façon à être consommés toute l'année : les tomates sont concentrées pour la fabrication du " μπελντές " (concentré de tomates), le blé mélangé au lait caillé et séché donne le " χόντρο " qui parfume les potages, les fruits sont séchés et confits, les légumes mis en conserve, de même pour la viande :

"De nos jours, tous les paysans élèvent un porc en l'engraissant opiniâtrement toute l'année pour que le boucher en tire de nombreux kilos, mais il y a quelques années encore, la vocation du porc bien engraissé était d'être égorgé pour Noël dans chaque foyer. La famille se dépêchait de manger autant de viande fraiche qu'elle le pouvait et le reste était transformé en confit " συγκλίνα ". On coupait la viande désossée en morceaux de la forme et de la taille d'un loukoum, on la faisait rissoler dans la graisse, on la saupoudrait de toutes sortes d'épices (poivre, cannelle, cumin, piment) et on la conservait dans une jarre scellée. Cette énorme et primitive conserve durait depuis l'Epiphanie jusqu'au printemps, suivant la quantité de la viande bien sûr et le nombre des membres de la famille. On faisait avec cette viande toutes sortes de plats : confit avec des oeufs sur le plat, des pommes de terre, des épinards, des herbes sauvages, etc ..." (42)

La famille subvient par elle-même à la presque totalité de ses besoins : ainsi, c'est la mère de famille qui tisse et coud les vêtements de toute la maisonnée et le linge de maison, mais c'est à elle aussi qu'incombait toute la préparation du tissage depuis la récolte des graines de lin. Voici la description des différentes phases de ce long cycle qui se déroule au rythme des saisons :

"Ce n'était pas une chose facile, vous savez, de faire des vêtements de lin. Le lin, mon père l'avait semé l'année précédente sur la Grande Terrasse dont il s'était si bien occupé et où il avait mis tant de fumier que s'ils avaient eu une âme nos autres champs auraient été jaloux.
Les premiers jours de Mai, ma mère déracinait les fines pousses de lin à petites têtes rondes et elle les étendait au soleil pour en faire sécher les grains. Au bout de quelques jours, elle battait les têtes sur une souche et les graines de lin tombaient sur une couverture préalablement étendue. Nous, les enfants, nous les prenions pour du sésame et on y plongeait à pleines mains pour les manger. "Ne mangez pas les graines de lin, s'époumonnait notre mère, car ce sont vos vêtements que vous mangez !"
Après avoir rempli une cruche fêlée, inutilisable pour l'eau,

du grain qu'elle avait pu sauver, elle la chargeait sur le mulet, l'emmenait à la rivière où elle la déposait dans l'eau avec de gros galets pour que le courant ne l'entraine pas.
Au bout de dix à quinze jours, ma mère pensait que les tiges de lin avaient dû pourrir. Nous allions chercher le lin avec deux mulets cette fois car il avait bu de l'eau et doublé de poids. Je l'aidais à l'étendre au soleil pour le faire sécher.
Ensuite ma mère prenait le peigne à dents de bois semblable à la gueule d'un crocodile et elle démêlait le lin. Le bois pourri et sec tombait en morceaux comme de la paille et les fibres restaient. Elle les prenait, enroulait l'extrémité sur sa main gauche, et tenant de la main droite un bâton long et large, elle les battait pour en détacher le moindre morceau de bois. Puis avec les peignes, elle choisissait les plus longues fibres qu'elle séparait des plus courtes. Avec ces dernières, elle ferait des sacs, mais les plus longues servaient aux tissus plus fins comme les serviettes, les draps et les vêtements.
Dès le début de l'hiver, elle préparait sa quenouille et chaque soir au coin de la cheminée elle filait les longues fibres en un fil très fin. Au printemps, elle me dévoila son but : Elle allait me faire un costume ! Elle mesura le fil de lin, installa le métier et commença à tisser ... Un midi, le battement du peigne s'arrêta. Le tissage était enfin terminé. Ma mère mit dans un baquet le tissu à la couleur un peu sombre et y versa de l'eau, de la cendre et du savon en paillettes puis elle fit bouillir le tout un certain temps.
Alors elle sortit le tissu, le rinça à l'eau claire et il devint d'une blancheur de neige; puis quand il sécha, il se mit à briller doucement.
Avec sa pauvre expérience de couturière, elle le coupa et le cousût elle-même ..." (43)

Lorsque la famille n'est pas en mesure de subvenir elle même à tous ses besoins, elle peut presque toujours le faire au sein même de la communauté villageoise. Plusieurs habitants du village exercent en effet parallèlement à l'exploitation de leurs terres ou de leurs troupeaux une activité secondaire : cordonnier, menuisier, forgeron, joueur de lyra, mécanicien, chauffeur de taxi, etc ... Cette occupation complémentaire

peut parfois devenir un véritable métier mais généralement ce n'est pas le cas. Il s'agit le plus souvent d'un art ou d'une technique hérités du père ou du grand-père ou bien d'un penchant personnel qui a été cultivé. Ainsi les joueurs de lyra se transmettent souvent de génération en génération leur talent aussi bien que leur technique.

Le temps passé à exercer cette activité et les revenus qu'elle procure sont fonction de l'importance de la clientèle et des loisirs que permet l'occupation principale. Il existe bien entendu au village des artisans à part entière mais ils sont peu nombreux et leurs activités sont beaucoup moins diversifiées qu'autrefois : Il y avait encore par exemple à Anoya au siècle dernier plusieurs brodeurs qui se consacraient exclusivement à l'ornementation des costumes (gilets d'hommes ou de femmes, jupes, etc ...) De même, il n'existe plus qu'un seul bottier.

Yorgos Dakanalis (44) décrit ainsi ces différentes activités :

"Chaque maison avait son métier à tisser dénommé 'ἀργαστήρι' et fournissait les vêtements de tous les membres de la famille, quels que soient leur âge et leur sexe. Seuls les hommes se rendaient au marché en ville, lorsqu'ils avaient besoin de peaux, de sel, ou de denrées luxueuses qu'ils ne pouvaient pas se procurer autrement. En dehors des tissages, ils ornaient également de broderies merveilleuses les costumes des femmes et les gilets des hommes jusqu'en 1821. Des artisans s'étaient établis à Anoya : des tailleurs, des teinturiers et des tanneurs (les Dim. Aggeli Kefaloyianni et les Vitori) de sorte que l'on pouvait éviter les contacts fréquents avec les villes et avec les Turcs."

Autrefois, comme encore souvent aujourd'hui, les services rendus par ces artisans n'étaient pas rémunérés en ar-

gent mais en nature : en huile et en vin surtout, mais aussi en grains, en légumes, en fromages, en sel, etc ... C'est encore souvent de cette façon que l'on paye les loyers des pâturages d'hiver ou bien des champs (nous étudierons plus loin les différentes formes de métayage) et aussi les nombreux artisans et colporteurs qui passent de temps à autre au village.

Parallèlement à la rémunération en nature de ces diverses prestations, des échanges s'opèrent entre toutes les catégories des habitants du village mais aussi avec ceux des villages environnants; ils prennent alors parfois une forme presque institutionnelle, chaque communauté pouvant ainsi écouler son surplus de production et acquérir les denrées qui lui manquent. Ainsi comme le mentionne la chanson de Nida (cf page 36) les habitants de Voriza rencontraient ceux d'Anoya sur le plateau de Nida pour leur vendre de la farine et des fèves. Il semble bien qu'il s'agissait alors de transactions entre deux communautés villageoises, mais rien ne permet de l'affirmer : aujourd'hui en tout cas, ces échanges s'ils s'effectuent dans le cadre de deux villages à production complémentaire n'engagent réciproquement que des individus au nom de leur groupe familial, jamais communal.

Voici un exemple d'échange de services à l'intérieur d'un même village (45) :

"Avant la dernière guerre, dans nos villages, les oliveraies, les vignes et les potagers étaient enrichis d'un engrais naturel, le fumier laissé par les animaux dans les bergeries, les écuries et les cours des maisons. Mais vous me direz : 'Ils avaient donc tout juste assez d'animaux pour que leur

production de fumier soit proportionnée aux besoins de leurs champs ?' Non, bien sûr ! Ceux qui avaient beaucoup d'animaux ne cultivaient pas de vignes ou de potagers. Ils échangeaient le fumier contre des pommes de terre, des oignons et du vin que leur procuraient les jardiniers ou les vignerons dont la terre s'était appauvrie.
Après la guerre cependant, les progrès de la science attei-gnirent même nos villages et arrêtèrent ce commerce. Les ber-geries se transformèrent en 'écuries d'Augias' car les pay-sans achetaient de l'engrais qui donnait le même résultat avec une petite quantité et ils n'avaient plus ainsi à trans-porter le fumier depuis les pentes des montagnes où se trou-vaient les bergeries ce qui leur prenait souvent de cinq à six jours ..."

Ainsi les caractéristiques les plus frappantes de cette économie autarcique sont l'exploitation et la mise en valeur rationnelles des ressources naturelles et l'équilibre main-tenu entre la production et la consommation. Ce dernier trait est sans doute le plus frappant; tout apparait ici à la me-sure de l'homme comme on peut l'observer par exemple dans la façon de calculer : on mesure un champ d'après la quantité de terre que peut labourer une paire de boeufs en un jour; les distances sont évaluées en heures de marche; on a aussi le sentiment de cet équilibre en considérant la division du travail qui règne à l'intérieur du groupe familial ou de la communauté : chacun a un rôle précis à tenir selon son âge et selon son sexe, et même les plus faibles sur le plan phy-sique ou intellectuel arrivent à se tirer d'affaire : d'a-bord parce qu'ils ne sont jamais abandonnés par le groupe, mais surtout parce qu'on leur garde toujours une place, de menus travaux, des occupations utiles à la mesure de leurs moyens.

Cet équilibre que les villageois réussissaient à maintenir à l'intérieur du village, ce réseau d'échanges et de services complémentaires nécessitait pourtant pour se perpétuer un apport extérieur de temps à autre; l'autonomie de la communauté n'en était pas pour autant menacée, au contraire, elle en était enrichie et y puisait de nouvelles forces; il était assuré par les artisans spécialisés et les colporteurs qui parcourent sans cesse la campagne à la recherche de clients et de matières premières et qui du fait même de leur mobilité permanente transmettent les nouveautés découvertes au hasard de leurs pérégrinations, et font naitre des besoins et des exigences inconnus jusqu'alors tout en écoulant le surplus de la production. Ces éternels voyageurs exercent souvent une influence plus vaste que celle dûe simplement à leur rôle dans l'économie traditionnelle : ils réveillent les villages et les sortent de la léthargie que fait naitre une vie entièrement modelée par le rythme de la nature, lui donnent un dynamisme nouveau, les regénèrent constamment, et ce depuis des siècles, puisque Paul Faure note à propos de la Crète minoënne (46) :

" ... Enfin un fait humain pique constamment l'intérêt de nos campagnards : l'arrivée au village de gens qui ne sont ni des éleveurs ni des cultivateurs, mais des artisans spécialisés ou des marchands, ou des guérisseurs, ou des devins, tous êtres éminement mobiles mais riches de nouveautés ou excitateurs de besoins ... Que de curiosité et de spéculations ils ont suscitées en cours de route ! On se représente aisément les foules accourant à la nouvelle de l'arrivée d'un thaumaturge ou d'un voyant, ou, au contraire, les individus consultant à la dérobée des charlatans et diseurs de bonne aventure dans un pays où l'on craint le mauvais oeil. Mais on imagine encore mieux les forgerons et chaudronniers ambulants, les

prospecteurs de mines, les dinandiers, parce qu'une tradition littéraire et archéologique ininterrompue depuis l'âge de bronze jusqu'à nos jours permet de les suivre dans leurs migrations en Asie Mineure, dans les Cyclades et en Crète. Les compagnons de Zeus, père de Minos, sont les Cyclopes, les Dactyles, les Telchines, tous ouvriers spécialisés et migrants, comme Dédale et ses compagnons, comme les Gitans, leurs lointains successeurs du Moyen Age et des temps modernes.
Eux aussi opèrent mystérieusement, se cachent dans les gorges des montagnes, logent dans les cavernes, passent pour magiciens et jeteurs de sorts, connaissent l'avenir, dérobent les volailles des villages, mais fournissent à leur clientèle les outils et les ustensiles qui lui permettent de travailler et de vivre mieux. On les craint mais on les respecte. Ce sont les seuls êtres libres du monde. Comme ils savent les secrets de l'art et de l'avenir, les grands leur confient parfois leurs fils à former. Ces étrangers, la plupart du temps, ont été le plus puissant ferment de civilisation du monde méditerranéen ..."

Il n'est qu'à voir l'émotion et l'excitation provoquées par le passage des forains au coeur de l'hiver - on voit encore parfois surgir ainsi des montreurs d'ours qui, accompagnés d'un tambourin et tenant un singe en laisse semblent tout droit issus du Moyen Age - ou bien la méfiance suscitée par les tsiganes - quelques centaines en Crète environ - qui installent leurs campements un peu à l'écart du village et viennent proposer des vanneries, pour constater que cette description est encore bien actuelle; l'hospitalité si intensément pratiquée en tout autre cas envers les étrangers est alors enfouie sous des sentiments de crainte inavouée appartenant à l'inconscient collectif et remontant peut-être à cette époque si lointaine.

Ce repliement instinctif face à des êtres vivant en

marge des normes sociales traditionnelles se nourrit d'un bon nombre d'anecdotes qui vont du maraudage le plus banal aux contes les plus fantastiques, et qui tentent toutes d'étayer les présomptions et de disculper les mauvaises consciences.

Ces nomades ne sont pourtant pas les seuls à parcourir l'île : ainsi les bergers effectuent chaque année leurs migrations de la montagne à la plaine; les exilés au pays ou bien les kleftes isolés sur les sommets contribuaient aussi - et continuent toujours dans le premier cas - mais de façon différente, à ce renouvellement permanent; mais le rôle économique le plus important est rempli par les artisans spécialisés ou par les colporteurs. Ces derniers, les "πραματευτάδες sont des camelots originaires de toutes les régions de l'île mais le plus souvent des villages de plaine; montés sur leurs mules, ils allaient ainsi de village en village proposer à leur clientèle, féminine le plus souvent, les menus objets indispensables à la vie quotidienne; ils disparaissent rapidement avec l'essor des communications.

Quant aux artisans spécialisés, ils se sont presque tous sédentarisés et avec eux disparait un mode de vie dont les traditions, nous l'avons vu, remontaient à la plus haute antiquité, ainsi les forgerons et les chaudronniers :

"... ils vivaient en petites troupes appelées et surveillées par les autorités locales; ils campaient hors des villes sous des tentes et les bergers et les paysans voyaient en eux des sorciers redoutables ... comme partout ailleurs dans le reste du monde méditerranéen ils étaient alternativement honorés et méprisés, considérés comme des parias et comme des conseillers publics, voire des éducateurs, tenus pour des prêtres au rituel secret et pour des magiciens appartenant à la communauté mais constituant des confréries ou des corporations. Ils pra-

tiquaient certainement des initiations et le mariage endogamique ..." (47)

Seules quelques rares corporations d'artisans conservent encore un mode de vie itinérant : ainsi les potiers, par exemple, qui fabriquent leurs jarres suivant les mêmes techniques que celles utilisées à l'époque minoënne; ils sont originaires de quatre villages correspondant chacun à un nome; pour Mylopotamou, il s'agit du village de Margaritès, non loin de Réthymno.

Dans la région d'Anoya, on ne rencontre plus guère de bûcherons comme il en existe encore à Sfakia près des gorges de Samaria, du fait même des ravages causés par un déboisement intensif, mais la fabrication du charbon de bois est encore très vivante dans toute l'éparchie.

Mais revenons maintenant au village pour étudier plus en détail les principales activités qui le font vivre, c'est à-dire l'élevage, l'agriculture et l'artisanat.

L'élevage

A Anoya, comme dans tous les villages de montagne en Crète, l'élevage est la ressource la plus importante : pour 60 % des habitants du village, c'est la source de revenus principale. Par rapport à l'ensemble de la Crète, Anoya est un des plus grands centres d'élevage : On dénombre environ 500.000 ovins et caprins dans toute l'île, dont environ 80.000 pour la commune. Les caprins sont beaucoup moins nombreux que les ovins (une chèvre pour quatre moutons environ), et si l'on considère les statistiques des années précédentes

le nombre des caprins est en très nette diminution. Les fromages d'Anoya sont connus et appréciés dans toute la Grèce; ce sont le κεφαλοτύρι , la γραβιέρα , l'ἀνθότυρο , la μυζήθρα , etc ...

Le Bulletin Annuel des Statistiques Agricoles par commune (48) donne pour l'année 1975 la production suivante :

Produits	Quantité en kilos
. fromage mou (φέτα)	7.000
. fromage dur (ἀνθότυρο)	80.000
. μυζήθρα	70.000
. lait de brebis	431.000
. lait de chèvre	127.000
. laine de moutons	3.150
. poils de chèvre	152

700 personnes environ se consacrent à l'élevage (ce chiffre est très variable selon la saison) et se regroupent dans 180 bergeries, soit 3 ou 4 personnes en moyenne par bergerie. Bien entendu, tout est fonction de l'étendue du troupeau. D'après les déclarations de 1975, j'ai pu établir les statistiques suivantes :

Nombre de bêtes	Nombre de propriétaires
0 - 100	30
100 - 200	59
200 - 300	38
300 - 400	23
400 - 500	8
500 - 600	2
600 - 700	3
700 - 800	2

ce qui donne une moyenne pondérée de 218 bêtes par propriétaire. Il ne s'agit là que d'indications pour avoir un ordre

de grandeur approximatif car en fait comme ces déclarations sont établies pour permettre de calculer les impôts par tête de bétail, la plupart sont fausses ...

Il est d'ailleurs facile de s'en convaincre : le nombre total réel de bêtes dans le village est deux fois plus élevé que celui qui ressort de ces déclarations; d'autre part, deux ou trois éleveurs possèdent plus d'un millier de moutons, bien que ceci n'apparaisse pas ici; mais les vérifications sont rares, et les amendes encore plus, car les bergers se laissent rarement prendre par surprise : prévenus à temps de l'arrivée des gendarmes, ils peuvent toujours éloigner les bêtes supplémentaires ... de façon générale, on peut dire cependant qu'un troupeau moyen comprend de 100 à 150 bêtes.

L'élevage se pratique sous forme de transhumance. Vers la fin Octobre, ou plus tard si la saison est douce, les bergers descendent les troupeaux dans la plaine. Aujourd'hui encore, beaucoup font ce voyage à pied, et conduisent leurs troupeaux de chèvres et de moutons le long des routes ou des chemins; mais de plus en plus, on utilise les moyens modernes; quelques familles possèdent des camions ce qui permet de transporter les bêtes plus rapidement et plus facilement.

Les pâturages d'hiver utilisés par les habitants d'Anoya se situent dans trois régions, comme indiqué sur la carte : autour d'Héraklion, dans la plaine de Messara, et beaucoup plus loin, dans l'éparchie de Mirambellou.

Les familles qui possèdent en propre leurs pâturages d'hiver sont très rares; dans ce cas, il s'agit presque tou-

jours de terrains appartenant à des familles alliées des villages anoyana ou bien acquis par mariages avec des jeunes filles des villages de plaine. En fait, la plupart des familles doivent louer leurs pâturages d'hiver.

En général, la location se fait pour l'année et on renouvelle le contrat tous les ans. Comme la location est contractée par plusieurs bergers de la même famille, souvent ils louent des pâturages dans deux régions différentes, et font un roulement d'une année sur l'autre dans chaque pâturage. La location peut aussi se faire sous forme de bail, pour deux ou trois années consécutives. Le montant du loyer est fonction du nombre de bêtes, et est égal à environ 150 à 200 drachmes par tête (20 à 30 FF environ). Autrefois, les "συμφωνίες", les accords, étaient oraux, mais de plus en plus ils se font par écrit. L'accord peut se faire soit avec un représentant de la ou des familles qui vont louer le pâturage, ou bien en groupe avec tous ceux qui possèdent des bêtes.

On ne donne jamais d'arrhes. Le règlement du loyer commence au moment où l'on marque les agneaux nouveaux-nés, vers le mois de Mars. Il se poursuit jusqu'au mois d'Août. Le loyer peut être payé en espèces ou en nature, la forme la plus courante étant une partie en espèces et le reste avec des agneaux, de la laine, du fromage, du lait, du beurre, etc ... selon l'accord. Le partage du loyer entre les différents bergers se fait selon le nombre des moutons possédés.

Maintenant il devient de plus en plus difficile de trouver des terrains inoccupés en plaine à cause de l'extension des terres cultivées et de l'urbanisation croissante. Les

grands propriétaires terriens privés sont rares en Crète; le problème local consiste plutôt dans la parcellisation excessive des terres. En fait les terrains assez étendus pour accueillir des troupeaux appartiennent souvent à des monastères, qui, conscients de cet avantage, le font payer au prix fort.

D'autre part, beaucoup de terrains loués ne sont pas clôturés, ce qui demande une surveillance de tous les instants, jour et nuit, pour empêcher les chèvres et les moutons de s'éparpiller sur les terrains limitrophes et d'y causer des dégâts. Si cela se produit malgré tout, c'est une véritable catastrophe pour les bergers car les amendes sont très lourdes, l'administration prenant toujours le parti des cultivateurs; le clôturage des pâturages d'hiver représente un investissement important, et comme il n'est pas obligatoire, les propriétaires évitent d'entreprendre des frais qu'ils ne jugent pas rentables. Quant aux bergers, ils ne veulent pas s'engager dans de grosses dépenses sans être certains de pouvoir conserver le pâturage pendant un nombre d'années suffisant pour les amortir.

L'hiver est la saison la plus difficile pour les bergers. Rares sont ceux qui peuvent emmener leur famille avec eux : il y a peu de pâturages dotés de véritables maisons; souvent les bergers passent l'hiver dans des grottes sommairement aménagées ou des abris inconfortables. D'autre part, lorsque les pâturages sont éloignés d'un village ou d'une ville, les enfants ne pourraient pas fréquenter l'école. Autrefois un berger pouvait passer 6 mois au pâturage d'hiver sans revoir sa famille. Main-

tenant, les communications sont plus faciles, et, s'il peut s'arranger avec ses confrères, le berger peut de temps en temps rentrer au village. De plus, comme les bêtes doivent être surveillées continuellement dans la plaine pour les raisons déja exposées, les journées et les nuits de travail sont souvent três longues, et dans des conditions pénibles lorsqu'il pleut et qu'il fait froid.

Vers la fin Février, quand la température devient plus clémente, on conduit les moutons au bord de la mer pour les baigner (ξεγιάλισμα). Le printemps n'est plus loin et les bergers attendent avec impatience le moment de regagner la montagne.

Autrefois, ils remontaient tous leurs troupeaux le même jour et c'était l'occasion d'une grande fête; mais maintenant, les retours à la montagne se font souvent en camion et sont plus espacés dans le temps. Dans un village de l'éparchie d' Apokoronou, on a pourtant conservé cette tradition : le 23 Avril, jour de la Saint Georges, patron des bergers, ces derniers rassemblent leurs troupeaux sur la place du village. Le pope leur souhaite d'avoir des bêtes en bonne santé, qui se multiplient et qui donnent beaucoup de lait; puis on trait les chèvres et les brebis en l'honneur du saint, dans un enclos spécialement construit à cette occasion près de l'église et appelé "κούρτη" où le pope les asperge d'eau bénite. Le lait est ensuite bouilli dans de grands chaudrons puis distribué à l'assistance. Le restant est réparti entre les familles pauvres du village puis les bergers remplissent eux-mêmes les "ἄραγους" (peaux de chèvre soigneusement rasées dans lesquelles on fait égoutter le lait caillé) de lait

béni pour leurs propres maisons. Un chant populaire décrit ainsi ce jour de fête :

"Si tu veux voir et entendre une belle fête,
Va à Asi Gonia pour le 23 Avril.
Tout en haut d'Apokorona, du côté d'Asi Gonia,
se trouve Saint Georges le cavalier aux cheveux gris,
car on l'y fête le 23 Avril.
Et tous les bergers d'Asi Gonia traient leurs brebis
pour que sa grâce soit sur eux ..."

Autrefois, les bergeries étaient beaucoup moins nombreuses, une cinquantaine tout au plus au début du siècle. Or, maintenant, on en dénombre 180. C'est qu'à cette époque, seules les familles les plus importantes possédaient des troupeaux. Les hommes des autres familles étaient engagés comme bergers par ceux qui avaient de grands troupeaux ou bien par les monastères. Chaque année, on leur donnait un certain nombre de moutons qu'ils faisaient paître avec ceux dont ils avaient la charge, et ainsi, petit à petit, ils se constituaient leurs propres troupeaux; ainsi, le plus vieil homme du village, Anastovassilis, avait travaillé pendant 8 ans comme " φαμέγιος " (49) dans un monastère, et en était reparti avec un troupeau égal au dixième de celui dont il s'occupait. Les salaires pouvaient aussi bien sûr être versés en espèces ou en nature suivant ce qui avait été décidé au début.

Il existait aussi autrefois un autre moyen d'acquérir un troupeau notamment pour les orphelins, les fils de veuve, etc ... ou de le reconstituer pour ceux qui avaient été victimes d'une épidémie ou autre calamité : ils devaient faire leur "demande" aux autres bergers qui leur donnaient de bon coeur un ou deux agneaux.

La plupart des bergeries situées sur le territoire d'Anoya sont construites sur le modèle traditionnel, qui était autrefois celui de toutes les parties montagneuses de la Crète, comme Sfakia et Lassithi. Mais dans ces deux dernières contrées, on ne dénombre guère que quelques exemplaires en ruines de ces constructions car elles y sont remplacées par des abris plus modernes, édifiés sur le même plan et avec les mêmes méthodes que les maisons récentes : forme rectangulaïre ou en L, toit en terrasse, ouvertures plus nombreuses et plus larges pour les portes et les fenêtres. A Anoya, seules quelques bergeries ont été construites de cette façon et toujours dans les "κάτω ὅρη " (les basses montagnes).

Le modèle traditionnel est en effet le plus économique et le mieux adapté aux conditions environnantes; il n'est pas nécessaire pour les bergers de faire appel à une main d'oeuvre spécialisée puisque presque tous en connaissent les méthodes de construction; quant aux matières premières, leur prix de revient est pratiquement nul puisqu'on utilise la technique dite " ξεροληθιά " c'est-à-dire maçonnerie sèche. Des constructions du même type se retrouvent sur tout le bassin méditerranéen et même au delà : dans le centre et le Sud de la France (bories du Vaucluse, garriotes du Périgord) en Corse, en Italie, etc ...

En Crète, elles n'ont jamais été décrites, peut-être du fait qu'elles sont peu nombreuses et situées dans des régions jusqu'ici difficilement accessibles. Seul Mihaïl Deffner donne quelques détails sur les bergeries de la région de Sfakia (50) :

" ... les ' κοῦμοι ' ont généralement un diamètre intérieur de 6 m et une hauteur de 3,5 à 4 m. Les murs ont une épaisseur de 90 cm à 1 m. Ils sont construits avec des pierres plates brunes, de 70 à 80 cm de long, et de 7 cm d'épaisseur. On pose les pierres les unes sur les autres, sans mortier, de façon à ce que la pierre supérieure dépasse un peu la pierre inférieure. De cette façon la construction se rétrécit peu à peu en montant pour être fermée par une grande et large pierre. Généralement le premier mètre du koumos à partir de la terre est construit tout droit et on ne commence à diminuer qu'à partir du second mètre.
La porte de la bergerie a une hauteur d'environ 1 à 1,30 m et une largeur de 90 cm à 1 m. Les côtés de la porte sont faits avec des pierres très grandes et très épaisses. Comme linteau, une pierre longue et large. Il n'y a pas de portes en bois, l'ouverture est obturée par des branchages. Dans le mur, on laisse deux ou trois ouvertures étroites vers l'extérieur, plus larges vers l'intérieur, comme des meurtrières. Certaines bergeries ne possèdent pas ce genre d'ouvertures. Il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe par la porte ou par les ouvertures.
A une hauteur d'environ un mètre, tout le long du mur intérieur, dépassent de grandes pierres sur lesquelles on pose les faisselles pour le fromage frais. Ces faisselles sont en osier tressé ou en jonc et ce sont les mêmes que cite Homère (Odyssée I. 297 à propos de Polyphème). Dans quelques bergeries on trouve de telles pierres autour du mur extérieur, toujours à 1 m de hauteur. Elles sont destinées à protéger les fondations de la pluie et de l'humidité.
A l'extérieur des bergeries, en demi-cercle, il y a un banc de pierre d'environ 40 cm de haut, recouvert de pierres plates comme les tombes voutées de Ménidiou (Lykotripa).
On remarque parfois deux koumi accolés l'un à l'autre et réunis par une porte intérieure. Le second n'a aucune ouverture vers l'extérieur et on l'utilise comme réserve pour les fromages et les ustensiles. Je connais sept de ces koumi dans les Lefka Ori : deux à Livada, un à Triamati, deux à Katsivéli (près d'Aradena), un à Afriatza (près d'Asfendou) et un au lieu-dit " Γυριστό " ainsi nommé à cause de la bergerie qui s'y trouve. Les nouvelles bergeries sont maintenant construites de façon tétragonale, et voutées au sommet ..."

Si cette description correspond dans l'ensemble aux bergeries de la région d'Anoya, on reconnait quand même quelques différences.

En ce qui concerne la dénomination d'abord : si les bergeries sont parfois appelées " κοῦμοι " (surtout attesté dans les lieux-dits comme " μαύρο κοῦμο " par exemple), elles sont le plus souvent désignées par l'expression "μιτάτο γυριστό ". A Anoya le koumos c'est le plus souvent une petite construction de pierres sèches en forme d'igloo, sans autre ouverture que celle de la porte, et de dimensions variables suivant l'usage auquel elle est destinée : lorsqu'elle est située près de la bergerie, elle sert à isoler les bêtes malades ou devant être tuées. Quand elle est plus isolée, elle sert d'abri provisoire pour le berger quand il ne peut pas rentrer à la bergerie.

Pour les constructions qui sont exclusivement destinées à conserver les fromages, on utilise les termes "τυρόσπιτι " (fromagerie) ou " κλειδόσπιτι " (maison fermant à clé); sur le même modèle que la bergerie, elles sont souvent plus spacieuses et mieux construites; elles sont toujours fermées à clé.

Le " μιτατοκάθισμα " désigne la petite cour attenante à la bergerie, protégée du vent par un muret de pierres sèches et souvent ombragée par une tonnelle. Des bancs de pierre " τά πεζούλια " courent le long du muret. Ils ne sont adossés en demi-cercle au mur de la bergerie que très rarement, dans le cas où il n'y a pas de petite cour, à la différence de la description de Deffner. Au centre, une large pierre plate forme une table basse. Par extension, l'expression "μιτατοκά-

θισμα " littéralement siège de la bergerie, désigne l'ensemble des constructions attenantes à la bergerie.

Un autre élément toujours présent dans cet ensemble, c'est la "μάντρα " : l'enclos pour les bêtes. De forme et de taille variables, suivant l'importance du troupeau, il épouse les dénivellations du terrain. Bordé d'un muret de pierres sèches de 1 m à 1,50 m il ne laisse qu'une seule ouverture étroite à l'entrée avec un emplacement creusé dans le sol ou délimité par des pierres pour caler le grand récipient servant à la traite des brebis et des chèvres. Souvent les murets sont couronnés de branches d'épineux pour empêcher les bêtes de s'enfuir. Dans l'épaisseur du muret, à l'intérieur de l'enclos, on ménage parfois une petite niche pouvant se fermer facilement par quelques grosses pierres et conçue pour isoler un animal de l'ensemble du troupeau, comme le koumos.

Le plus souvent, le "μιτατοκάθισμα " ne comprend qu'une seule bergerie, mais il peut arriver notamment si les bergers sont nombreux que l'on ajoute des constructions attenantes; parfois elles communiquent entre elles, mais généralement elles s'ouvrent directement sur l'extérieur. En fait, il y a très peu de bergeries de ce type multiple.

A la différence de la description de Deffner, les bergeries d'Anoya n'ont jamais de fenêtres. Les seules ouvertures sont celle du sommet qui permet à la fumée de s'échapper - quand elle n'est pas bouchée par une grande pierre - et l'entrée, qui autre différence, est presque toujours fermée par une porte, même rudimentaire.

En dehors de ces quelques remarques, la description de Deffner est parfaitement valable, notamment en ce qui concerne les dimensions.

L'aménagement intérieur des bergeries connait peu de variantes : au fond, se situe une petite estrade de pierres sèches de 40 cm de hauteur et de 2 m de long environ. C'est là que dorment les bergers et elle est plus ou moins large suivant leur nombre. On la recouvre de fins branchages, de peaux de bêtes, de grandes capes et d'épaisses couvertures tissées.

Contre un autre mur de la pièce se trouve l'emplacement destiné à faire chauffer le lait. On pose le grand chaudron dans une cavité creusée à sa taille et située au dessus de la cheminée. De chaque côté, une petite banquette permet au berger de s'asseoir pour tourner le lait. Le feu est alimenté par des épineux et du bois mort que les bergers vont chercher à l'aube. Depuis un an ou deux, on commence à utiliser des bouteilles de gaz butane.

Le long des murs sont disposées des planches servant d'étagères pour les fromages, les provisions et les ustensiles, de même que les niches creusées dans l'épaisseur du mur. On fait souvent du feu au centre de la pièce, à même le sol de terre battue. Seules deux grosses pierres et les cendres qui s'accumulent en signalent l'emplacement.

En dehors des bergeries et des koumi disséminés dans la montagne, les bergers peuvent aussi s'abriter dans les grottes et les cavernes, parfois utilisées d'ailleurs comme de véritables bergeries et aménagées comme telles. De toute façon, tous les bergers possèdent sur leur territoire des petites

anfractuosités "τρύπα " (trou) connues d'eux seuls, qu'ils utilisent à cause de la fraîcheur constante qui y règne pour conserver les fromages, ou bien pour y cacher à l'abri des regards indiscrets les animaux dérobés.

Le premier évènement marquant de la vie pastorale lorsque les troupeaux ont été reconduits sur la montagne, c'est le marquage des agneaux nouveaux-nés (σάκκασμα τῶν ὀζῶ) au mois de Mars. La date n'en est pas fixe car on marque les agneaux à deux mois environ : aussi l'opération peut être renouvellée plusieurs fois par saison pour les prématurés et les retardataires. Toutefois, on choisit toujours un lundi, un mercredi ou un vendredi. Tous les bergers alliés, amis et voisins sont prévenus, et au jour dit, ils se rassemblent avec leurs provisions dans la bergerie de la famille qui marque ses agneaux. Puis chacun commence à marquer (σαμώνω) les agneaux qui lui ont été désignés. Quand ce sont des moutons, ils sont tondus par derrière (κολοκουρεύω).

Chaque propriétaire de moutons a sa propre marque, même si les bêtes paissent en commun avec celles d'autres membres de la famille. Ces marques (σαμιές) sont faites en coupant les oreilles des animaux selon différentes formes et à différents endroits, et les plus courantes sont au nombre de 18. Pour que chaque berger ait une marque bien distincte, on en associe plusieurs à la fois. En voici quelques exemples :

. δεξιό πηρούνι : l'oreille droite est incisée en demi-cercle.
. ἀριστερό τζιμπαύτι : on fait un petit poinçon sur l'oreille gauche.
. διπισωκόκαρο : on coupe en demi-cercle l'arrière des deux oreilles.

Une fois cette opération terminée, le berger chargé des brebis bréhaignes (ὁ στειρονόμος) les rassemble avec les moutons qui viennent d'être marqués; de même celui qui s'occupe des brebis (ὁ γαλονόμος) les emmène dans une autre direction. Ensuite un grand festin rassemble tous les participants.

Le lendemain matin a lieu le partage du lait (ἡ μοιρασιά τοῦ γάλακτος) : chaque propriétaire de moutons a droit à un jour de lait par vingtaine de brebis (κοσαριά). Cela signifie que pendant les jours qui lui sont impartis, le lait de tout le troupeau lui appartient : c'est lui qui fait les fromages ces jours-là. Lorsque son tour (νομπέτι) est fini, il est remplacé par un autre berger et ainsi de suite. Le berger qui possède les ustensiles de la bergerie a droit à un jour de lait supplémentaire.

Fin Mai, début Juin, quand la chaleur s'est bien installée dans les montagnes, vient l'époque de la tonte des moutons (οἱ κουρές) dans toutes les bergeries. Comme pour le marquage des agneaux, le berger qui veut tondre ses moutons prévient ses alliés et ses voisins de la date choisie qui n'est jamais un mardi : " Τρίτη, τρίχα μή ρεεῖ " (51) (Il ne faut pas répandre de poils un mardi).

Outre les bergers venus aider (συνδράμω) la tonte des animaux rassemble les familles et les amis. Autrefois, les femmes n'y étaient pas admises, mais de plus en plus cet événement prend un caractère d'obligation sociale, de réception, et ceci surtout depuis deux ans, c'est-à-dire depuis qu'une route permet de gagner en voiture de nombreuses bergeries. On invite donc les relations utiles ou les parents

éloignés qui habitent en ville avec qui se présente ainsi l'occasion de resserrer les liens. Vin et nourriture sont distribués à profusion et l'on convie aussi des joueurs de lyra pour égayer l'atmosphère. Au plus fort de la fête on tire souvent quelques coups de fusil pour marquer sa joie et aussi faire savoir aux voisins que l'on s'amuse bien : plus le succès de la fête est grand et plus le prestige de l'hôte en est renforcé : la qualité des "κουρές " est un signe extérieur de richesse : ainsi les jeunes mariés sont tenus d'organiser une fête brillante, avec de nombreux invités et des joueurs de lyra réputés, cela engage leur position sociale davantage que leurs ainés.

Mais l'objet de la fête c'est avant tout la tonte des moutons : on rassemble tous les animaux dans l'enclos préalablement nettoyé, et tous les bergers se mettent au travail : les quatre pieds de chaque mouton sont solidement liés entre eux avec une cordelette (τά μπουζάστρα). Puis on les tond entièrement avec de grands ciseaux spéciaux, (τά κουροφάλιδα); parfois, le derrière est laissé tel quel quand ce sont des brebis. Les chèvres ne sont pas attachées mais maintenues en place par quelqu'un pendant leur tonte. En général, ce sont les hommes de plus de 20 ans qui tondent les moutons; les plus jeunes se contentent de lier les pieds des bêtes et de temps en temps ils donnent quelques coups de ciseaux pour tenter d'acquérir la dextérité de leurs aînés. Ce sont eux aussi qui rassemblent les toisons découpées d'un seul morceau (τά ποκάρια) en essayant de perdre le moins possible de laine.

Cette dernière tâche est aussi celle des enfants et des femmes quand elles sont présentes. Enfin ce sont les jeunes gens non mariés ou jeunes mariés qui s'emparent des animaux, tâche ardue quand ce sont des béliers, des boucs ou des chèvres; c'est une cause d'émulation entre eux, car l'occasion se présente ainsi de montrer leur force et leur virilité. L'élevage est d'ailleurs une activité exclusivement masculine.

La plupart du temps, les hôtes ne peuvent pas participer à la tonte car ils sont trop occupés par l'organisation de la fête : égorger et préparer les agneaux, aller chercher du bois, tourner les broches, etc ... De temps en temps aussi, l'un d'eux, " ὁ καλέστης ", encourage les invités en proposant à chacun d'eux un petit verre de " τσικουδιά " (marc de raisin), un morceau de viande ou de fromage. A la fin de la fête, les hôtes remettent à tous les bergers qui les ont aidé une toison, du fromage, du lait et de la viande. Ceux-ci en retour, souhaitent : " Νά τά χιλιάστε " (Qu'ils deviennent mille !) ou bien " Νά τά διπλάστε " (Qu'ils doublent !).

Les évènements de la vie pastorale tels que le marquage des agneaux et la tonte des animaux ne doivent pas nous faire oublier les tâches de la vie quotidienne. A la bergerie, une organisation du travail très stricte définit les occupations et les rôles de chacun des bergers. Nous avons déjà vu que le plus souvent un troupeau est géré en commun par les membres d'un même lignage. Mais cette règle générale peut connaitre des exceptions ou des particularités suivant le nombre d'hommes de la famille et la taille du troupeau. Pour que l'élevage soit rentable, il faut que le troupeau soit

important, et trois personnes sont nécessaires pour un troupeau de taille moyenne (300 à 400 bêtes). Toute une série de relations va être instaurée pour essayer de maintenir et de créer cet équilibre.

Le propriétaire d'un grand troupeau (ὁ μεγάλος κουραδάρης) a donc besoin de plusieurs personnes pour l'aider. Il va se tourner d'abord vers ses frères et ses fils, puis vers ses cousins, puis vers les hommes de la famille de sa femme. Ainsi la plupart des troupeaux sont composés de bêtes appartenant à des membres de la même famille ou de familles alliées. Parfois, pourtant, cette première solution se révèle impossible à appliquer si par exemple les troupeaux sont très importants par rapport aux personnes qui peuvent s'en occuper (d'autant plus que dans ce cas plusieurs membres de la famille possèdent déjà un troupeau), ou bien les jeunes gens sont étudiants, travaillent en ville, etc ... et le nombre des bergers de la famille s'avère insuffisant; pour des raisons pratiques aussi - mais cette dernière hypothèse est rarement prédominante - il devient indispensable de s'associer avec des "étrangers" : si par exemple les pâturages sont voisins, si un camion peut être partagé, etc ...

Ainsi, l'associé choisi devient "ὀρτάκης " (associé, compagnon). Lorsqu'il a peu de bêtes, on l'appelle "κολισάρης ". Il s'agit bien en effet d'une véritable association où chacune des deux parties est propriétaire d'un troupeau quoique de taille souvent différente. Ces relations n'existent qu'avec des personnes en qui l'on a une confiance totale (déjà liées par parrainage, par exemple) car le partage des tâches et des bénéfices se fait sur les mêmes bases que

pour les membres d'une même famille : c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà précisé auparavant, que chaque associé a droit à un jour de lait par vingtaine de brebis. Celui qui possède la bergerie (τό ἀφεντικό) et les instruments de travail (τά μπράτη) a droit à un jour supplémentaire.

Si pour diverses raisons, ces solutions se révèlent impossibles, le berger doit se résoudre à engager quelqu'un pour l'aider. On emploie le plus souvent un jeune homme d'un village voisin dont la famille ne possède pas de troupeau assez important; il est extrêmement rare que l'on fasse appel à quelqu'un du village car ce serait humiliant pour les deux parties. Il s'agit d'une solution de dernière extrémité et toujours temporaire car elle revient très cher : un berger est payé 9.000 drachmes par mois, logé et nourri; il est aussi très difficile de trouver des jeunes gens qui acceptent de devenir bergers : quand leur propre famille ne peut les utiliser ils préfèrent partir en ville ou à l'étranger; ceux qui s'y décident malgré tout le considèrent comme une solution d'attente, généralement avant le service militaire, ou bien lorsque leur famille a un besoin pressant d'argent liquide. De toute façon, il ne s'agit que d'un engagement temporaire pendant la période de travail la plus intense, c'est-à-dire au printemps.

Autrefois, il n'était pas rare pour un grand propriétaire d'avoir à son service un ou deux bergers. Il ne semble pas que cette situation était considérée comme humiliante, puisque souvent, les bergers devenaient les gendres de leur patron. Cette position était alors semble-t-il considérée comme un apprentissage nécessaire du métier, une étape pré-

liminaire qui permettait au jeune berger de se constituer son propre troupeau. En effet, les salaires (ἀνατροφάρια) n'étaient pas payés en argent, mais en agneaux. Autrefois comme aujourd'hui, aucun écrit ne venait confirmer ces accords qui portent le nom de "συμφωνίες " ou de "παζάρια ".

A Anoya, il ne semble pas y avoir trace d'une autre sorte d'association qui existe encore dans certains villages de montagne, sans doute parce que les troupeaux y sont plus importants : les paysans qui ne possèdent que quelques animaux les confient à la garde d'un berger ainsi responsable de tout le troupeau du village. Le revenu en est réparti comme entre associés, suivant le nombre de bêtes possédées.

Quand plusieurs personnes s'occupent d'un même troupeau, les rôles de chacun sont bien définis :

. "τό ἀφεντικό " ou "ὁ τυροκόμος ", c'est le propriétaire du troupeau. Il assure la bonne marche de la bergerie, donne les ordres et souvent fabrique les fromages, d'où son nom.
. "ὁ στειρονόμος ", c'est le berger qui s'occupe des brebis bréhaignes. C'est la tâche la plus difficile car on les emmène dans les régions les plus hautes et les plus inaccessibles. Autrefois, il pouvait rester isolé de tous pendant plusieurs semaines d'affilée, simplement relié à ses compagnons par le petit garçon qui lui apportait de temps en temps sa nourriture; maintenant ces périodes sont moins longues mais toujours aussi rudes.
. "ὁ γαλονόμος ", c'est le berger qui est chargé des brebis et des chèvres en lactation (τά ἔγγαλα), c'est-à-dire de la traite et souvent aussi de la fabrication des fromages. On réserve les meilleurs pâturages aux animaux en lactation.

. Enfin, " ὁ μαντρατζής ", c'est un peu l'homme à tout faire. C'est le plus souvent un jeune garçon d'une dizaine d'années qui entreprend ainsi son apprentissage. On lui confie les tâches de toute sorte : la préparation des repas, la tenue de la bergerie, l'approvisionnement; c'est aussi lui qui fait avancer les bêtes dans la " μάντρα " (d'où son nom) pour les faire traire.

Autre personnage important, le chien qui aide chacun des bergers en houspillant les retardataires, en allant à la recherche des bêtes égarées et surtout en surveillant et en protégeant activement le troupeau et la bergerie.

En dehors de la distinction "στεῖρα/ἔγγαλα ", les animaux portent des noms différents suivant leur âge et leur sexe :

. agneau d'un an (ἀρνί), de deux ans (μαροπιᾶς), bélier (κρίγιος).
. agnelle d'un an (λεύτερο), de deux ans (μάροπα), brebis (πρόβατο).
. chevreau d'un an (ρίφι), de deux ans (στειρογίδια), bouc (τράγος).
. chevrette d'un an (ρίφι), de deux ans (στειρόγα), chèvre (αἵγα).

On les distingue aussi suivant leur couleur ou leur place dans le troupeau : " ὁ μπροσταρόκριγιος " est le bélier de tête et " ὁ μπροσταρότραγος ", le bouc qui conduit le troupeau. Ils portent des clochettes " τά σκλαβεριά " plus grosses que celles des brebis " τά κουδούνια " ou des chèvres "τά λέρια ".

Les brebis mettent bas à partir de novembre et les chèvres à partir de février. Pendant la période de lactation, on les

trait deux fois par jour : à l'aube, les bergers partent ramasser du bois mort et chercher leurs troupeaux. Les bêtes sont conduites vers l'enclos. La traite "ἡ ἀρμεγά " se fait dans un grand récipient " ὁ πίνακας ". Ensuite on transvase le lait en le passant au travers d'une gaze fine dans un grand chaudron de cuivre " τό κάζανι " et on le tourne avec un bâton d'érable ou de cyprès " ὁ ταράκτης " en l'écumant avec une demi-coloquinte évidée " τό σαλιέρι ". Quand le lait caille, on le bat avec un fouet " ὁ διόνυσος ". Puis avec une louche, on verse le lait caillé dans des faisselles en osier " τά τουπιά " garnies de linges et disposées sur une longue planche " ἡ ξεπαταριά " trouée au milieu pour qu'il s'égoutte. Les moules sont de deux sortes suivant les fromages : " τυρότουπια " et "ἀνθοτυρότουπια ". On appelle l'ensemble de ces ustensiles " τά μπράτη ".

On ne transforme pas tout le lait en fromages; souvent les bergers en préservent une partie qu'ils transforment en yaourt. Quand les résidus de caillé ne suffisent pas à faire un fromage, on en fait un tout petit " κατσοχοῖρι ", ou on le verse dans une peau de mouton rasée "ἄραγος ". Le lait caillé ainsi conservé est consommé frais et s'appelle " ἀνθόγαλο ". Le petit lait " χουμᾶς ", sert à abreuver le mulet, le chien ou les moutons, ou bien à laver quand la bergerie est éloignée d'un point d'eau. Souvent, il reste inutilisé.

Pendant l'été, quand la chaleur augmente, les chèvres et les brebis produisent moins de lait et on ne les trait plus qu'une fois par jour. Chaque jour, on les emmène vers les abreuvoirs en pierre " γοῦρνες " installés près des sources. Comme ils sont peu nombreux, ils sont utilisés par plusieurs bergeries, par roulement, à des heures différentes.

Chaque année, une brebis donne une livre de laine, un ou deux agneaux, et un peu plus d'un kilo de fromage. Un mouton coûte environ 1.000 drachmes, un kilo de viande 100 drachmes et un kilo de fromage 150 drachmes.

D'après ce qui précède, nous voyons que la vie pastorale n'a guère évolué depuis l'Antiquité. Pourtant, si les usages des bergers sont restés pratiquement inchangés depuis lors, leur mode de vie connait actuellement de profonds bouleversements. Notre objet n'est pas ici d'analyser les causes générales d'un phénomène vécu dans tous les milieux traditionnels confrontés à la modernité, mais de décrire ses manifestations dans un cadre spécifique : Pour les bergers d'Anoya, le modernisme, ces dernières années, a pris la forme d'une route. Construite depuis deux ans pour rendre accessible aux touristes le site de l'Idaion Andron, elle permet, bien qu'inachevée, d'effectuer en une heure un trajet qui en prenait six ou sept à pied. Traversant le territoire d'Anoya en son milieu, elle laisse bien sûr à l'écart de nombreuses bergeries, mais pour beaucoup d'entre elles l'amélioration a été très nette. Depuis la construction de cette route, les bergers les plus riches ont acheté des camionnettes. Ils peuvent ainsi transporter rapidement et facilement leurs fromages et leurs bêtes, et se rendre eux-mêmes au village presqu'aussi souvent qu'ils le désirent. Au printemps, quand la traite a lieu deux fois par jour, les bergers sont obligés de rester dans la montagne nuit et jour; mais ensuite à partir de juillet, ils peuvent aller à la bergerie pour quelques heures, le temps de rassembler les troupeaux, de les traire, de les abreuver, et repartir ensuite.

Cette pratique devient de plus en plus courante de sorte que vers la fin de l'été la montagne est presque désertée. Ceci au désespoir des vieux bergers qui considèrent cette façon d'agir comme une démission : Autrefois, non seulement les bergers restaient nuit et jour auprès de leurs troupeaux, mais la nuit ils instituaient des tours de garde, et l'un d'eux demeurait en sentinelle, armé, pour décourager les éventuels voleurs de moutons qui étaient très nombreux, et protéger le potager des déprédations des animaux : Comme ils ne pouvaient pas se déplacer aussi facilement que maintenant, presque tous entretenaient près de la bergerie un petit jardin potager pour subvenir à leur nourriture quotidienne; Le " μαντρατζής " ne pouvait pas descendre souvent au village, et de toute façon, les femmes des bergers n'avaient pas toujours quelque chose à lui remettre : souvent son sac "τό βουργιάλι" ne contenait au retour qu'un morceau de pain, une part d'omelette ou de galette qui devaient durer le plus longtemps possible. Il n'était pas rare même qu'il rentre les mains vides malgré les efforts déployés par les familles, comme dans l'anecdote tragi-comique qui suit et que l'on cite souvent en exemple de ces années de pénurie, qui ne sont pas si lointaines :

"Un jeune berger revient du village et arrive à la bergerie en portant sur le dos un sac bien plein. A peine assis, tous les autres bergers s'approchent de lui avec curiosité et avidité : Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac ? Il a l'air bien plein et bien rond, ce doit être une miche de pain que tu nous apportes ? ... Silence ... Mais voyons, nous n'allons pas te le manger, quelles bonnes choses t'a données ta mère ? ... Rien ... Mais qu'est-ce qu'il y a dans ton sac alors ? .. J'ai rempli une vessie d'air ... Je n'allais quand même pas traverser le village avec un sac vide ...".

Presque continuellement isolés de leur village la plus grande partie de l'année, l'été dans la montagne et l'hiver dans la plaine, les bergers menaient une vie tout à fait à l'écart de celle de leurs concitoyens et leurs relations avec le monde extérieur étaient extrêmement limitées; on a souvent peine à imaginer ce que représentait cet isolement total : Anastovassilis, le plus vieil homme du village me racontait qu'il devait même fabriquer ses bottes lui-même avec du cuir et des clous.

En très peu de temps donc, la situation s'est complètement modifiée et cette prise de contact soudaine avec le monde extérieur a provoqué une évolution très rapide des mentalités, ainsi ressentie par un berger d'une cinquantaine d'années, Nikakis Chairêtis :

"Autrefois, les bergers restaient dans la montagne, ils ne descendaient pas, et ils ne savaient pas ce qui leur arrivait. Maintenant ils descendent au village, regardent la télévision, lisent le journal, car malgré tout, ils ont appris quelques lettres, et de cette façon, les hommes maintenant sont devenus plus tranquilles."

Cette ouverture sur le monde extérieur a donc été à la base d'une prise de conscience : dans toutes leurs activités, les bergers se sont trouvés confrontés à des problèmes entièrement nouveaux, qui remettaient complètement en question le mode de production traditionnel : le marché s'est élargi au niveau national de même que la concurrence, si bien que les prix pratiqués sont de plus en plus dépendants des données extérieures. Parallèlement, leurs problèmes se sont accrus : si la qualité de leur production est reconnue par-

tout et sa réputation certaine, le prix de revient en est trop élevé : les méthodes traditionnelles sont devenues inadaptées et la location des pâturages d'hiver est de plus en plus onéreuse. La rentabilité de la profession apparait ainsi très problématique.

Autre difficulté : le savoir-faire professionnel du berger n'est plus la condition unique de sa réussite. Il faut désormais qu'il ait une formation plus générale et des connaissances dans le domaine de la gestion : il est à la tête d'une véritable petite entreprise dont les rouages sont de plus en plus complexes. Il lui faut multiplier les contacts avec les banques et différents intermédiaires pour écouler sa production en viande et en fromages.

Il existe actuellement au village une fromagerie qui traite le lait d'une partie des bergeries mais l'exploitation des bergers est manifeste. Pour essayer d'y pallier, certains d'entre eux s'étaient regroupés en association il y a quelques années et avaient créé une autre fromagerie. Mais pour ce faire, ils s'étaient endettés auprès de la banque qui ne voulût pas renouveler ses prêts avant d'être remboursée, si bien que cette entreprise échoua très rapidement laissant beaucoup de bergers dans une situation financière très difficile. D'autre part, plusieurs personnes influentes du village, dont l'homme qui possédait l'autre fromagerie, menèrent semble-t-il des actions en sous-main dans le but de dissoudre l'association.

De façon générale, les contacts avec la banque posent toujours des problèmes; ainsi, par exemple, la banque vend du maïs, du blé et de l'orge destinés à compléter l'alimen-

tation des animaux. Mais il s'agit d'une production en surplus qui n'est pas toujours bien supportée par les animaux et est très souvent de mauvaise qualité; les nourritures traditionnelles comme les caroubes ou le trèfle sont moins chères et mieux adaptées mais les bergers ne peuvent pas s'en procurer à la banque, et s'ils n'achètent pas par son intermédiaire, leurs prêts leur sont retirés.

Un habitant du village installé à Héraklion, Zacharias I. Dramoundanis résumait ainsi les problèmes des éleveurs dans un article paru dans le journal du village (Η Φωνή των Ανωγειών, Ιουνιος 1976) :

"L'éparchie de Mylopotamou est avant tout une région d'élevage où il se pratique encore sous forme de nomadisme. Chaque village a de 10.000 à 80.000 ovins et caprins avec environ 100 à 150 bêtes par famille de berger. Les particularités géographiques de la région obligent les éleveurs à descendre des montagnes en automne pour passer l'hiver dans les pâturages de plaine. Là, les chacals attendent les aigles pour leur faire payer des loyers afin qu'ils puissent faire paître leurs animaux.
L'exploitation a un nom. Ce sont les grands propriétaires et les monastères qui possèdent de grandes étendues de champs dans la plaine. C'est aussi l'Etat qui par l'intermédiaire de la Banque Agricole attend que le temps se gâte pour lier la production des éleveurs en leur vendant des aliments pour bétail ...
L'élevage dans la partie montagneuse du département de Réthymno a encore un caractère nomade comme dans beaucoup d'autres régions de Grèce. Et ceci parce que manquent les aménagements nécessaires à une exploitation rationnelle de la richesse animale du pays. Alors que le consommateur achète à des prix exhorbitants de la viande pour sa famille, les éleveurs ne touchent que des miettes. Avant d'aboutir au consommateur, elle passe par un cycle d'intermédiaires qui en augmentent le prix à chaque fois. Parallèlement, il y a aussi l'importation de viande surgelée destinée soi-disant à limiter les bénéfices exagérés des intermédiaires.

Le prix de la viande dépend donc des bénéfices des spéculateurs et n'est plus le résultat du coût social. Nous voyons aussi que l'Etat n'intervient pas auprès des propriétaires de champs et que les sommes exigées par ces derniers pour les pâturages d'hiver transforment le prix des produits de l'élevage. Même l'église avec ses monastères joue un rôle, rendant inaccessible la viande à la table du pauvre, et affamant la famille des éleveurs. D'un autre côté la Banque Agricole lie par avance la production aux prix de l'instant, ne lui permettant pas ainsi de suivre librement les cours du marché.
Tout ceci a comme résultat le fait que l'élevage se trouve encore au stade du Moyen-Age. Les éleveurs qui ont si souvent lutté pour de meilleures conditions de vie et de travail doivent encore se battre aux côtés du monde du travail pour notre indépendance nationale et notre libération sociale ...
C'est seulement s'ils sont unis et organisés en coopératives que les éleveurs pourront exiger des conditions plus favorables pour les prêts, la nourriture pour les animaux et les pâturages d'hiver, qu'ils mettront un terme à l'exploitation incontrôlée pour mettre directement leurs produits à la disposition des consommateurs. De plus, les coopératives mettent un frein aux fraudes et aux duperies."

L'Agriculture

A Anoya, 30 % des foyers seulement tirent de l'agriculture leurs ressources principales. Pour la plupart des habitants, elle constitue plutôt un complément aux revenus tirés de l'élevage. D'ailleurs, toutes les familles possèdent une chèvre ou une brebis qui permettent d'assurer la consommation journalière en lait. Ces bêtes sont nourries avec les restes des repas de la famille, mais on les emmène aussi paître dans les champs les plus proches. Bien engraissés, ces animaux seront égorgés à l'occasion de Pâques ou d'une autre fête. Ce sont le plus souvent les enfants qui s'en occupent, appre-

nant ainsi en quelque sorte leur futur métier de berger; ils y sont très attachés, et il n'est pas rare de voir un petit garçon tenant en laisse son "μαρτάρικο ", c'est-à-dire la brebis ou la chèvre "domestique".

Jusqu'à la dernière guerre, il y avait aussi au village 83 paires de boeufs (τά ζευγάρια); Les Allemands en réquisitionnèrent la plupart, et les autres fûrent vendues ou mangées pendant cette période de pénurie. Aujourd'hui, il n'y en a plus du tout. Chaque foyer possède par contre au moins un âne ou un mulet, parfois aussi quelques animaux domestiques : poules, cochons, lapins, etc ... dont s'occupent les femmes. Un habitant du village possède un élevage de porcs.

Les surfaces cultivées de la commune se répartissent comme suit (52) :

Nature des surfaces cultivées	Superficie en stremmata
Vignes	2.700
Jachères	1.140
Arbres	1.058
Terres labourées	607
Jardins potagers	130
TOTAL	5.635

Autrefois, les terres cultivées étaient beaucoup plus étendues et on remarque aux alentours du village les flancs de la montagne où les terrasses ont été laissées à l'abandon, et ce, depuis la dernière guerre. Les champs et les jardins potagers sont situés dans la partie inférieure du territoire de la commune, c'est-à-dire plus bas que le village, puisque comme nous l'avons déjà vu le territoire situé dans la partie supérieure est exclusivement consacré à la pâture.

Dans le village même, dans les quartiers périphériques, il y a aussi quelques groupes de jardins potagers appartenant aux habitants des maisons les plus proches. On appelle ces jardins "σόχωρα ".

De façon générale, les parcelles de terrains possédées par chaque foyer sont disséminées sur tout le territoire de la commune et même souvent au delà : beaucoup de familles possèdent par dot ou par héritage des champs dans la région d'Héraklion ou près des villages anoyana. Nous étudierons plus loin le mode de transmission des propriétés. On doit cependant remarquer dès à présent que ce morcellement extrême des terres cultivées rend leur exploitation difficile. Rares sont les familles qui possèdent des terres regroupées au même endroit et qui peuvent donc y bâtir des " ὑπόστεγα ". On n'en dénombre que 4 ou 5 pour tout le village. Il s'agit de petites fermes construites en béton armé, et formant un abri pour quelques animaux domestiques, les instruments de travail et les récoltes; elles ne servent d'habitations que provisoirement, aux périodes de travail intense. Un système de pompage actionné par un moteur assure l'irrigation. Les quelques familles qui possèdent des " ὑπόστεγα " se consacrent exclusivement à l'agriculture.

Les potagers "τά περιβόλια " occupent sur le territoire de la commune une surface restreinte. C'est pourtant là que les habitants du village passent la plus grande partie du temps qu'ils consacrent à l'agriculture. Ce sont généralement les femmes qui les entretiennent. Plusieurs fois par semaine, elles vont semer, biner, arroser, et récolter les légumes de la saison. Leur travail est rendu difficile par

la mauvaise qualité de la terre, très calcaire. Souvent très éloignés du village, les potagers sont également difficiles à exploiter à cause de leur emplacement : l'exiguïté des surfaces fait que l'on utilise la moindre parcelle meme quand le terrain est en pente raide.

Un des problèmes principaux est celui de l'irrigation. Des puits ont été creusés dans le sol et desservent plusieurs jardins voisins par un système de petits canaux que l'on rebouche à chaque fois à l'aide de mottes de terre. Pendant l'été, quand l'eau vient à manquer, il faut parfois se lever en pleine nuit pour être certain d'avoir de l'eau : de toute façon, un système de roulement existe entre les différents utilisateurs des puits ou des bassins et ils se relayent à tour de rôle (νομπέτι). Il semble qu'il y ait eu il n'y a pas si longtemps un lien direct de parenté entre les familles qui possédaient des potagers irrigués par les mêmes puits, mais la cession des parcelles de terre par héritage et par dot a bouleversé les divisions primitives et on ne les reconnait que dans quelques endroits (Danouza par exemple pour la famille Chairétis).

La production des jardins potagers du village est la suivante :

	Superficie /stremmata	Quantité/kilos
Artichauts	40	50.000
Oignons à sécher	20	16.000
Tomates pour concentré	13	13.000
Choux	11	11.000
Courgettes	8	9.000
Tomates	6	8.500
Haricots	6	3.000

(Suite)	Superficie /stremmata	Quantité/kilos
Poireaux	5	7.500
Oignons frais	5	5.000
Choux-fleurs	3	3.000
Oignonettes	3	3.000
Poivrons	3	1.500
Aubergines	2	2.500
Bettes, sénévé	2	2.000
Concombres	1	1.000
Laitues	1	1.000
Fèves	1	800
Feuilles de vigne		1.000
	130	

La culture de la pomme de terre est souvent pratiquée dans les jardins potagers et c'est le légume dont la production est la plus importante. Mais dans le "Bulletin Annuel des Statistiques Agricoles par Commune", la totalité de cette production est mentionnée dans la catégorie "terres labourées" où elle ne se situe qu'en partie. A défaut de données plus détaillées, nous l'y placerons donc également.

Les terres labourées qui couvrent une superficie totale de 607 stremmata sont surtout consacrées aux céréales et aux légumineuses.

Variété	Superficie/stremmata	Quantité/kilos
. pommes de terre		
- printemps	17	17.000
- été	450	500.000
- automne/hiver	15	15.000
. vesce pour le foin	45	9.000
. vesce	35	3.500
. avoine	25	2.500
. fèves	10	1.000
. orge	5	500
. gesse	4	400
. lentilles	1	70

Les semailles commencent en novembre et l'on récolte de mai à Août.

Des aires de battage circulaires " τά ἁλώνια " sont situées à faible distance des champs. Les familles apparentées ou voisines qui possèdent des champs proches les uns des autres ont souvent leurs aires de battage regroupées sur un même espace, bien dégagé, et elles peuvent ainsi travailler en commun et s'entraider à la saison des moissons. Chaque aire est délimitée par une bordure de pierres sèches et le sol est recouvert de larges pierres plates. Une petite niche est parfois ménagée sur le bord pour conserver au frais le repas des moissonneurs.

Les arbres fruitiers sont pour la plupart plantés isolément au hasard des champs et des potagers comme si leur ombre était aussi appréciée que leurs fruits; il n'y a pas de vergers sauf pour les pommiers et les poiriers, de minuscules orangeraies et surtout les ceriseraies qui entourent le hameau de Sissarha. Les cerises de Sissarha sont renommées et au mois de juin les enfants et les jeunes gens les tressent en énormes grappes brillantes. La production des arbres fruitiers du village est la suivante :

Variété	Nombre de Pieds	Production/kilos
Poiriers	4.000	80.000
Pommiers	1.000	30.000
Amandiers	800	4.000
Figuiers	700	7.000
Mûriers	700	?
Noyers	500	12.500
Cognassiers	500	7.000
Pêchers	500	5.000
Prûniers	300	15.000

Variété (Suite)	Nombre de Pieds	Production/Kilos
Cerisiers	200	14.000
Abricotiers	200	4.000
Cédratiers	150	6.000
Caroubiers	50	5.000
Orangers	50	2.500
Citronniers	30	1.500
Néfliers	15	400
Mandariniers	10	500
Noisetiers	3	40

Ces arbres fruitiers couvrent une surface totale de 1.058 stremmata, mais les oliveraies couvrent à elles seules une superficie de plus de 1.000 stremmata. La récolte des fruits se poursuit presque toute l'année du début du printemps à la fin de l'automne suivant les variétés. La culture du ver à soie était florissante autrefois et elle s'est poursuivie jusqu'à la dernière guerre ce qui explique le grand nombre de mûriers.

En fait, plus que les céréales, les fruits ou les légumes, ce sont la vigne et l'olivier qui sont la production principale du village; à la différence des autres cultures précedemment citées et qui sont destinées à couvrir les besoins des habitants, la plus grande partie de la production des vignobles et des oliveraies est vendue à l'extérieur du village.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les oliveraies couvrent environ 1.000 stremmata. Il y a près de 16.000 oliviers sur tout le territoire de la commune, d'une production annuel de 250.000 kilos d'huile, et 25.000 kilos d'olives. La récolt des olives commence en novembre; elle se termine généralement à Noël mais peut se poursuivre jusqu'au début du mois de mars

pour les fruits tardifs. Toute la famille y participe, au village même ou dans les oliveraies qu'elle possède dans les villages anoyana. Quand la famille n'a que peu d'oliviers et que la récolte a été rapidement terminée, beaucoup de jeunes filles profitent de l'occasion pour aider leur famille ou compléter leur dot en faisant la saison dans les villages de plaine. Le plus souvent, elles partent en groupes de trois ou quatre, soeurs, cousines, ou voisines, dans la même exploitation où elles reviennent parfois plusieurs années de suite. Malgré un travail épuisant, cela leur permet outre la satisfaction de gagner un peu d'argent ou d'huile (2 kgs par jour environ), de rompre la monotonie de la vie quotidienne, de se libérer temporairement de l'emprise familiale, de rencontrer des jeunes filles venues d'autres régions, et peut-être de trouver un mari parmi les jeunes gens du village.

Les olives mûres sont recueillies par les femmes et les enfants dans des bâches et des filets étendus sur le sol. On les cueille aussi à la main et c'est le travail des hommes de gauler les hautes branches. Ce sont aussi les hommes qui transportent les olives dans de grands paniers d'osier. Quand la récolte est partout terminée, vers Noël généralement, il reste encore souvent sur les arbres des fruits qui ont tardé à mûrir; ils appartiennent aux enfants qui peuvent aller les cueillir dans toutes les oliveraies, quelque soit leur propriétaire. Ils recoivent en échange quelques bonbons ou un peu d'argent.

La vigne qui est la principale production agricole du village couvre 2.700 stremmata répartis comme suit :

Variété	Production en kilos Stremmata	Raisins séchés	Raisins de table	Raisins pour le vin
. raisins pour le vin	1.200	2.000	4.000	240.000
. raisins de table	50	2.000	10.000	
. sultanine	1.300	160.000	5.000	20.000
. autres raisins à sécher	150	10.000	20.000	
	2.700	174.000	39.000	260.000

Les vignes sont taillées avant le mois de février. Elles sont épamprées et traitées plusieurs fois au cours du printemps et du début de l'été. Les vendanges commencent à partir du 15 Août, un peu plus tard pour la sultanine, et elles se poursuivent jusqu'à la fin du mois de septembre. L'été est la saison la plus épuisante pour les paysans car il faut travailler le plus possible en un minimum de temps, de peur d'être interrompus par les premières pluies et de voir la récolte détruite. Toute la famille participe aux vendanges au village même ou bien dans les vignobles qu'elle possède près d'Héraklion ou dans les régions de Malevyzi ou de Monofatsi.

Les femmes et les enfants cueillent les grappes et les hommes les transportent jusqu'à l'aire de séchage dans de grands paniers d'osier (τά κοφίνια). Là, les raisins sont plongés pendant quelques minutes dans une solution de potasse puis on les expose au soleil durant plusieurs jours pour les faire sécher.

Les raisins pour le vin sont pressés dans les "πατητήρια " pressoirs en bois situés le plus souvent dans les celliers.

mais ils sont de plus en plus délaissés car il faut passer trop de temps à les nettoyer, à les gratter et à les frotter. Depuis quelques années, les hommes et les femmes foulent le raisin sur les terrasses des maisons préalablement lavées. Le jus est recueilli par les gouttières.

Comme la quantité de raisins produite dans le village est très importante, la plus grande partie en est vendue. De nombreux problèmes se manifestent à ce sujet : la Crète fournit près de 70 % de la production de la Grèce en raisins secs. Or la consommation mondiale en est réduite puisque les raisins secs sont presque exclusivement destinés à la pâtisserie. D'autre part ces dernières années, des pays comme la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, etc ... sont devenus de sérieux concurrents pour la Grèce en raison de leurs prix très bas et de leur meilleure qualité. Pour toutes ces raisons, le gouvernement grec encourage désormais le déracinement des vignobles de sultanine et interdit leur plantation. On peut ainsi prévoir qu'ils auront presqu'entièrement disparu d'ici une vingtaine d'années. Entre temps, les producteurs de raisins secs doivent faire face à de nombreux problèmes puisque le prix de vente en est fixé chaque année par le gouvernement. En 1976, il était de 25 drachmes le kilo, ce qui provoqua de nombreuses grèves et manifestations pour tenter d'obtenir son augmentation.

Autrefois, l'apiculture était assez développée et chaque foyer possédait des ruches mais l'élevage des abeilles est en régression. Il donne chaque année pour tout le village environ 400 kg de miel et 40 kg de cire.

Si l'agriculture et l'élevage fournissent l'essentiel de l'alimentation de toutes les familles du village, elle est souvent complétée par des herbes ou des animaux sauvages. Un des plats les plus appréciés et qui apparait tous les jours sur la table, ce sont les " χόρτα ", les herbes : γούλες , βρούβες , πορόχια , etc ... cuites à l'eau puis largement arrosées d'huile. Ce sont surtout les femmes et les enfants qui vont les cueillir aux alentours du village.

Il y a aussi les herbes médicinales qui poussent dans la montagne. Ainsi la sauge (φασκομηλιά), ἡ μαντζουράνα , ἡ μαλοτύρα , entrent toutes trois sous forme de décoction dans la composition du "thé de la montagne" (τσάϊ τοῦ βουνοῦ) Le dyctame ou " ἔρωντας " ainsi nommé à cause de son parfum envoûtant est la plus appréciée des herbes de la montagne. Ne dit-on pas qu'elle était connue pour ses vertus merveilleuses jusqu'en Egypte au temps des pharaons ? Le dyctame se récolte au début de l'été dans les recoins les plus escarpés et les plus isolés, là où les chèvres et les moutons n'ont pu les atteindre. Autrefois, le dyctame avait une grande valeur marchande et de véritables expéditions étaient organisées : des groupes d'hommes et de femmes partaient pour plusieurs jours avec de l'eau, des provisions et surtout des cordes pour escalader les parois abruptes ou se glisser dans les ravins étroits. Mais de telles acrobaties ne sont plus rentables aujourd'hui, car le dyctame est maintenant cultivé dans les jardins, ce qui lui fait d'ailleurs ainsi perdre ses qualités merveilleuses et son parfum enivrant.

A la saison des pluies, au printemps et en automne, tout le village part à la chasse aux escargots (χοχλιοί). dès les

premières gouttes d'eau, chacun se précipite dans la campagne armé d'un bâton et d'un panier. La nuit est le moment le plus propice. Les escargots sont si appréciés que des commerçants viennent spécialement d'Héraklion pour acheter le surplus.

Le gibier est aussi le bienvenu et les chasseurs rapportent de temps en temps des lièvres, des perdrix ou des bécasses pour améliorer l'ordinaire.

Comme dans tous les villages de montagne, les problèmes de l'agriculture sont nombreux : les propriétés sont trop morcellées et les champs trop exigüs; la terre est de mauvaise qualité et l'irrigation insuffisante; l'altitude enfin réduit la variété des cultures. Il existe au village une coopérative de crédit agricole (Γεωργικός Πιστωτικός Συνεταιρισμός) qui regroupe un peu moins d'une centaine d'adhérents, mais son activité reste très limitée. Elle permet surtout d'acquérir des engrais (guano) et des semences à prix réduit sans tenter d'améliorer réellement la production ou d'en promouvoir la vente; il est vrai que sur le plan technique par exemple les solutions sont difficiles. Ainsi on dénombre au village 40 tracteurs de petite puissance mais leur emploi ne pourrait être augmenté en raison des conditions difficiles d'exploitation qui viennent d'être citées. Tout ceci explique la réduction continue des terres cultivées ainsi que de la variété des productions.

L'Artisanat

Si l'élevage est la ressource principale du village, cette activité est très concurrencée par le tissage qui joue un rôle de plus en plus grand dans la vie économique. On considère en

effet Anoya comme le centre d'artisanat le plus important de Crète. Chaque foyer possède un métier à tisser et parfois même plusieurs lorsqu'il y a des filles non mariées dans la maison; on dénombre environ 800 métiers à tisser pour tout le village.

Cette activité exclusivement féminine était autrefois purement domestique puisque toutes les femmes et les jeunes filles passaient de longues heures devant leur métier pour constituer un trousseau et fabriquer des vêtements pour les membres de leur famille; tous les tissus et les étoffes utilisés étaient l'oeuvre de la maîtresse de maison, et il était impensable de se les procurer d'une autre façon.

Peu à peu pourtant, on a commencé à acheter des tissus ou des habits en ville, de sorte que de nos jours, le " γαμπᾶς ", la cape des bergers en poils de chèvre, est l'unique vêtement tissé à la maison. La production industrielle a fait également son apparition dans le domaine du linge de maison mais beaucoup plus faiblement. Encore aujourd'hui, il est absolument indispensable pour toutes les jeunes filles de posséder un trousseau complet tissé à la main, le plus souvent par elles-mêmes, ou par leurs mères ou leurs soeurs.

Parallèlement à cette transformation des besoins domestiques, des débouchés nouveaux se sont créés en quelques années avec l'expansion fulgurante du tourisme. Si quelques femmes tissent encore exclusivement pour l'usage familial, la plupart travaillent principalement dans un but commercial. Cette évolution très récente a des conséquences fort importantes sur le plan économique et social; mais avant de les examiner en détail, nous allons d'abord décrire les différentes phases de cette activité.

Les matières premières utilisées sont beaucoup moins diversifiées qu'autrefois; ainsi le lin connu pour sa solidité et très employé dans le temps n'est plus cultivé. Quant à l'élevage des vers à soie, il a également cessé et la soie naturelle est remplacée par de la soie flochée achetée en ville. On tisse donc le coton importé le plus souvent d'Egypte, et surtout la laine qui provient des troupeaux du village.

Après la tonte des moutons, les femmes lavent les toisons avec de l'eau tiède additionnée de cendres, puis elles les portent aux deux filatures qui existent dans le village, sauf lorsqu'elles ont besoin de laine très fine, pour les "χιράμια " par exemple. Dans ce cas, la laine est filée à la quenouille (ἡ ρόκα); le fil s'enroule peu à peu sur un fuseau (τό ἀρδάκτι) auquel on imprime un mouvement circulaire.

Les deux filatures du village fonctionnent toute l'année et emploient chacune de quatre à cinq jeunes filles pour un salaire d'environ 3000 Drachmes. La laine y est filée et teinte. Parfois elle est mélangée à de la laine synthétique pour satisfaire les besoins croissants des tisserandes.

Beaucoup de femmes teignent elles-mêmes leur laine, mais elles emploient des teintures chimiques qu'elles fixent à l'ammoniaque. Les teintures végétales ne sont plus employées et on ne peut les admirer que sur les tissus anciens. Leur mode de préparation n'est guère connu que par les vieilles femmes. Beaucoup de plantes de la montagne étaient utilisées dans la composition des teintures : on obtenait le vert avec les feuilles d'un buisson (ἡ ἀκονίζα), le jaune avec des fleurs de chardon (χαμόλια) ou de narcisse (μανουσάκια),

un très beau rouge foncé qui est la couleur de base des couvertures avec les racines sèches et réduites en poudre de la garance (ριζάρι). Les feuilles de platane, l'écorce de noix vertes, la rouille, etc ... donnaient différentes nuances de marron. On obtenait le bleu avec la " νευρίδα " une plante sauvage qui pousse sur le plateau de Nida et donne aux moutons des dents couleur d'or. En dehors de ces différentes plantes, on utilisait également le vinaigre, les cendres, le verjus, etc ... pour aviver ou au contraire assombrir les différentes nuances.

Après le filage et la teinture vient l'ourdissage (τό διάσιμο) ou préparation des fils de chaîne selon la longueur du tissage. Des petits bâtons sont fichés dans les interstices d'un mur très long en deux ou trois groupes séparés par une distance variable suivant la longueur désirée.

Il faut ensuite rentrer les fils dans le peigne et dans les lisses. C'est l'opération la plus minutieuse (ἡ περαμάτηση) : on regroupe les fils par dizaines (τά δεκάρια) et on les attache sur l'ensouple arrière porte-fils. On passe ensuite les fils un à un entre les lisses, puis entre les dents du peigne.

Comme la laine se présente sous forme d'écheveaux, on utilise un dévidoir en bois posé sur une tige de fer afin de préparer les fils destinés à la trame; on enroule le fil sur des bobines (τά μασούρια) disposées sur une tige de fer (ὁ ἄρδακτος) que l'on fait tourner sur une planche creusée d'une petite cavité (τό θρομβλι). Les bobines sont ensuite placées dans la navette (ἡ σαΐτα).

Le métier à tisser est un des meubles les plus importants de la maison. C'est un élément indispensable de la dot de la jeune fille. Il est exécuté sur commande par un artisan du village dans du bois de noyer, de cyprès ou de mûrier et sculpté de motifs décoratifs stylisés. Les pièces principales du métier sont :

. les deux ensouples (τά ἀντιά) sur lesquelles se déroulent les fils à l'arrière (ensouple porte-fils) et s'enroule le tissu à l'avant (ensouple porte-tissu).
. les lames (οἱ μίτοι) qui lèvent et baissent les fils pendant le tissage. Elles sont maintenues par deux balanciers (οἱ καβαλλάροι).
. le peigne (τό χτένι) et son battant (τό πέταλο) qui tasse les fils de trame sur l'étoffe déjà tissée. Suivant le tissage, les interstices entre les dents du peigne sont plus ou moins grands. On achète ces peignes à des artisans spécialisés ambulants (οἱ χτενιάδες).
. les pédales (οἱ πατητήρες) qui actionnent les lames.

Les pièces principales du tissage traditionnel sont destinées à l'usage domestique :

. les " πατανίες ", épaisses couvertures de laine rouge foncé en " κουσκουσέ ". Cette technique est également employée pour la confection des tapis et consiste à enrouler les fils de trame sur une tige de fer de façon à former de petites boucles. La chaîne est en coton.
. les " βελέτζες " ont une chaîne en coton et une trame en laine fine (ἀρνιές). Elles sont généralement à bandes rouges et noires (λουράτες), mais elles peuvent aussi être toutes blanches; dans ce cas on les

foule dans l'eau pour les faire pelucher (πατητές). Certaines " βελέτζες " sont " πλουμιστές " c'est-à-dire ornées en haut et en bas de différents motifs inspirés du monde végétal ou animal ou des héros de l'histoire et des traditions populaires : le cavalier, la bergère, etc ...

. les " κουβέρτες " sont des couvertures plus ordinaires, parfois ornées de motifs à carreaux (σταυρωτές).

. les draps (τά χιράμια) sont de plusieurs qualités : entièrement en laine pour l'hiver ou en coton pour l'été avec toute une gamme intermédiaire pour les autres saisons. Ils alternent des rayures horizontales et sont souvent bordés de dentelle.

. les rideaux (οἱ κουρτίνες) sont en coton avec des motifs en soie flochée.

On décore les tissus très fins de motifs stylisés en coton à broder de toutes les couleurs formant des " ρόδες ", c'est-à-dire des ensembles géométriques ou bien reprenant avec des couleurs plus variées les motifs des couvertures. Ces tissus sont employés pour les coussins, les tabliers, les nappes, les serviettes, les dessus de canapés, etc ... et souvent ornés de fines dentelles.

. les " βούργιες " sont les sacs à dos utilisés par les bergers. Ils sont caractéristiques de leur région d'origine. Ainsi à la différence de la région de Sfakia où ils ont toujours de sobres rayures rouges et noires, ceux d'Anoya débordent de couleurs vives et de motifs géométriques très variés. Certains des sacs d'autrefois sont de véritables chefs d'oeuvre incrus-

tés de fils d'or et d'argent, notamment la " βούργια " offerte par la jeune fille à son futur mari le jour du mariage; elle nécessitait plus d'un mois de travail.

. les tapis (τά χαλιά) sont en " κουσκουσέ " ou bien reprennent certains motifs géométriques des couvertures. Ils ont le plus souvent une chaîne en coton et une trame en laine. Une autre forme de tapis plus ordinaire, la lirette, est confectionnée avec des chutes de tissus de toutes sortes tissées en rayures.

. le " γαμπᾶς " est la cape en poils de chèvres portée par les bergers pendant l'hiver.

. le " μαντήλι " porté par les hommes était tissé autrefois en soie naturelle mais il l'est de plus en plus en soie flochée. Il est orné de franges (κρούσες) au crochet. Il peut aussi être entièrement crocheté plutôt que tissé.

Les motifs de tissage traditionnel sont souvent repris de nos jours dans la broderie au point de Réthymno (Ρεθυμνιώτικη βελονιά) notamment pour les chemins de table, les nappes, les coussins, etc ... Sur les tapis et les couvertures tissés d'origine récente ces motifs sont souvent grossièrement simplifiés et exécutés avec des couleurs criardes, et parfois même remplacés par des imitations maladroites des fresques minoënnes.

Ce déclin des qualités artistiques s'est manifesté récemment, depuis l'accroissement du tourisme : la production de plus en plus importante des tisserandes d'Anoya s'accompagne d'un travail moins soigné, de l'emploi de matières premières de mauvaise qualité (fibres synthétiques) et d'un a-

bandon des riches motifs traditionnels longs et difficiles à exécuter.

Mais comme dans toutes les régions sous ou semi-développées, le tourisme a également eu des conséquences profondes non seulement sur l'art populaire mais aussi sur toute la vie économique et sociale. Habituées à travailler pour et dans le cadre domestique, les femmes du village ont rapidement compris qu'elles pouvaient sensiblement augmenter les ressources familiales, très modestes le plus souvent, en vendant leur production à l'extérieur. Cette évolution a eu lieu de façon brutale; certaines ont su en tirer profit en vendant elles-mêmes leurs tissages de sorte que très vite elles ont pu faire construire des petits magasins touristiques; ainsi, dans la partie basse du village, à Pérahori, presque toutes les familles possèdent une boutique où les autres membres de la famille viennent souvent aider et qui écoule également la production d'autres femmes du village et des environs. Ces dernières, les plus nombreuses, n'ont pu exploiter le filon touristique à temps et cèdent leur travail à des prix ridiculement bas soit à des femmes du village possédant un magasin, soit aux nombreux commerçants et intermédiaires d'Héraklion ou des autres villes qui visitent périodiquement le village. Ils passent leurs commandes et laissent une avance pour les fournitures nécessaires si bien qu'il leur est difficile de se dégager de l'engrenage lorsqu'elles le désirent.

Si la situation a évolué de façon bien différente dans les deux cas, on peut avancer plusieurs hypothèses; Pérahori, la partie du village où ce type de boutiques a proliféré n'a-

vait pas de caractéristiques particulières. C'était surtout un quartier de bergers avec quelques petits cafés installés sur la place de l'église. Il y a quelques années, on y a construit un restaurant où de temps en temps des musiciens du village vont jouer de la lyra. Dès lors, les circuits touristiques ont inclus Anoya dans leur programme et pendant la saison d'été, toutes les fins d'après-midi, des cars déversent un flot de touristes de toutes les nationalités venus goûter le vin crétois, écouter la musique typique et admirer les danses locales exécutées par quelques jeunes gens et jeunes filles du village . Depuis peu, un autre restaurant s'est ouvert dans un autre quartier mais il est moins fréquenté par les étrangers.

Les touristes qui ne disposent que de quelques dizaines de minutes pour leur visite restent donc dans cette partie du village et les habitants ont vite compris tout le profit qu'ils pouvaient en tirer. Toutes les maisons et les boutiques sont cachées par l'exposition bariolée de tapis, de couvertures, de sacs, de châles, et autres articles, et dès qu'un étranger apparait ici, il est aussitôt assailli par une nuée de femmes et d'enfants qui essaient de l'attirer avec quelques mots de mauvais anglais. L'agression prend d'ailleurs un caractère réciproque car les touristes y répondent en mitraillant de photos tout ce qui passe à leur portée. Les hommes du village participent rarement à cet assaut; ils se contentent d'observer la scène de loin tout en sirotant leur café. Comme le spectacle est devenu quotidien, il ne surprend plus personne, si ce n'est les habitants des autres parties du village qui admettent diffici-

lement cet état d'esprit; ils ne sont pas tant choqués par l'âpreté au gain de leurs concitoyennes que par leurs manières et surtout par les querelles continuelles qui en résultent au sujet des prix pratiqués, de l'emplacement choisi, de la prétendue imitation de tel motif original, etc .. Ces rivalités se retournent d'ailleurs contre leurs auteurs car chacun s'efforce de retenir les clients en baissant les prix, ou bien en recopiant systématiquement la moindre nouveauté, de sorte que rien ne distingue une boutique d'une autre. Cette situation est assez paradoxale, car au sein de leur famille, ces femmes reprennent l'attitude réservée que l'on attend d'elles, et défendent les valeurs sociales traditionnelles.

La mauvaise qualité de la production artisanale, son manque d'originalité et d'authenticité qui vont de pair avec une augmentation des prix risquent de détourner aussi rapidement qu'il s'est créé le flot touristique; les étrangers qui ont choisi cette excursion en montagne souvent par goût du pittoresque ne peuvent qu'être déçus par ce qu'ils découvrent et qui ne ressemble guère aux descriptions des prospectus, d'autant plus qu'à Héraklion ou dans les autres villes, on peut facilement trouver des tissages traditionnels ou originaux de meilleure qualité. Ce revirement porterait un coup très dur à l'économie du village puisque les ressources provenant de l'artisanat ont presque égalé celles de l'élevage, et ce, en quelques années; les dépôts des femmes à la Caisse d'Epargne se monteraient à plusieurs millions de drachmes. On ne possède pas de renseignements précis à ce sujet car peu de nouveaux commerces ont été dé-

clarés; il est d'ailleurs question de réglementer cette activité récente qui prend de plus en plus d'ampleur et qui jusqu'ici n'est frappée d'aucune taxe ni impôt.

Il est sans doute trop tôt pour analyser profondément le processus de cette évolution qui a été accélérée par l'action de nombreux autres facteurs mais on peut cependant tenter de décrire en quelques mots ses conséquences sociales et économiques au niveau de la vie quotidienne. On doit d'abord noter bien sûr qu'en quelques années ce village jusqu'alors très replié sur lui-même, où même les rapports avec les villages voisins étaient très limités, s'est trouvé tout à coup directement confronté avec l'extérieur et avec des étrangers du monde entier. Le côtoiement quotidien de nouvelles façons de vivre, la prise de conscience de l'existence de valeurs jusqu'ici insoupçonnées ont considérablement élargi l'horizon habituel des villageois; mais parallèlement il a renforcé chaque jour leur certitude d'appartenir à une communauté bien déterminée, avec ses propres valeurs qui sont également dignes de respect et qui doivent être conservées et protégées. Cette ouverture au monde a en quelque sorte consolidé l'unité du village.

Par contre, sur le plan économique, cette insertion sur le marché européen a introduit un élement de dépendance vis à vis de l'extérieur jusqu'alors inexistant dans ce système autarcique, et qui peut devenir dangereux dans la mesure où une fraction importante des ressources du village est concernée.

Le tissage, nous l'avons vu, est une activité exclusivement féminine, et l'évolution qui s'est opérée vers une

phase de commercialisation a été essentiellement menée par des femmes. Ce sont elles qui ont pris l'initiative d'ouvrir des magasins, et la plupart de ces boutiques ont d'ailleurs été financées presqu'entièrement par leurs propres économies.

Ce nouveau rôle de la femme, non seulement comme force de travail productif, puisqu'à l'intérieur du système traditionnel, en plus de l'entretien de la maison elle occupait déjà cette place dans les champs et les potagers, mais comme élément de production autonome, lui donne une importance sans précédent dans le cadre domestique. Elle assure désormais une part des revenus familiaux, et parfois même la part la plus importante, ce qui bouleverse le schéma traditionnel : Elle peut disposer de ressources propres sans dépendre de quiconque. Bien entendu la totalité de l'argent ainsi gagné rentre dans le budget familial, mais il lui donne l'assurance de son indépendance. D'autre part, les contacts plus nombreux qu'elle est amenée à avoir hors du cadre familial, le rôle actif qu'elle doit assumer pour gérer sa production l'amènent ainsi à découvrir des domaines qui jusqu'ici étaient strictement réservés aux hommes : eux seuls se chargeaient des démarches administratives ou commerciales, ou plus exactement de tout ce qui dépassait le cadre domestique : si bien souvent les femmes par le passé participaient à la gestion du budget familial, si leurs avis étaient respectés et souvent suivis, les décisions importantes étaient toujours prises par l'homme. Or maintenant si ces rapports ne se sont pas modifiés en ce qui concerne le budget familial, elles ont désormais leur mot à dire sur leurs apports propres : et le plus souvent ce sont elles qui prennent les décisions relevant de leur domaine,

qui reste parallèle, sans emprise ou contrôle de l'homme, simplement parfois avec sa participation épisodique.

En dehors du tissage, les autres activités artisanales sont peu développées : on peut citer le travail du bois, mais c'est souvent une activité annexe des bergers qui occupent ainsi leur temps de loisirs sur la montagne en créant et en sculptant divers objets. La broderie qui occupe beaucoup de femmes et de jeunes filles est peu commercialisée car elle demande de très nombreuses heures de travail : avec une patience infinie, la brodeuse s'efforce de remplir au maximum l'espace libre avec des motifs s'imbriquant étroitement les uns dans les autres et qui sont souvent les mêmes que pour le tissage. Il s'agit toujours de dessins géométriques au point de Réthymno ou point compté : carrés ou losanges composés de plusieurs lignes parallèles, entrecroisements de petites lignes formant des frises ou bien se dégageant du motif central. Les pièces brodées sont les nappes, les napperons, les coussins, les chemins de table, les dessus de chaises ou de canapés, etc ... Chaque année, à l'occasion du 15 Août, le jour de la fête du village, une exposition est organisée où l'on peut admirer les plus belles pièces de tissages ou de broderies conservées par chaque famille.

Les musiciens du mariage et la chapelle de Nida

L'ourdissage - Hommes d'Anoya



La préparation du métier à tisser

Le tissage et la préparation des navettes

LA VIE SOCIALE

Face à une nature aride et ingrate et aux aléas de l'histoire, l'homme doit lutter continuellement pour pouvoir subsister, et cela ne lui est possible que s'il regroupe ses forces avec d'autres. Pour que la collaboration soit continue, elle nécessite une organisation très stricte qui se retrouve même au niveau de l'espace, des liens étroits qui s'établiront d'autant plus naturellement que ces individus sont déjà unis par des liens biologiques. Dans ce contexte, toute personne n'appartenant pas au groupe sera considérée comme dangereuse et rivale : si le groupe est cohérent, il ne nécessite qu'une aide extérieure limitée et de plus, dans un milieu étroit, ses intérêts entreront inévitablement en conflit avec ceux des autres groupes.

Pour que le groupe puisse maintenir sa cohésion, il est nécessaire que les intérêts de l'individu en tant que personne et en tant que membre du groupe soient identiques; c'est-à-dire que sa dépendance soit fondée sur la conscience que sans l'appartenance au groupe il ne peut subsister, même en tant qu'individu. Ainsi le groupe doit être organisé de façon à ce que tous ses membres soient dépendants les uns des autres, en excluant la possibilité d'une indépendance même partielle d'un de ses membres, lorsque celle-ci n'est pas nécessaire à la communauté, sinon elle conduirait inévitablement à sa dissolution. Les relations entre les mem-

bres du groupe étant basées sur l'entraide et la dépendance matérielle et non sur le libre choix, si l'un d'eux découvre une possibilité de subsister en dehors du groupe, il s'en séparera, si elle est moins contraignante. Le groupe doit donc autant que possible et tant qu'il en a l'intérêt rendre ses membres totalement dépendants.

Cette unité du groupe, nous allons la décrire dans le chapitre consacré aux lignages, de même que la forme matérielle de la dépendance de ses membres représentée principalement par l'organisation de la propriété et la division du travail.

Aussi étroits que soient les liens qui unissent les membres du lignage, celui-ci fait partie d'une communauté plus importante, le village, qui forme également un groupe cohérent dont chaque lignage est dépendant et sans lequel il ne pourrait subsister. Le village est donc avant tout l'association des différents lignages regroupés sur un même territoire; entre eux, s'établissent des rapports de force qui dépendent essentiellement de leur importance relative : plus les membres d'un lignage sont nombreux, (les membres masculins s'entend, les femmes étant destinées à en changer par leur mariage), mieux ils peuvent assurer leur indépendance grâce à leur capacité unie de travail.

Peu à peu, les lignages les plus importants constituent une classe supérieure, et pour maintenir leurs prérogatives, ils doivent s'allier entre eux; alliances fondées sur l'intérêt et qui n'éliminent pas la volonté de chaque groupe d'augmenter sa puissance au détriment des autres. Cette classe supérieure ainsi que les moyens qu'elle emploie pour assurer sa

domination seront décrits dans le chapitre consacré aux divisions sociales.

Différentes institutions permettent d'assurer la solidarité de groupes non liés par la parenté et plus spécialement les relations de mariage et de parrainage; elles sont d'autant plus nécessaires que les groupes qui ne sont liés ni par parenté ni par alliances sont le plus souvent en rivalité directe, la forme la plus extrême de cette rivalité étant la vendetta.

Ces formes de solidarité et de rivalité seront décrites dans le chapitre consacré aux relations entre lignages.

L'Organisation de l'Espace

Tout le territoire du village à l'intérieur comme à l'extérieur du périmètre couvert par lès habitations est organisé de façon significative :

A l'extérieur du village, on peut distinguer deux domaines bien délimités par l'utilisation qui en est faite : l'élevage dans la montagne et l'agriculture dans les champs, dont l'organisation reproduit celle existant à l'intérieur du village. L'élément de base en est le lignage, c'est-à-dire l'ensemble des familles qui portent le même nom et se reconnaissent un ancêtre commun. Avant d'étudier plus en détail la structure de ces groupes familiaux, nous allons tenter d'abord de décrire comment ils s'inscrivent dans l'espace.

Comme nous l'avons déjà vu, tout le territoire situé dans la montagne et utilisé comme pâturage d'été appartient à la commune. Il porte le nom de " ἀγελᾶς ". Autrefois, tous les villages possédaient un territoire communal mais presque par-

tout il a été peu à peu redivisé et a été transformé en parcelles privées consacrées à l'agriculture. Seuls les villages de montagne ont conservé la propriété communautaire; parfois même, ils confient à la garde d'un seul berger un troupeau constitué par les bêtes de tous les habitants du village.

Chaque lignage loue une partie de l'" ἀγελᾶς " pour une somme minime de l'ordre d'une dizaine de drachmes par bête. Cette région, toujours la même, est appelée " ἀποστροφές "; on dit ainsi en parlant du territoire d'un lignage : " ξυλουριανὲς ἀποστροφὲς ", " χαιρετιανές ἀποστροφές ", etc ... Les limites n'en sont pas marquées sur le sol, mais elles sont connues de tous : on prend pour repères des dénivellations du terrain, des sentiers, des rochers, des arbres isolés; les moindres recoins de la montagne possèdent un nom propre connu de tous.

Ces frontières invisibles qui séparent les domaines de chaque lignage sont rarement franchies; Autrefois, toute transgression risquait d'être ponctuée d'un coup de fusil en guise d'avertissement; De nos jours encore, on se comporte sur le territoire d'un autre lignage comme sur une propriété privée, c'est-à-dire que l'on n'y pénètre que par nécessité ou après y avoir été convié. Une carte nous indique l'emplacement des " ἀποστροφές " de chaque lignage. Comme suivant l'époque et suivant leur âge ou leur catégorie les bêtes ne paissent pas au même endroit, quelques familles possèdent des domaines dans les basses montagnes comme dans les hautes montagnes, la limite entre les deux se situant vers 1.000 m. Chaque domaine possède une ou plusieurs bergeries suivant son étendue, l'importance des familles et des troupeaux.

La plupart des lignages importants possèdent une chapelle sur leur territoire. Elle est dédiée à un saint qui est également le saint patron de tout le lignage. Le jour de sa fête, on organise un " πανηγύρι " (fête) où se rassemblent les membres du lignage et leurs invités de familles alliées ou amies. C'est souvent dans cette chapelle que l'on célèbre le baptême des nouveaux-nés de la famille. Sur l'autel, une liste des membres du lignage, morts et vivants, permet au pope, le jour de la fête, de prier pour le repos des âmes des défunts, et le salut de ceux qui sont en vie. Ces petites chapelles dépendent de l'église dont le lignage fait partie dans le village.

Sur les parties du territoire consacrées à l'agriculture, c'est-à-dire les parcelles situées à une altitude inférieure ou égale à celle du village, il ne semble pas qu'il y ait jamais eu de propriété communale; celle-ci a toujours été consacrée aux pâturages, comme elle l'est encore de nos jours.

On peut émettre l'hypothèse qu'autrefois chacune des familles issues d'un même lignage possédait des champs dans une même région; en effet, en plusieurs points du territoire on constate que les aires de battage appartenant à un même lignage sont regroupées. De toute façon, il ne semble pas qu'il y ait eu une propriété commune du lignage pour les parcelles agricoles; maintenant, les subdivisions établies par le jeu de l'héritage ou de la dot ne permettent pas de soutenir ce point de vue.

A la différence des zones montagnardes, les champs sont délimités de façon bien visible soit par des haies, soit par

des murets de pierres sèches, soit en plaçant une grande pierre pointue " μπικωτή " entourée de deux plus petites en tant que témoins (μάρτυρες). Ces limites sont appelées " σταλύκια ".

Pâturages occupés par les principaux lignages :

- Nida : . Stavrakakidès, . Vrentzidès, . Kounalidès.
- Petradolakia : . Sbokidès, . Xylouridès.
- Mithia : . Skouladès.
- Ayia Marina : . Skandalidès, . Fassouladès, . Pasparakidès.
- Triyodos : . Kéfaloyannidès, . Andréadakidès.
- Petsès : . Koutendakidès.
- Vroulidia : . Spithouridès.
- Koutsia : . Kallergidès.
- Korakopetra : . Dramoundanidès.
- Apatès : . Konidès, . Baggéridès, . Fryssalidès.
- Rouva : . Saloustridès, . Chairétidès.
- Gonomio : . Dakanalidès.
- Rousalimni : . Aérakidès, . Vrentzidès.
- Mavria : . Konidès, . Fryssalidès.
- Stéfana : Chairétidès
- Koletsi : . Kalomiridès, . Spahidès.
- Koritsi : . Manouradès.

A l'intérieur du village, on retrouve le même type d'organisation de l'espace, avec pour unité de base le lignage. Comme le village a été entièrement brûlé trois fois de suite en 1822, 1867 et 1944, seules quelques ruines des anciennes habitations subsistent; après la dernière guerre le gouvernement avait fait bâtir dans le quartier de Metohi une série de maisons toutes semblables; mais ces maisons hautes et grises

d'aspect sévère avaient été mal conçues : elles étaient trop petites et tout à fait inadaptées au mode de vie de leurs occupants; de plus, elles n'étaient pas intégrées à l'organisation traditionnelle du village par quartiers et par lignages; aussi elles sont en partie abandonnées aujourd'hui. Partout ailleurs dans le village, les habitants ont reconstruit leurs demeures sur l'emplacement qu'elles occupaient auparavant, en conservant presqu'intégralement la disposition des pièces et les procédés de construction habituels.

Depuis environ une dizaine d'années cependant, des modifications sont apparues dans le mode de construction et surtout dans leur situation : les espaces aptes à être bâtis se raréfiant à l'extrême à l'intérieur des quartiers traditionnellement occupés par chaque lignage, les nouveaux ménages ont dû s'établir sur des terrains de la périphérie appartenant au lignage du mari, mais qui n'étaient pas destinés auparavant à être bâtis, ou bien exceptionnellement dans le quartier d'un autre lignage moins densément peuplé - dans ce cas, il s'agit souvent du lignage de la jeune femme -

Malgré ces récents bouleversements, l'organisation traditionnelle de l'espace à l'intérieur du village est encore extrêmement vivante. Le village est formé de quatre parties composées chacune de plusieurs quartiers qui se subdivisent eux-mêmes en sous-quartiers occupés chacun par un lignage dont ils portent le nom. Lorsqu'un lignage est suffisamment important, il constitue à lui seul un quartier. Un tableau nous détaille l'occupation des quartiers par lignages, mais nous ferons cependant une brève description des différentes parties du village pour le faire mieux découvrir.

Lorsque l'on arrive à Anoya par la route d'Héraklion, les premières maisons que l'on rencontre sur la gauche sont celles du " συνοικισμό ", ce quartier reconstruit par le gouvernement. On arrive ensuite au coeur du " μετόχι ". Ce hameau situé un peu à l'écart du village proprement dit possède sa propre église, Ayios Dimitrios, comme chaque partie du village. Les maisons bordent la route de part et d'autre. C'est la partie la plus haute du village et la plus proche de la route de la montagne, aussi est-elle surtout habitée par des bergers.

La route redescend ensuite peu à peu par une série de lacets et au bout d'un kilomètre environ nous voyons apparaitre les premières maisons du village. A droite, l'église d'AΪ Yiorgi sur la place du Meΐdani donne son nom à cette partie du village située à droite de la route et le long d'une autre rue un peu en contre-bas.

En continuant la grande rue, nous atteignons alors le centre, la place d'AΪ Ianni, la plus vieille église du village avec la mairie, les principaux commerces et de nombreux cafés. Ce quartier abrite les notabilités, les maitres d'école et les professeurs du lycée situé un peu en contrebas de même que la coopérative agricole.

Après les dernières maisons d'AΪ Ianni nous poursuivons notre route jusqu'au lieu-dit " ἡ Ἀχλάδια " (le poirier) qui domine toutes les vallées environnantes. La route redescend ensuite entre les vignes et les potagers vers " Περαχώρι " (le village au-delà). Cette partie du village comprend également les quartiers situés en contrebas d'AΪ Yiorgi, mais ils sont restés beaucoup plus traditionnels que Pérahori même où se sont concentrés tous les magasins touristiques.

Chaque partie du village, de même que chaque quartier et chaque sous-quartier possède son unité propre. C'est souvent l'église qui donne son nom à la partie du village sur laquelle elle est située (Aï Ianni, Aï Yorgi) car elle en est effectivement sinon géographiquement le centre et l'expression de sa cohésion; ainsi, les jours précédant la fête de Pâques tous les paroissiens s'activent pour décorer la croix qui ouvrira la procession, en l'ornant de fleurs et de feuillages et en déployant toute leur imagination artistique; les hommes donnent des conseils, les femmes et les jeunes filles les appliquent; et si on rivalise avec autant d'ardeur, c'est que pendant la procession chaque croix devra être la plus belle pour démontrer la "supériorité" de sa paroisse.

De même, on célèbre avec tout le faste possible le jour de la fête du Saint Patron de l'église, afin d'éclipser les autres quartiers. Cependant, le jour du 15 Août, qui est aussi celui de la fête du village, ces petites rivalités disparaissent et tous participent aux préparatifs. De même que pour la fête de Pâques, on blanchit à la chaux les rues, les maisons et les arbres (sauf en cas de deuil). Depuis quelques années, on organise des expositions de broderies et de tissus anciens, et des danses en costumes locaux. Les parents éloignés rentrent au village et l'on invite les amis et les alliés de toutes les régions de Crête. Chaque famille prépare des quantités imposantes de nourriture pour faire honneur aux hôtes prévus ou inattendus. Tout l'après-midi jusque fort tard dans la nuit des orchestres installés sur chacune des places du village font danser les villageois et leurs invités.

Autrefois, les fêtes avaient lieu tous les dimanches et elles donnaient également lieu à des compétitions sportives, comme les décrit Dakanalis (53) :

"Les jeunes gens se réunissaient sur les places d'Armi 'Ζύγωμα', de Saint Georges et de la Sainte Vierge, et là, ils s'adonnaient au jet de disque, à la course, à la lutte, et à d'autres jeux, vêtus de leur costume spécial et sous l'oeil des vieillards, des femmes et des jeunes filles en habits de fête et en costume d'Anoya.
Les jeunes mariés et les fiancés, en costume, suivaient les exercices et prenaient part à la danse qui était de rigueur à la fin des jeux et qui s'accompagnait de la lyra, de la flûte ou de la cornemuse ou de ces trois instruments en même temps.
Leur conduite vis à vis des autres était toujours modeste et irréprochable et leurs gestes décents; seuls les hommes, par exception à Anoya, chantaient des distiques et jamais les femmes, sauf dans les mariages ou les fêtes célébrés dans un cercle familial étroit.
Plus tard, quand ils prenaient les armes, ils s'exerçaient au tir à la cible, loin du village, près des sources, des bergeries et des parcs à moutons, là où ils avaient leurs habitudes.
Leur ardeur à ces jeux était telle que leur réputation s'était étendue dans toute la Crète et beaucoup de gens venaient de la ville ou de lointaines éparchies pour admirer ces rassemblements brillants et l'hospitalité qui y était donnée.
Les habitants d'Alikianou connus pour leur adresse au jet de disque venaient souvent y prendre part. Ils mesuraient les différences de distance avec un couteau, tradition qui subsiste encore de nos jours.
Ils dansaient et ils chantaient, et pour faire plaisir à ces hôtes, on leur chantait le distique suivant : "Ah ! Pauvres Alikianou, Hora Sfakion et Anoya, qui êtes des frères bien assortis mais éloignés et séparés". On le chante encore actuellement.

Dans ces rassemblements et dans ces fêtes qui se poursuivaient souvent toute la nuit, ils trouvaient l'occasion d'oublier leurs préoccupations quotidiennes et de se souvenir qu'ils étaient les descendants d'hommes libres dont ils célébraient les hauts faits et les luttes".

Un habitant du village d'une cinquantaine d'années, Nikakis Chairétis, raconte comment les fêtes se passaient dans son enfance :

"Dans chaque quartier, il y avait un joueur de lyra et les femmes venaient danser; et sous la chaise où était assis le joueur de lyra il y avait un panier et on lui donnait des oeufs; ça se passait tous les dimanches pendant l'été, pas l'hiver, bien sûr, car le temps ne le permettait pas."

Ce dernier décrit également une curieuse coutume qui se perpétuait pour les fêtes du Premier Mai :

"Pour le 1° Mai, les vieillards prenaient du sang sur le bras, là où il y a une veine appelée 'κουμούνα'; c'était en quelque sorte une question de santé pour l'homme comme les saignées que l'on fait pour abaisser la fièvre et la tension. C'est ce que l'on faisait ici dans notre village."

Comme personne d'autre n'a pu me confirmer cette tradition, il est un peu hasardeux d'en tirer des conclusions hâtives. On peut cependant formuler l'hypothèse qu'il s'agit d'une cérémonie destinée à regénérer le corps après l'engourdissement de l'hiver.

L'église et la place sont donc les lieux principaux qui expriment l'unité de chaque partie du village; mais cette cohésion se traduit également par la fréquentation quasi-exclusive des boutiques et des cafés situés dans son périmètre, et ce, même s'ils sont plus éloignés. C'est le cas par exemple du four du boulanger (il y en a un dans chaque partie du village) où les femmes viennent porter leur pain et leurs différents plats.

Le cas des cafés est un peu différent; chaque homme a son café de prédilection, souvent suivant son âge et ses opinions politiques. Ainsi, les jeunes gens évitent d'aller

dans les cafés où leurs pères ont leurs habitudes afin de pouvoir parler fort, fumer et boire librement. Parallèlement, les hommes plus âgés préfèrent rester entre eux pour pouvoir bavarder, jouer aux cartes ou au "τάβλι" (trictrac) sans être dérangés; mais il arrive aussi à chacun de délaisser ses habitudes quotidiennes et d'aller faire un tour dans un café d'une autre partie du village, par exemple le dimanche, ou pour pouvoir rencontrer un ami.

La circulation à l'intérieur du village s'effectue selon un code bien précis; les artères principales sur lesquelles donnent les boutiques et les cafés sont surtout fréquentées par les hommes; les femmes les évitent quitte à faire un détour et préfèrent emprunter les petites ruelles et les escaliers qui forment ainsi des itinéraires parallèles ou bien envoyer un enfant faire leur course pour l'attendre même parfois quelques dizaines de mètres plus loin. Si elles ne peuvent éviter de passer par une grande rue, elles la traversent discrètement, de préférence à une heure creuse. Si elles ont une course dans une autre partie du village, les jeunes filles se font accompagner par une amie. De toute façon, une femme ou une jeune fille ne sort jamais de son quartier sans raison précise, ne serait-ce que sous le prétexte d'une visite, au contraire des hommes qui peuvent déambuler, surtout le dimanche, le long des rues principales, en fumant une cigarette et en égrenant leur comboloï (54) sans autre but que celui du prochain café. Enfin les hommes évitent de passer par les petites rues d'un quartier qui n'est pas le leur; s'ils le font de façon répétée, et surtout s'il s'agit d'un jeune homme, les commères s'empressent de rapporter ce fait marquant car c'est

souvent le signe qu'il cherche à se faire remarquer d'une jeune fille comme celui du distique suivant (55) :

"Je passe devant ta porte, je glisse et je tombe,
et si tu ne viens pas voir, je me lève et je pars!"

Comme nous l'avons vu avec l'exemple des processions de Pâques, il existe une certaine rivalité entre les lignages qui habitent dans des parties différentes du village et leurs relations sont souvent empreintes de méfiance, à moins qu'un mariage ne vienne les nuancer en créant des liens de parenté. Les lignages occupant un même quartier sont souvent liés par des mariages ou par une aide réciproque au niveau du travail par exemple; leurs relations sont alors empreintes d'un certain esprit de compétition et de concurrence, et cela d'autant plus que dans chaque partie du village il existe généralement une certaine unité en ce qui concerne le type des ressources familiales. Ainsi le tourisme à Pérahori, le commerce à Aï Ianni, l'élevage à Aï Yiorgi et au Métohi, de façon très schématique bien sûr. Il ne semble pas, cependant, que l'on puisse établir au niveau des différentes parties du village une relation entre le type des ressources familiales, le revenu, et l'appartenance aux "grandes familles".

L'organisation de l'espace à l'intérieur du village telle que nous l'avons décrite s'articule manifestement autour d'un élément de base, le lignage; nous allons donc tenter maintenant de le définir plus précisément.

Tableau des quartiers occupés par les principaux lignages :

. To Métohi	(. To métohi,	
	(. Ta Damania, (sinikismos)	(. Ta Mihaliana (Manouradès)
. Aï Yiorgi	(. To Koutrouli,	(. Ta Kéfaloyianiana,
	(. To Meïdani,	(. Ta Hroniariana,
	(. I Papoura,	(. Ta Lambriniana,
	(. Ta Mouliana,	(. Ta Dramoundaniana,
	(. To Xikaki.	(. Ta Skandalina,
		(. Ta Samoliana.
. Aï Ianni	(. I Kavalaria,	(. Ta Spithouriana,
	(. Ta Mesochoria,	(. Ta Vrentzaniana,
	(. To Armi,	(. Ta Kounaliana,
	(. To Ahladaki.	(. Ta Kalliergiana.
. Pérahori	(. O Laggos,	(. Ta Hairétiana,
	(. To Kokaki,	(. Ta Kalomiriana,
	(. To Livadi,	(. Ta Xylouriana,
	(. O Katsabas,	(. Ta Skouladiana,
	(. To Tsourolio.	(. Ta Vitoriana.

Les Lignages

Le lignage (τό σόϊ) constitue l'ensemble des personnes portant le même nom et descendant d'un ancêtre commun; même si parfois la filiation ne peut être reconstituée avec précision, les membres du lignage sont conscients d'appartenir à un même groupe. Par leur mariage, les femmes deviennent membres du lignage de leur mari, mais elles restent cependant très attachées à leur lignage d'origine.

Pour désigner son propre lignage, un de ses membres emploie le plus souvent l'expression " οἱ δικοί μας " ou " οἱ γεδικοί μας " littéralement "les nôtres" dans le sens

de "nos hommes", "notre parenté" par opposition aux " ξένους " (les étrangers) qui appartiennent à d'autres lignages. Pour désigner un autre lignage, on utilise généralement le terme " δικολογιά " par exemple pour parler du lignage d'une future épouse. Il peut aussi, mais plus rarement s'employer vis à vis de son propre lignage.

Le lignage est formé d'un certain nombre de lignées (γενιές ou γενέες) c'est-à-dire de parents liés par une relation qui ne peut être plus éloignée que le second degré. Dans la conversation courante, on emploie également d'autres termes tels que " σκλέτη " ou plus rarement " σειρίκο " qui signifient également la lignée, mais peuvent aussi être employés dans le sens de lignage. On peut aussi utiliser les mots génériques de " συγγένεια " ou " συγγενολόϊ " c'est-à-dire "parenté" dans le sens de lignage ou de lignée, indifféremment.

En effet, si le vocabulaire crétois marque bien la distinction entre le lignage et la lignée, ce n'est pas tant pour préciser un contenu défini par des liens de parenté que l'on choisit un terme ou un autre, mais plutôt pour spécifier que l'on considère un groupe social (τό σόϊ) ou un ensemble familial (ἡ γενειά).

La notion de lignage est d'abord vécue en effet comme un groupe cohérent qui se détermine par rapport aux autres, les étrangers, et ceci grâce au nombre des hommes qui le composent, à sa force reconnue et respectée, à sa réputation et à ses traditions de bravoure.

Faire référence à la lignée au contraire, c'est avant tout insister sur les valeurs plus spécifiquement familiales

et sentimentales, sur la continuité à travers les générations, sur la maison ressentie comme un foyer (τό τζάκι), sur la vie quotidienne.

A l'intérieur de la lignée, les termes de parenté ne se différencient guère de ceux employés dans toute la Grèce. On peut cependant noter :

- ὁ νοικοκύρης , ἡ νοικοκύρα : le maître et la maîtresse de maison, surtout utilisés pour les "bonnes" familles.
- ὁ κύρης , ὁ ἀφέντης : le père; ces termes rappellent aussi le rôle de chef de famille du père.
- ἡ θυγατέρα : la fille.
- ἡ ἀμπλά : la soeur (d'origine turque).
- ἡ λαλά : la grand-mère.

Si le lignage était l'élément social primordial de l'organisation traditionnelle, les unités conjugales dont il était composé n'en gardaient pas moins leur autonomie, sur le plan de l'habitat par exemple, ou celui de l'économie. L'unité du lignage se resserrait pendant les périodes de troubles face aux dangers externes, mais lorsque rien ne venait menacer le groupe, la vie se poursuivait de façon indépendante pour chacune des cellules familiales.

Appartenir à un même lignage implique des devoirs réciproques de solidarité. Cette solidarité se nuance suivant les relations de parenté qui lient les membres du lignage : plus elles seront étroites, et plus leurs obligations seront impératives. Ainsi, dans le cadre de la lignée proprement dite, la solidarité est absolument totale. Elle implique une aide économique et morale en cas de besoin qui peut même aller

très loin en cas de vendetta. Au delà de ce cercle familial étroit, la situation personnelle de chacun intervient en premier lieu : ainsi dans le cas d'un homme marié avec des enfants on juge que sa responsabilité se situe d'abord vis à vis des proches dont il a la charge, et il ne doit pas l'éluder en faveur d'un parent éloigné.

En dehors des liens de parenté, un autre élément peut limiter le sentiment d'appartenance à un lignage et il s'agit de la position sociale; on se reconnaitra ainsi plus volontiers le parent d'un personnage influent, même si la parenté est lointaine, et au besoin on se rappellera à son bon souvenir de temps en temps, plutôt que d'une famille humble mais plus proche.

D'autre part, il est bien évident que les familles habitant dans le même quartier se sentiront plus solidaires entre elles qu'avec celles disséminées dans des villages éloignés et qu'elles ne rencontrent qu'en des occasions telles que fêtes, mariages, etc ...

Vis à vis de l'extérieur, l'unité du lignage est d'abord représentée par le nom. Patrick Leigh Farmor décrit ainsi l'attachement des Crétois à leur nom (56) :

"En Crète, des noms d'origine byzantine ou vénitienne ... survivent en grand nombre mais beaucoup de ceux qui les portaient les ont laissé remplacer par des surnoms ... Pourtant, malgré ces changements, leurs descendants ont conscience de façon irrationnelle mais très précise de leurs augustes origines. Dans un ou deux des grands villages de montagne où les traditions sont les plus fortes - Lakki dans les Lefka Ori et Anoya au pied du Mont Ida - les montagnards même s'ils ne possèdent qu'une demi-douzaine de chèvres possèdent une fierté tribale, une connaissance du rôle joué par chaque famille en Crète dans les innombrables rébellions contre les Turcs, et un sentiment

presque proustien dans son intensité. N'importe quel berger, même s'il ne sait ni lire, ni écrire, transporte dans sa tête un Gotha de la montagne ..."

Le nom revêt en effet en Crète une importance primordiale. Il permet de situer l'individu dans un groupe structuré, et la première question que l'on pose à un étranger concerne son nom. Il existe en effet un véritable "gotha de la montagne" et chacun connait en plus de sa propre généalogie, celle de nombreux autres lignages, même originaires de villages éloignés, de sorte que par une série de recoupements on arrive presque toujours à déterminer la parenté d'un inconnu. Dès lors, il cesse d'être "l'étranger".

Vues de l'extérieur pourtant, ces relations de parenté semblent souvent inextricables, d'abord parce qu'un lignage peut changer de nom suivant les époques. D'autre part, les différentes lignées issues d'un même lignage sont souvent amenées pour se différencier à utiliser un nouveau patronyme, qui peut d'ailleurs lui-même se modifier de la même façon. Enfin un individu est rarement désigné par son nom, si ce n'est dans les circonstances officielles; il est généralement appelé par son nom suivi de son prénom (ex : ὁ Χαιρετογιώργης) ou bien par son prénom précédé de celui de son père (ex : ὁ Ἀναστοβασίλης) ou de sa mère dans le cas d'une veuve qui a élevé seule ses enfants, ou aussi par un surnom qui peut être personnel ou applicable à toute la famille. Le surnom peut aussi devenir un véritable patronyme.

Dans les villages de montagne de Crète, les noms de famille se terminent généralement en " ης " ou en " ος". La terminaison en " άκης " presque unique dans les villages de plaine fût instaurée par les occupants turcs et est presque inconnue

dans les villages de montagne. Ainsi à Anoya, sur 68 éponymes différents, 10 possèdent cette terminaison mais sur ce nombre la moitié concerne des habitants installés depuis peu au village; quant à l'autre moitié, elle coexiste avec la forme ancienne du nom et cette nouvelle version n'est utilisée que pour les documents officiels.

Les noms de famille sont déclinables et peuvent s'accorder en genre et en nombre. Les terminaisons sont les mêmes pour tous les noms. On aura ainsi :

- ὁ Χαιρέτης , (masculin singulier).
- οἱ Χαιρέτηδες , (pluriel, terminaison non accentuée) désignant l'ensemble du lignage.
- ἡ Χαιρέταινα , (féminin, terminaison non accentuée) pour les femmes mariées (du nom du mari).
- ἡ Χαιρετοποῦλλα , (féminin, terminaison accentuée) pour les jeunes filles.
- τά Χαιρετιανά , (neutre, terminaison accentuée) pour désigner le quartier habité par le lignage.

Etant donné que chaque lignage peut comprendre jusqu'à plusieurs centaines d'individus, et que le choix d'un prénom est très limité (une vingtaine de prénoms est traditionnellement utilisée, et le premier-né doit en principe porter le prénom du grand-père paternel), des sobriquets sont attribués ce qui permet d'éviter les confusions.

A l'origine, le surnom est donné à un individu particulier. Généralement, il accentue une particularité physique : ὁ Αντζαράς (celui qui a de grands pieds), ὁ Ζερβοῦτης (le gaucher), ὁ Ντελῆς , ὁ Τσελέπης (le bel homme), ὁ Τιγανίτης (celui qui est maigre comme une poêle à frire), etc ..

ou bien un trait de caractère (ὁ Γενάρης) surnommé Janvier parce qu'il ne parle pas et sourit rarement; mais très souvent également un incident mineur de la vie quotidienne est à son origine; ainsi ὁ Φωλιᾶς qui dénichait les oiseaux quand il était enfant (surnom déjà porté depuis par trois générations !) ὁ Περιβολιός qui avait beaucoup de potagers, οἱ Λιάπηδες (un de leurs ancêtres fût surnommé Λιάπης c'est-à-dire celui qui vient de Liapouria au N-O de l'Albanie; on surnommait ainsi en Crète en 1866 les volontaires grecs).

Les surnoms peuvent être attribués par des membres du groupe familial mais aussi par des personnes qui lui sont extérieures. Dans ce dernier cas, ils ont souvent un caractère péjoratif et ne sont pas employés devant les intéressés . Ex : οἱ Χαμπούμπηδες qui parlent pour ne rien dire ...

Très souvent les sobriquets se transmettent de génération en génération de sorte que l'on oublie leur origine et qu'ils deviennent peu à peu de véritables patronymes. Dans ce cas, on reconnait toujours cependant la parenté existante avec le lignage originel.

Le nom allié aux traditions familiales assure la réputation d'un lignage. En fait, plusieurs éléments sont nécessaires pour assurer cette bonne renommée. Les "bonnes" familles, ce sont celles qui ont un nom (πού ἔχουνε ὄνομα) c'est-à-dire un patronyme connu bien au-delà des limites du village. Ce sont avant tout celles qui sont installées au village depuis son origine, ou tout au moins depuis fort longtemps.

Dans son manuscrit déjà cité, Yiorgos Dakanalis nous donne ainsi les noms des principales familles d'Anoya :

"Les familles suivantes, d'après les traditions et les récits des vieillards d'Anoya sont citées dans l'ordre chronologique de leur installation au village :

- I - Famille Lagos

Dans les "Mariages de Zambélios"(57), ils sont cités dans l'épigramme suivant : "les neuf frères d'Anoya à Varsamos". C'étaient eux les Lagi. Elle s'est ramifiée par la suite en branches nombreuses : Manouradès, Xétrypidès, Niotidès, Sbokidès, Berkidès, Karabinidès, Soultatidès, Krasadès, Toupidès, Karatzidès, Zonidès, Vlatadès. Jusqu'à la révolution de 1821, les membres de ces familles se considéraient comme cousins. (d'après Emm.G.Xétripi 1902 et Vassilis K.Vrentzos 1910).

- II - Famille des Skouladès

D'après Iannis G. Skoulas (1906) ils sont originaires d'Axos et ils se sont divisés il y a très longtemps en Papadianous ou Epano Sifidès tout en conservant l'origine et les traditions communes. Les Konyi et les Baggéridès étaient une branche de cette famille.

- III - Famille Kondoyannis

Elle se divise en branches nombreuses : Fassouladès, Spahidès, Vouïdaskidès, Kavlendidès. Les Kondoyannidès de Honos et Aïmona en sont issus.

- IV - Famille Pasparidès

dénommés Pasparakidès après 1900.

- V - Famille Saloustridès

avec des ramifications nombreuses : Troulidès, Mémmidès, Patramanidès, Hroniaridès, Kakoudakidès, Bridalidès.

- VI - Famille des Somaradès

dont sont issus les Stavrakidès (Stavrakakidès), les Tzagarakidès, les Patari et les Somarakidès de Dorbouzi, nombreuse famille qui a conservé le nom.

- VII - Famille des Papadioudès

Elle était d'abord installée dans le quartier de Danouza. En sont issus les Xyméridès, les Fryssalidès, les Foulidès (branche des Anoyanakidès à Ayia Varvara) et les Hahlioutidès.

- VIII - Famille Kafatsi

dont sont issus les Dramoundanidès, les Skandalidès, Antonios Pandidonis et les Dayadadès.

- IX - Famille des Aéridès

ou Aérakidès aujourd'hui.
- X - Famille Stamati

peu importante de nos jours.
- XI - Famille des Mavrokostidès

avec une branche de Mandalénious à Korfès Malévyziou, Koutsakis, Kanous.
- XII - Famille Andréadakis

au nom ancien de Andréadidès.
- XIII - Famille des Plèvridès

de Plevriana Mylopotamou.
Ces 13 familles sont citées comme les plus anciennes. Nous citons ci-après les noms des familles dont l'origine et la date d'installation au village ont pu être établies :
- I - Chairétidès

venus d'Atsipadon Monofatsiou d'où ils avaient été chassés par les Turcs; ils se sont d'abord installés à Danouza. Les Vrentzidès forment une branche de cette famille, très nombreuse également, aux caractéristiques morales et physiques presque identiques. Les Chairétidès de Ayios Myros et de Korfès sont originaires d'Anoya.
- II - Xylouridès

de Ayios Vassilis de Réthymno.
- III - Spithouridès

de Ayios Vassilis également.
- IV - La famille des Kéfaloyannidès

originaire de Kéfala à Apokorona (d'après Astinos Kéfaloyannis et Emm.G.Kefaloyanni dit Koundis) avec comme branches les Hronidès-Chionadès, et les Mémétrikidès; officiellement ils portent toujours le nom de Kéfaloyannis; (Iannis de Kéfala = Kéfaloyannis).
- V - Kallergidès

venus de Houméri Mylopotamou après la révolte des Kallergidès.
- VI - La famille des Dakanalidès

venue également de Houméri en même temps que les Kallergidès.
- VII - Les Manoussi

de Sfakia.

- VIII - Les Sfakianakidès
"Kaloïda" d'Amari.
- IX - Les Mavroyannidès
de Zoniana.
- X - Les Klinidès
de Zoniana.
- XI - Les Kounalidès
d'origine inconnue pour les vieillards du village, mais récemment installés.
- XII - Les Vitori
de Kato Mylopotamou également installés depuis peu.
- XIII - Les Kitri et les Diamandidès
Leur origine et leur date d'installation sont inconnues.
- XIV - Voyatzis
Dernière famille originaire de Mohos Pédiados (Vrêti, 1856)
- XV - Les Koutendédès
d'Ayou Vassiliou et les Kalomiridès."

Pour assurer leur supériorité, certains groupes familiaux ont créé des mythes pour préciser comment leurs ancêtres avaient fondé le village. D'autres légendes appartenant également aux traditions familiales donnent une explication parfois réelle, parfois mythique de l'origine du patronyme. Enfin les traditions familiales comprennent aussi les épopées célébrant les hauts faits des ancêtres. Par leur bravoure, leur participation héroïque à la lutte contre les occupants, en d'autres termes par leur sens de l'honneur, ils sont un élément essentiel de la réputation du lignage.

Ces épopées étaient l'oeuvre d'un autre membre du lignage ou d'un contemporain du héros. Dans le cas des plus connues, elles ont dépassé le cadre du lignage pour contribuer à l'enrichissement du patrimoine du village. On les chante ainsi à diverses occasions telles que les fêtes ou les mariages.

Certains de ces mythes ont déjà été transcrits dans le chapitre décrivant l'origine du village; nous rapportons ci-après ceux qui concernent les principaux lignages d'Anoya.

. Manouradès

De même que beaucoup d'autres lignages d'Anoya, ils sont issus de l'ancienne famille Lagos déjà citée. Il existe à Anoya un quartier appelé Laggos mais il ne semble pas qu'il y ait un rapport quelconque puisqu'il est habité par les Chairétidès. Laggos semble plutôt désigner ici la configuration incurvée du terrain en cet endroit.

Un mythe très intéressant concerne ce lignage. Selon la légende, il y avait en 1340 près de la source de Zominthos un monstre à deux têtes qui décimait les troupeaux venant s'y abreuver; de plus, il avalait toute l'eau de l'abreuvoir d'un seul trait si bien qu'il était toujours à sec pour les autres animaux.

Pour se protéger de ce monstre, les bergers abandonnèrent la région et se réfugièrent plus loin sur le plateau de Nida; mais là-haut l'eau était insuffisante pour tous et ils devaient toujours pour s'y rendre passer près de la source de Zominthos. Ils prirent alors à l'unanimité la décision de se débarrasser du monstre et un Manouras se chargea de l'exécution de cette tâche.

Il partit pour Zominthos avec son arc et ses flèches, boucha l'abreuvoir et y versa du vinaigre et du sel pour que l'eau ait mauvais goût : le monstre dégouté devait lever la tête et Manouras pourrait ainsi le viser plus sûrement. Il se percha ensuite sur un arbre proche de la source pour attendre le monstre.

En fait, rien ne se passa comme prévu : en s'approchant de l'abreuvoir, la bête repéra tout de suite l'homme juché au faîte de l'arbre; elle voulût se jeter sur lui mais Manouras fût plus rapide et lui décocha une flèche qui stoppa son élan. Blessé à mort, le monstre ne pût regagner sa tanière et il s'écroula dans un ravin où sa dépouille fût dévorée par les mouches (Τσοί μυΐγας τό φαράγγι). Manouras reçût ce qui lui avait été promis : "Si tu abats le 'lion' de la source, Manoura, tu auras 300 brebis et un bélier de tête." De plus, la famille Manoura reçût le droit d'emmener toujours la première ses troupeaux à l'abreuvoir de la source de Zominthos; Elle conserva ce droit jusqu'en 1866.

. Skouladès

Les Skouladès sont une des plus anciennes familles du village, probablement originaire d'Axos. Ils pensent être la première famille installée à Anoya (voir page 20 le mythe concernant l'origine du village). Ils expliquent l'origine de leur nom de la façon suivante :

"On dit que le premier Skoulas fût ainsi nommé en raison de son corps poilu (σκούλες = poils dans le dialecte local). C'était il y a bien longtemps lorsque toute la région était couverte de chênes et d'érables depuis 'les vignes d'en-haut' jusqu'aux 'Trois routes'. Un hiver, dans la neige et le brouillard, un chasseur tomba dans une crevasse dont il ne pût ressortir. Il y resta un certain temps dans des conditions difficiles, souffrant du froid et de la faim. Une renarde résolût le brûlant problème de la faim en lui donnant son lait; et la nature le protégea du froid : son corps se couvrit d'une quantité de poils, d'où le Skoulas 'poilu'. Je crois que ce mythe est à lier à l'origine ancienne de la famille et à l'esprit rusé qui a toujours caractérisé jusqu'à nos jours les membres de cette famille, comme le sous-entend dans l'esprit des habitants d'Anoya l'intervention du renard." (58)

. Kéfaloyannidès

Ils doivent leur nom à un ancêtre prénommé Iannis et originaire du village de Kéfala dans la région d'Apokorona. Yiorgos Dakanalis rapporte la légende suivante à leur sujet :

"Un Kéfaloyannis, il y a longtemps bien sûr, rentrait des montagnes où il était berger. Quand il approcha du 'Lac', un étang où vont s'abreuver les troupeaux près des 'Vignes d'en haut', de nuit et dans l'obscurité, il entendit des cris assourdissants et des chansons; il restait ainsi stupéfait quand il vit apparaître devant lui une jeune fille très belle, une néréïde, qui lui déclara sa flamme; le mystère de l'amour s'accomplit, mais dès lors, l'amant de la néréïde resta un peu dur d'oreille et il transmit cette affection à tous ses descendants. Beaucoup de Kéfaloyannidès aujourd'hui encore en sont atteints. D'après moi, il fallait donner une explication à ce mal, et l'on créa ainsi le mythe de la néréïde; mais il fût sans doute forgé pour une autre raison également : beaucoup de membres de cette famille, chanteurs et enclins aux choses de l'amour poussèrent les habitants d'Anoya à l'imagination fertile à créer ce mythe qui comprend cette double origine : la néréïde et l'amour."

. Dramoundanidès

Ils forment une branche de la famille des Kafatsidès. Cette fois c'est une femme qui est à l'origine de leur nom : un Kafatsis était mort en laissant une veuve et des enfants en bas âge. Cette veuve était très courageuse et faisait tout son possible pour pouvoir élever décemment ses enfants. En hommage à sa ténacité et à son endurance on la surnomma Δραμουντάνα (Tramontane) et ses enfants Δραμουντανάκια .

. Chairétidès

Ils descendent d'une des familles byzantines envoyées en Crète en 961 par Nicéphore Phocas. A l'arrivée des Turcs ils abandonnèrent les terres qu'ils possédaient dans la région

d'Héraklion pour se réfugier dans des villages de l'intérieur.

Deux branches différentes de cette famille sont venues s'installer à Anoya, originaires d'Atsipado Monofatsiou et de Korfès (près d'Ayios Myros). La première branche est la plus ancienne et la plus importante. Elle s'était d'abord installée à Danouza à environ 2 kms avant le village. Peu à peu, le hameau fût déserté et ils créèrent au village même un quartier 'Chairétiana'. Les Chairétidès possèdent encore la plus grande partie de leurs terres à Danouza, où on distingue à peine les traces des anciennes maisons abandonnées depuis environ trois générations.

La deuxième branche des Chairétidès installée à Anoya depuis environ trois générations habite également le quartier Chairétiana. Bien que l'origine commune des deux branches soit particulièrement lointaine, ils se considèrent toujours comme appartenant au même groupe familial.

Les Chairétidès considèrent la famille Vrentzos comme une branche de leur groupe familial et Yiorgos Dakanalis déclare qu'ils possèdent les mêmes caractéristiques physiques et morales.

L'unité du lignage et de la lignée

Nous avons vu dans le chapitre concernant l'organisation de l'espace comment l'unité de chaque lignage se traduit, mais il faut maintenant examiner quels sont les éléments qui permettent de maintenir cette unité. Conformément à la distinction faite ci-avant entre lignage et lignée, nous parlerons désormais avant tout de l'unité de la lignée, car au niveau de la vie quotidienne, c'est elle que l'on considère.

A une époque plus reculée, le lignage avait sans aucun doute un rôle plus important, car c'était surtout le poids social d'un groupe qui importait alors; mais actuellement l'individu et la famille nucléaire ayant une autonomie complète par rapport au groupe, c'est dans la lignée que se maintient l'unité. Il serait donc vain de vouloir établir des distinctions artificielles entre lignages et lignées, l'un se confondant parfois avec l'autre suivant le nombre de ses membres. Il apparait donc plus sage de s'en référer ici aux valeurs des habitants eux-mêmes.

L'unité de la lignée donc, se maintient avant tout par la division du travail et par la forme de transmission de la propriété.

La division du travail

Lorsque certaines activités nécessitent le concours de plusieurs personnes, on partage autant que possible les différentes tâches entre les membres de la lignée. Dans le domaine de l'élevage, par exemple, nous avons vu que chaque bergerie était exploitée par un groupe familial. On ne fait appel à quelqu'un de non apparenté qu'en cas d'extrême nécessité. Il en va de même pour les travaux agricoles. Cette autonomie est rendue possible par le fait que chacun apporte sa contribution, dans la mesure de ses moyens, et quels que soient son âge et son sexe.

La transmission de la propriété

L'acquisition et la transmission de la propriété sont organisées de façon à la conserver autant que possible intacte à l'intérieur de la lignée.

Le premier moyen pour ce faire sera de limiter l'accession des femmes à la propriété. Celles-ci étant destinées à changer de groupe au moment de leur mariage, leur part d'héritage sera le plus souvent constituée de biens mobiliers. Elles seront ainsi exclues du partage proprement dit. La dot de la jeune fille est donc formée du trousseau nécessaire à l'aménagement de sa future demeure : linge, literie, mobilier, etc ... Suivant la fortune de la famille, elle est aussi complétée par des bijoux, de l'argent, et de l'huile.

Lorsque la jeune fille recevait des terrains, ce qui était assez rare, il s'agissait presque toujours de parcelles peu importantes situées à la périphérie de la propriété familiale ou entièrement à l'extérieur, et n'affectant que de façon minime son intégrité. De toute façon ces terrains sont au nom de la femme, et si le mari peut les exploiter, il doit demander l'autorisation de sa femme pour les vendre.

Si la femme meurt sans avoir eu d'enfants, sa famille a le droit de reprendre la moitié de la dot, l'autre moitié étant conservée par le mari (il s'agit ici du trousseau, des biens immobiliers et des bijoux).

Légalement, la dot est indépendante de l'héritage proprement dit, mais autrefois les filles dotées ne pouvaient prétendre à une part d'héritage; de nos jours la situation a un peu changé et parfois elles peuvent recevoir une part d'héritage semblable à celle de leurs frères

Depuis quelques années, la dot peut comprendre dans les familles aisées une demeure en ville : acquise par le père à titre de placement, elle est ensuite cédée aux époux pour y habiter. Cette nouvelle forme de dot est encore limitée du fait même des disponibilités qu'elle présuppose et surtout parce qu'elle bouleverse les normes traditionnelles selon lesquelles c'est le mari qui fournit la maison.

Le partage proprement dit de la propriété familiale peut avoir lieu à différentes occasions telles que le mariage du premier enfant. En fait, le plus souvent on attend que tous les enfants soient mariés. Dans ce cas, c'est le père lui-même qui procède au partage, parfois en présence de témoins extérieurs, parfois par un acte officiel chez le notaire (de plus en plus souvent).

Le père garde alors pour lui-même une part de sa propriété équivalente environ au 1/10ème de la valeur totale, et qui lui permettra d'assurer ses vieux jours. C'est "la part du vieux" (τό γεροντομοίρι). A sa mort, elle sera redistribuée également entre les enfants. Mais le père peut aussi ne rien garder à son nom et distribuer la totalité de ses biens. Dans ce cas, il reste dans la maison en compagnie du plus jeune fils " τό ὑστεροβύζι " (le dernier allaité), qui héritera de la maison, et à la charge de ce dernier, mais souvent avec l'aide des autres enfants.

Lorsque le partage n'a pas eu lieu à l'occasion d'un mariage, il a lieu au moment de la mort d'un des parents. Souvent le père a confié de son vivant un testament à une notabilité du village (le pope ou le maire) ou au notaire. Dans ce cas, on exécute ses dernières volontés. S'il n'a

laissé aucune instruction explicite, on applique la loi coutumière. Autrefois, c'était le devoir du Conseil des Anciens du village et du pope; de nos jours ce sont les enfants eux-mêmes qui déterminent la part (τό μοιράσι) de chacun, en présence du notaire ou d'arbitres extérieurs.

Grigorios Papadopétrakis (59) nous décrit ainsi les lois de Sfakia en ce qui concerne l'héritage :

"Les lois particulières de Sfakia en ce qui concerne l'héritage ne laissent rien aux filles de la fortune immobilière du père si elles ont des frères. Mais les filles recevaient leur part de la fortune maternelle. Selon sa volonté, le père, ou en l'absence du père, les frères (qui ne pouvaient se marier avant d'avoir établi toutes leurs soeurs) avaient la possibilité de léguer à la fille ce qu'ils désiraient, legs qu'elle recevait au moment de son mariage; après quoi, elle ne pouvait plus prétendre à rien. On donnait à la fille au moment de son mariage comme dot obligatoire la literie, ses vêtements, des bagues, des colliers d'or, des ustensiles domestiques et parfois même des animaux.
Nous citons ici quelques articles annexes à une ancienne loi :
'Le Conseil de Régence de Kydonia a reçu votre requête (des habitants de Sfakia) portant la signature de 60 notables ainsi que la copie de l'antique loi de Sfakia. Nous avons remarqué que dès les temps les plus anciens, Sfakia possédait ses propres lois qui étaient en vigueur dès l'époque de vos aïeux et que la Sublime Porte avait reconnues. Cette loi conserve jusqu'à ce jour sa validité étant donné que vous la respectez depuis des temps anciens et que vous avez d'un seul accord adressé cette requête à son Altesse le Vice-Roi d'Egypte, après que la Crête lui ait été confiée. Mais étant donné comme vous le déclarez, que certains articles en étaient obscurs et d'autres sommaires, vous vous êtes réunis, vous les notables, et les avez explicités comme suit :
- a - Lorsqu'un habitant de Sfakia meurt et qu'il laisse des fils ou des filles, que ses enfants seuls héritent de lui, sans qu'intervienne un autre parent comme il arrive dans les autres régions.
- b - Lorsqu'un père marie ses filles ou un frère ses soeurs, celles-ci ayant l'âge requis, elles doivent se contenter de

la dot qui leur est donnée au moment du mariage et n'avoir plus la possibilité de rien réclamer par la suite.
- c - Lorsque le mari meurt et laisse sa femme veuve, celle ci doit avoir l'usufruit de la fortune de son mari tant qu'elle désire demeurer dans la maison de son mari. La même disposition s'applique au veuf si sa femme possédait des biens.
- d - Lorsqu'un père a des fils et des petits-enfants (garçons ou filles) issus d'un fils décédé, ils recevront eux aussi la part paternelle de la fortune de leur grand-père.
- e - Lorsque quelqu'un, sain de corps et d'esprit, fait un testament, et ce, devant témoins, les volontés du défunt doivent être respectées."

En fait, à Anoya, de même que dans les autres villages de montagne, on constate fort peu de différences avec ce qui précède. De manière générale, les biens du défunt sont partagés de la façon suivante :
. dans le cas d'un couple avec enfants, 1/4 de la fortune revient à l'époux vivant et les 3/4 aux enfants qui héritent de la part du dernier parent à sa mort.
. si le couple n'a pas d'enfants, l'époux vivant reçoit la moitié de la fortune et la famille du défunt hérite de l'autre moitié.

Les enfants sont donc les premiers héritiers potentiels. En leur absence on désigne ensuite par ordre préférentiel les frères, les oncles du 1° degré, les cousins du 1° degré, les oncles du 2° degré, les cousins du 2° degré. S'il n'y a plus de parents, les héritiers sont alors les filleuls et les filleules puisque la relation de parrainage est considérée comme une forme de parenté très importante.

On s'efforce toujours lors des partages de terres de ne désavantager personne et de tenir compte de la nature du sol, de l'emplacement, de l'utilisation. Si les terrains sont trop

exigus pour être morcellés on résoud la difficulté en attribuant la terre à un héritier et les arbres à un autre. Ces arbres sont appelés " σηκωματάρικα ".

Bien entendu, les pâturages ne font jamais partie de l'héritage puisque le territoire appartient à la commune, et que seul le droit d'exploitation est concédé.

En ce qui concerne la maison, elle revient généralement au plus jeune fils, les filles allant habiter chez leurs maris, et les autres garçons construisant leur future demeure près de la maison paternelle. Les enfants non mariés (garçons ou filles) peuvent rester dans la maison familiale jusqu'à leur mort.

Enfin, lorsque des besoins matériels obligent quelqu'un à vendre une part de sa propriété, il la proposera d'abord à ses parents les plus proches qui essaieront de l'acheter même si elle ne leur est pas directement utile. C'est seulement si cette tentative échoue, que l'offre de vente sera rendue publique.

Les Alliances

Plus les membres d'un lignage sont nombreux, plus il est puissant et donc plus il est craint et respecté. Afin de compléter la parenté par le sang, il est souvent utile de contracter des alliances avec d'autres groupes afin de s'assurer de leur soutien potentiel. La force de ces alliances sera fonction de la nature de l'aide recherchée. D'autre part, des relations privilégiées peuvent aussi s'établir entre des groupes familiaux sans pour autant être définies de façon institutionnelle; c'est le cas des relations de voisinage où la

proximité des habitations ou des propriétés facilite la coopération.

L'aide apportée entre voisins se manifeste en différentes occasions, tout au long de l'année, et spécialement lors des évènements importants qui provoquent un surcroît de travail : ainsi pour la construction d'une maison. Cette aide était particulièrement importante autrefois car elle se situait à toutes les phases de l'édification de la nouvelle demeure. Aujourd'hui, comme elle est devenue l'oeuvre de spécialistes, elle se traduit de la façon suivante : le jour où l'on construit la terrasse, les voisins dressent des tables près de la nouvelle maison et servent à déjeuner aux maçons et à leurs aides, pour soulager les futurs occupants qui sont eux-mêmes trop absorbés à aider directement les maçons.

Lorsqu'à l'occasion d'un mariage ou d'un baptême, une famille doit préparer une très grande quantité de " κουλούρια ", toutes les femmes du voisinage viennent aider, de même souvent pour les autres préparatifs.

Cette coopération qui peut se manifester ainsi à tout moment en cas de besoin est bien entendu réciproque et on l'apporte toujours avec empressement d'autant plus que dès que plusieurs personnes sont rassemblées pour un travail commun, c'est une occasion inespérée de rires, de chansons, de musique et même de danses. Cette entraide est qualifiée par le verbe " συνδράμω ".

Un autre aspect des relations de voisinage s'observe lorsqu'une maîtresse de maison cuisine un plat spécial, ou tout simplement une grande quantité de nourriture. Elle va toujours en apporter une portion à ses proches voisins sur-

tout s'il s'agit de personnes seules et pauvres. On appelle ces petites attentions " κουραμάδες ".

L'entraide entre voisins peut aussi se manifester dans les champs. Ainsi, lorsque quelqu'un pour des raisons de maladie ou autres ne peut pas moissonner, semer ou récolter à l'époque voulue, il fait appel à ses voisins qui vont l'aider. Ils ne lui demandent rien en échange, sinon de leur rendre le même service en pareil cas. Les personnes qui ont ainsi rendu service sans contrepartie sont appelées " ἐγγαρικοί " ou " ἀγγαρικοί ".

Il arrive souvent également que des voisins ou des amis décident d'effectuer certains travaux des champs en commun comme les semailles, les moissons, la récolte des olives ou les vendanges, ou bien qu'ils se prêtent leurs animaux ou leurs instruments de travail. Cette coopération temporaire qui facilite et accélère le déroulement du travail est appelée " συζεφία ".

Indépendamment du voisinage et de l'amitié, des relations privilégiées peuvent également s'établir entre quelqu'un qui possède des champs et des animaux et celui qui en est dépourvu.

Ainsi, le propriétaire d'un champ peut confier son exploitation à un métayer qui partagera par moitié les récoltes " τά συμμισιακά " avec le propriétaire. Cette forme de métayage s'appelle " συμμισάρλικι ".

D'autre part, le propriétaire d'un grand troupeau peut confier quelques brebis " ξεχαρτζιστά " à un berger plus pauvre. Celui-ci remboursera leur valeur en vendant les agneaux, le lait et la laine; le troupeau augmenté des agnelles sera ensuite également repartagé entre les deux propriétaires.

Nous avons décrit jusqu'ici des relations qui s'établissaient dans des domaines bien délimités et qui n'engageaient pas profondément les familles ou les groupes familiaux concernés. Lorsque l'on désire s'assurer un soutien plus important, sur le plan social généralement, différentes formes d'alliances sont envisageables. Ce sont principalement le parrainage et le mariage.

Le Parrainage

Les relations de parrainage peuvent s'établir à l'occasion d'un baptême (συντέκνιά) ou d'un mariage (κουμπαριά) mais le parrainage de baptême crée des liens beaucoup plus étroits entre les deux lignées concernées et qui sont considérés comme sacrés.

Ainsi, alors que des différends peuvent s'élever entre membres d'une même famille, aucune querelle n'est admise entre le parrain et le père de l'enfant. Le parrainage de baptême était si respecté autrefois qu'un dicton résumait de cette façon l'importance de ce lien : " Τοῦ συντέκνου μου ὁ σκύλος, σύντεκνος μου εἶναι κι'εκεῖνος " (Le chien de mon parrain, c'est aussi mon parrain).

D'ailleurs comme nous l'avons déjà vu au sujet de la transmission de la propriété, les filleuls sont destinés à hériter de leur parrain si celui-ci n'a aucune autre parenté.

Le parrainage de baptême ou de mariage unit non seulement les intéressés directs mais tous les membres de leurs familles qui s'appellent désormais réciproquement " συντέκνε " ou " κουμπάρε ". Le parrain de baptême est appelé par son filleul " σάντολος " ou " νονός " et ce dernier est désigné par son parrain par le terme de " φιλιότσος ".

Les liens entre les deux familles sont si étroits que selon l'Eglise Orthodoxe les enfants du parrain de baptême ne peuvent se marier avec le filleul; de même, les enfants qui ont été baptisés par le même parrain, car ils sont considérés comme frères. On les appelle d'ailleurs " συνάδελφοι Pour résoudre cette dernière difficulté, un même parrain ne baptise généralement que des enfants du même sexe.

En principe le parrain de baptême du jeune homme est choisi comme parrain de mariage, ou bien ses enfants s'il est décédé. C'est encore lui qui baptisera le premier enfant du couple :

"On a baptisé l'enfant, il est devenu un petit chrétien,
que ses parents le chérissent et tout notre groupe d'amis,
que son parrain le chérisse et qu'il le marie,
et qu'il lui baptise un enfant." (60)

dit un chant entonné pendant le repas qui suit le baptême. Il arrive parfois que le choix du parrain soit déterminé par d'autres motifs : pour créer une alliance, assurer une réconciliation, consolider une amitié, tenir une promesse, etc ... Dans ce cas, il faut demander la permission du parrain "officiel" ou de ses descendants s'il est décédé; y manquer serait considéré comme une insulte.

D'autre part, comme les relations entre le filleul et son parrain sont très étroites puisque ce dernier joue un rôle de père spirituel, on choisit souvent un parrain parmi des personnes influentes susceptibles d'assurer une aide et un soutien pour l'enfant et pour sa famille. Le parrainage est aussi utilisé pour neutraliser les voleurs de moutons. En règle générale, c'est une forme de parenté qui permet d'élargir le cercle des alliances. Ainsi on choisit souvent

des parrains dans les plaines. Il peut alors s'agir de personnes originaires du village, mais qui ont "réussi" en ville.

Il arrive souvent que pour les mariages il y ait plusieurs parrains. Lorsqu'il n'y en a qu'un c'est toujours celui de la famille du marié; mais s'ils sont plusieurs, ils peuvent être pressentis par les deux familles; dans ce cas cependant, c'est le parrain du mari qui joue le rôle le plus important. On l'appelle d'ailleur "premier parrain" (πρώτοκουμπάρος).

Autrefois, on pouvait ainsi dénombrer jusqu'à cent parrains dans un mariage, car c'était une des rares occasions de rassemblements autorisés pendant l'occupation turque. Les kapétans de régions éloignées pouvaient ainsi se rencontrer sans risques et établir leurs plans en commun. Un extrait de la chanson suivante atteste de l'importance du nombre des parrains :

"Mais ils ont pris mon fils, le beau pallikare,
que soixante-douze parrains avaient marié.
Il n'était marié que depuis quarante jours,
et il n'avait pas encore été voir ses parrains" (61)

De nos jours à Anoya, on a conservé la coutume d'avoir plusieurs parrains. Plus un couple est parrainé et plus on le considère. Inversement, n'avoir qu'un seul parrain est un signe d'insignifiance sociale.

Pendant le mariage, les parrains mangent ensemble, avec les jeunes mariés, à des tables séparées du reste de la noce. Ils bénéficient d'un menu un peu spécial et à la fin du repas on leur sert du fromage et du miel.

Les jeunes mariés doivent rendre une visite de courtoisie à chacun de leurs parrains dans les 40 jours qui suivent le

mariage. Le parrain est un personnage très respecté et le dicton recommande : "Il est honteux de marcher sur l'ombre de son parrain". (62)

Dans toute la Crète, il arrive souvent que l'on s'adresse à un ami, à une simple relation ou même à un inconnu par le terme de " κουμπάρε " (parrain). Ceci ne signifie en rien que les personnes en question soient liées par une relation de parrainage, mais plutôt le désir que l'on a de créer un climat de confiance, d'amitié tel qu'il existe entre parrains. Sur cette habitude, Grigorios Papadopétrakis donne les indications suivantes (63) :

"Le mot ' κουμπάρος ' est utilisé dans toute la Crète à la place de 'φίλε ' (ami) vis à vis des personnes inconnues, ou même connues, mais d'une autre religion. Les étrangers qui entendent cela pensent que les Crétois ont des Turcs comme parrains de leurs enfants, et les soupçonnent pour cette raison. Les Sfakiotes font cependant une distinction. Ils appellent ' σύντεκνους ' les parrains de leurs enfants et ' κουμπάρους ' ceux qui échangent les couronnes de mariage, et toujours les inconnus, ou ceux qui ont une autre religion."

Les Mariages

Les alliances par mariages sont utilisées notamment en tant que moyen de réconciliation par deux lignages en vendetta. Le mariage unit deux lignages - plutôt que deux individus - par des liens de " συμπεθεριά " : les membres des deux lignages s'appelleront désormais par le terme de " συμπέθερε ". De même, les mariés seront liés autant à leur époux qu'à leur nouvelle famille puisqu'on les désignera par les termes " ἡ νύφη μας " (notre mariée), " ὁ γαμπρός μας " (notre marié).

Le mariage est donc un évènement important qui engage le lignage entier, et la recherche du conjoint se fait avec beaucoup de circonspection. C'est toujours la famille de l'homme qui en prend l'initiative. Autrefois, dans les "bonnes" familles, on fiançait parfois les enfants dès le berceau et les filles étaient élevées par leur future belle-mère. On était ainsi certain de pouvoir compter sur ses alliés bien avant que le mariage lui-même ne soit célébré.

Le mariage permet d'élargir le cercle des alliances, et il crée des liens solides, fermes et durables, qui se répercuteront dans tous les domaines de la vie sociale. Si le choix du parrain est souvent dicté par une question d'intérêt puisque dans les familles pauvres il assure une aide matérielle à son filleul et fait jouer ses relations en faveur de la famille, on recherchera davantage dans le mariage la confiance et la stabilité. Le dicton suivant exprime bien ce désir : "Une belle famille de même position, et un parrain de position plus élevée" (Ισια σου συμπέθερο, καί καλλιά σου σύντεκνο).

Aussi, si l'on choisit souvent des parrains dans les plaines, ou de façon générale hors du village, on ne va jamais y chercher une épouse. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà précisé plus haut, le parrainage exclut le mariage et c'est sans aucun doute l'une des raisons du choix de cette relation. La future mariée est presque toujours originaire du village et plus rarement d'un village proche. Il est à noter qu'aujourd'hui encore les jeunes originaires d'Anoya, même s'ils n'y sont pas nés eux-mêmes, se marient souvent dans le cercle des " χωριανούς " (habitants ou originaires du village). On est ainsi certain de bien connaitre la réputation du lignage, et élément

non moins important, de la future épouse. De plus, une alliance aussi étroite que le mariage sera d'autant plus solide et utile que les deux familles sont proches. D'ailleurs le mariage d'une jeune fille à l'extérieur du village sera plus facilement accepté que celui d'un jeune homme.

Les conjoints préférentiels appartiennent donc souvent à des lignages voisins, habitant le même quartier, ou la même partie du village. Il peut aussi arriver que l'on célèbre un mariage entre deux membres d'un même lignage, et même entre cousins du second degré, mais ceci est rare et correspond le plus souvent à un intérêt bien précis : par exemple, si une jeune fille n'a pas de frère ou d'oncle paternel. De façon générale, on évite en d'autres cas ce genre d'alliance car il n'élargit pas le cercle des alliés, et l'interdiction suivante édictée par l'Eglise Orthodoxe est bien caractéristique : le frère d'un jeune marié ne peut épouser une soeur de sa femme et inversement.

Certains distiques chantés lors du mariage sont caractéristiques des relations existant entre les deux familles : empreintes de méfiance et du désir de montrer leurs forces réciproques. Ainsi, lorsque le lignage et les alliés du jeune homme viennent chercher la dot, quelques parents font une parodie de fouille dans la maison pour voir si on ne leur a rien caché. D'autre part, lorsqu'ils viennent chercher la future épouse elle-même, ils trouvent souvent porte close, et la parenté de la jeune fille fait mine de ne pas vouloir la céder; les parents du marié réagissent sur le même ton : " Θά τήν πάρουμε, θέτε, δέν θέτε " (nous la prendrons, que vous le vouliez ou non !).

Des distiques sont alors échangés, chaque famille vantant les mérites du jeune homme ou de la jeune fille :

" Ανοίξετε τήν πόρτα σας, τή σιδεροδεμένη,
νά δοῦμε καί τή νύφη σας, τή πολυπαινεμένη,
νά δοῦμε καί τή νύφη σας, νά δῆτε καί τό γαμπρό μας,
κι ἄν ἔχετε παράπονο, νά μας τό πῆτε ὀμπρός μας."

(Ouvrez votre porte verrouillée pour que nous puissions voir votre mariée si vantée, pour que nous puissions voir votre mariée et vous notre marié, et si vous avez des griefs, dites les en face !)

La famille de la mariée répond alors de l'intérieur de la maison :

" Δέν ἔχουμε παράπονους, ὁ Θεός πού τό κατέχει,
κι ἡ πολύπαινεμένη μας οὖλες τσί χάρες ἔχει."

(Nous n'avons pas de griefs, Dieu le sait,
et notre très-vantée a toutes les grâces!)

ou bien, et ceci indique que les premiers jours de la jeune mariée n'étaient pas toujours heureux dans sa nouvelle demeure :

" Θωρεῖτε πῶς τό πήρατε τσῆ λεμονιᾶς τό φύλλο,
νά μή μᾶς τήν μαλλώνετε γιατί θά φᾶτε ξύλο."

(Voyez comme vous l'avez prise, la feuille de citronnier,
ne nous la grondez pas, sinon gare à vous ...!)

La famille du marié répond alors :

" Σωπάτε γιά τή νύφη σας νά πῶ γιά τό γαμπρό μας,
πού τέθοιο νιό ὄμορφο δέν τό ἔχει τό χωριό μας."

(Taisez-vous avec votre mariée, que je parle de notre marié,
il n'y a pas dans notre village de jeune homme aussi beau !)

La Fraternisation

La fraternisation " ἀδερφοχτία " ou " ἀδερφοποΐια " est une forme de parenté qui était très courante autrefois et est encore utilisée de nos jours mais de façon moins formelle et moins contraignante. Elle consacre une amitié entre deux ou plusieurs personnes qui peuvent être de sexe différent. Néammoins, les fraternisations les plus courantes ont lieu entre jeunes gens. Les liens créés entre les frères d'élection " ἀδερφοχτοί " ou " ἀδερφοπητοί " et leurs familles respectives sont très étroits, souvent plus forts que les liens du sang, comme l'exprime le dicton : "Mieux vaut être frères par l'église que frères par le sang" (Καλλιά οἱ ἀδερφοί τσ'ἐκκλησιᾶς παρά οἱ ἀδερφοί τσῆ κοιλιᾶς).

D. Mourellos et A. Kriaris (64) font une description similaire de la cérémonie telle qu'elle se pratiquait autrefois. Il s'agit ici d'une cérémonie religieuse dont je résume l'essentiel, mais les frères d'élection pouvaient procéder seuls, par exemple en échangeant une croix ou une bague, ou en s'entaillant légèrement le poignet ou le doigt et en mélangeant le sang.

- Les jeunes gens qui avaient l'intention de fraterniser formaient un cercle. Ils tenaient chacun un mouchoir dont un côté était attaché à la ceinture du prêtre qui se tenait au milieu d'eux. Le prêtre lisait à haute voix différentes prières que les jeunes gens répétaient à voix basse, puis il leur donnait la croix et l'évangile à baiser et chacun prêtait serment ; "Je soutiendrai mon frère d'élection plus que mon véritable frère". A la fin de la cérémonie, les frères s'embrassaient, et à partir de cet instant on les appelait " ἀδερφοπητοί " ou " ἀδερφοχτοί ". Ils devaient se porter aide et assistance en toute circonstance soit pour la vie entière, soit pour une période donnée. Si l'on prêtait serment dans le but de défendre

la patrie, la promesse était éternelle. Les enfants des "frères" appellent les "frères" de leurs pères " σταυροπατέρες " (père par la croix) et les épouses appellent les "frères" de leurs maris " σταυροκουνιάδους " (beaux-frères par la croix); ils ont envers eux les mêmes obligations que pour leurs pères ou leurs beaux-frères. Cette ancienne coutume était très importante et l'on se conformait au serment donné avec le plus grand respect. On n'utilisait les mouchoirs et la ceinture que lorsqu'il n'y avait qu'un nombre restreint de frères d'élection. S'ils étaient nombreux, le prêtre se tenait simplement au milieu d'eux. Parfois, une jeune fille vierge était également présente et elle représentait la Sainte Vierge. A la fin de la cérémonie, elle échangeait des baisers avec ses "frères" et on l'appelait aussi " ἀδερφοπητή " ou " ἀδερφοχτή ". Elle devait elle aussi aide et assistance à ses frères d'élection ce qui impliquait même parfois le sacrifice de sa vie -

Il est à noter que cette cérémonie était parfois célébrée pour renforcer une union temporaire créée dans un but précis; ainsi pendant la résistance contre les Turcs, les klephtes étaient appelés par les Turcs " χαϊνίδες " et par les habitants " ἀδερφοχτοί " ou " ἀδερφοπητοί " ce qui confirmerait cette idée.

L'adoption

Lorsqu'un couple est stérile, la femme est presque toujours considérée comme responsable et qualifiée de nombreux épithètes péjoratifs. Pour y remédier, et pour avoir un héritier, on peut recourir à l'adoption mais c'est cependant une pratique assez rare.

Il semble que l'adoption (ἡ ψυχοπαιδία) se soit exercée sous deux formes en Crète : l'une où l'enfant était élevé dans sa famille adoptive et où il était considéré comme un membre de la famille à part entière. Dans la mesure du possible, on

essayait de rester dans le cadre familial et un couple stérile adoptait de préférence le fils d'un frère, père de famille nombreuse.

Dans la deuxième forme, l'enfant, généralement issu d'une famille pauvre, restait parmi ses proches, mais héritait de la famille adoptive. L'adoption prenait en quelque sorte la forme d'un achat : A la naissance de l'enfant, on versait une certaine somme à sa famille ou bien on lui assurait une sorte de pension. Pour officialiser l'adoption et du fait qu'il n'y avait pas d'actes écrits, on faisait passer l'enfant dans les larges manches que comportaient alors les costumes. Le dialogue suivant illustre cette idée d'"achat" d'enfant : "Mon fils, on l'a pesé. Toupokali l'a fait passer dans la large manche de sa chemise et elle m'a dit : je te donnerai tant pour acheter l'enfant, prends-en bien soin" (65). L'enfant adopté est appelé " ψυχοπαίδι ".

La fraternité de lait

Quand une jeune femme n'a pas de lait, elle peut confier son enfant à une nourrice qui allaite également son propre bébé. Ces enfants sont appelés " βυζαδέρφια ". Ils sont considérés comme de véritables frères, et s'ils sont de sexe différent, ils ne peuvent pas s'épouser.

Les Rivalités

Etant donnée l'importance de la parenté dans la vie sociale, chaque individu agit en tant que protagoniste de son groupe familial plutôt qu'à titre personnel. Aussi toutes les

relations entre individus sont entièrement dépendantes de leur appartenance ou de leur non-appartenance au lignage.

Vis à vis des autres membres du lignage ou des personnes qui y sont liées par le jeu des alliances déjà décrites, les relations s'inscrivent dans un climat de confiance, de sécurité qui se basent d'ailleurs non pas tant sur la compréhension mutuelle que sur la conscience de s'unir vis-à-vis du monde extérieur. Car bien entendu, les sentiments entre membres d'une même famille ne sont pas toujours positifs; ils ne sont parfois que l'acceptation tacite du rôle et du pouvoir de chacun : par la femme de son mari, et par les cadets de l'aîné. Ainsi des tensions continuelles peuvent-elles exister mais de façon toujours sous-jacente, sans être jamais acceptées et reconnues par les uns et les autres, car toute faille visible dans le bloc familial risquerait d'être exploitée de l'extérieur.

En effet, les groupes familiaux lorsqu'ils ne sont pas liés par des alliances connaissent toujours des relations de compétition, de méfiance, qui se manifestent quotidiennement et à des niveaux différents. A l'extrême limite, ces relations peuvent se transformer en hostilité déclarée. Nous allons en décrire ici les deux formes institutionalisées : les vols de moutons et les vendettas.

Les vols de moutons (ζωοκλοπή , κλεφιά)

On ne les considère pas vraiment comme un délit, mais plutôt comme un passe-temps ou comme un sport, car ils nécessitent un certain nombre de qualités : une parfaite connaissance du terrain d'abord, car les vols s'effectuent de

nuit et assez loin, en général chez les bergers d'autres villages; une grande habileté pour connaître les habitudes des autres bergers et de leurs troupeaux afin de choisir le moment le plus propice et ne pas être découvert; enfin du courage, car si le propriétaire des moutons soupçonne quelque chose, il n'hésitera pas à tirer aussitôt. Les vols de moutons sont donc assez souvent le fait de jeunes bergers qui cherchent ainsi à faire preuve de leur virilité et de leur bravoure.

L'habitude de voler des moutons remonte à l'occupation turque; les maquisards volaient les moutons des Turcs à la fois comme représailles et comme moyen de subsistance. Cela n'allait pas sans quelques excès où les motivations patriotiques n'entraient pas nécessairement en jeu ... :

"Quand un Sfakiote ne trouvait pas à brûler sa poudre dans des querelles de famille ou de voisinage, il faisait quelque expédition nocturne dans les campagnes voisines des Monts Blancs; il allait enlever des femmes, de l'argent ou des troupeaux; Pour se soustraire à ces déprédations, il arrivait souvent que des Chrétiens ou des Mahométans du bas-pays conduisent une sorte de traité avec les plus redoutés des chefs Sfakiotes. Ils leur donnaient à titre de prime d'assurance contre le brigandage un mouton sur dix que comptait le troupeau et ce tribut une fois payé, le Sfakiote se chargeait de veiller lui-même sur les biens de ceux qu'il appelait désormais avec orgueil ses sujets, ses raïas. Un châtiment terrible attendait quiconque eût osé leur dérober un agneau." (66)

Robert Pashleys mentionne à ce sujet un Sfakiote, Manoussos Vardoulakis qui reçût pour tout héritage deux moutons; par le biais de la "protection" qu'il accordait aux Musulmans et aux Chrétiens des plaines, il en possédait un millier quelques années plus tard.

De nos jours, le vol de moutons est une distraction très courante. Lorsqu'un nombre plus important est en jeu, il exprime alors un conflit entre familles ou entre villages. Suivant le nombre des moutons à voler, c'est un homme seul ou bien un groupe qui opère : dans ce dernier cas, chacun se partage les tâches, puis les moutons, ce qui entraine bien souvent des discussions animées. Ensuite, les moutons sont mangés immédiatement et on fait soigneusement disparaitre les restes. Quand il y en a beaucoup, on les revend loin de la région, là où l'on n'aura pas connaissance du vol et de la marque distinctive des moutons. Bien plus que l'appât du gain, c'est surtout l'attrait de l'aventure ou une rancune tenace qui sont à l'origine de ces exactions. D'après un vieux berger d'Anoya, le pire châtiment n'est pas le vol de moutons, mais le fait de les précipiter dans une crevasse (ταῦκος). C'était la pire des insultes.

Le berger malchanceux qui s'aperçoit du vol va rarement en référer à la justice. Il préfère essayer de découvrir lui-même l'identité du voleur. Pour ce faire, il doit faire le tour de ses amis et compères d'autres villages, aussi le surnomme-t-on " ρωτηχτής " (demandeur). Lorsqu'il connait le nom du coupable, il peut suivre ce sage conseil :

" Οποιος σου κλέβει δέκα πρόβατα πήγαινε κι ἐσύ καί του κλέβεις 20, γιά νά σε φοβηθῆ καί νά μή σου ξανακλέφη."
(Celui qui te vole dix moutons, va lui en voler vingt, pour qu'il te craigne et ne te vole pas de nouveau.)

A Sfakia, il existe près du village d'AÏ Ianni une église consacrée à l'archange Saint Michel. C'est là que l'on fait prêter serment aux bergers soupçonnés d'avoir volé des moutons; on raconte que beaucoup avouèrent ainsi de peur que l'Archange ne leur prenne leur âme ! (67)

Une chanson populaire décrit ainsi une telle expédition :

" Γυιέ μου κι'άπόψε πούσουνα καί στή κλεφιά σέλεγαν,
Μάννα κι'άνε μέλεγαν είστη κλεφιά 'μουν κιόλας,
στή μοιρασιά δέν έτυχα καί ζύγανεφασίμε,
καί βγάλασί μου μερδικό έννιά στειροματσέτες
καί μόνο δεκά οχτό κρίγιους καί δεκαπέντε τράγους. "

(Mon fils, où étais-tu ce soir, on te disait parti voler des moutons ? Maman, si c'est ce qu'on disait, c'est bien là que j'étais; je n'étais pas au partage et ils m'ont berné; ils m'ont donné comme part neuf brebis bréhaignes, et seulement dix-huit béliers et quinze boucs !)

La meilleure façon de ne pas être volé c'est d'avoir beaucoup d'alliés, ce qui diminue le nombre des voleurs potentiels. C'est aussi une mesure de dissuasion : plus on a d'alliés et plus on est craint. Dans ce but, la forme d'alliance utilisée est le parrainage. Un berger demande par exemple à un autre berger de devenir le parrain de son dernier né. Dès lors, les deux compères se devront une aide réciproque et ne pourront pas se voler; exception faite d'un berger surpris en flagrant délit et qui se justifie ainsi :

" Σκοτεινά ήτανε σύντεκνε, καί τή σαμά δέν είδα,
μά άφοΰ τήν είδα τή σαμά, μόνο σαράντα πήρα. "

(Compère, il faisait sombre et je n'ai pas vu la marque, mais quand j'ai vu la marque, je n'en ai pris que quarante !)

Une autre possibilité, moins courante est de prendre un autre berger comme "frère d'élection". C'est ainsi qu'à Sfakia, en 1930, on raconte que tous les bergers de la région se réunirent dans l'église Thymiani Panayia près du village de Komitadès. Ils firent le serment de cesser les vols de moutons pendant quatre ans en devenant frères d'élection. Après quoi, les vols reprirent de plus belle ! Cette éventualité est plus

rare que le parrainage car elle crée des liens beaucoup plus étroits entre les intéressés et aussi entre les familles.

De nos jours, les vols de moutons sont sévèrement réprimés et un berger convaincu d'un tel acte est passible d'exil ou de prison pour une période variable (un an en moyenne). L'église elle-même tente de rémédier à cette situation et chaque dimanche soir à Anoya un pope du village réunit les bergers pour leur expliquer l'incompatibilité de telles actions avec leur foi en l'Eglise Orthodoxe. Mais si en public tous les bergers sont unanimes pour condamner les vols de moutons, ils ne s'en poursuivent pas moins de sorte qu'en 1976 le gouvernement a fait passer un décret suivant lequel aucun troupeau ne devra être laissé de nuit sans surveillance; à quoi les bergers n'ont pas manqué de protester qu'on n'obligeait aucun commerçant à dormir dans son magasin pour intimider les voleurs ...!

Les vengeances (οἱ ἐκδίκησεις)

Nous avons vu que les lignages non liés par la parenté ou par des relations privilégiées sont constamment en compétition, chaque groupe tentant d'affirmer sa supériorité au détriment des autres. Certains des éléments qui permettent de conforter cette prééminence sont des biens incontestés et incontestables comme par exemple le nom, les traditions familiales, l'appartenance aux "bonnes" familles, etc ... mais il est un bien d'autant plus fragile qu'il est le plus important, c'est l'honneur (τό φιλότιμο); difficile à définir d'ailleurs, car il s'agit d'un acquis de droit pour chaque individu dès sa naissance et qu'il n'aura donc pas

à conquérir, mais surtout à conserver, car à travers l'honneur de l'individu c'est celui de tout le lignage qui est atteint; et le point le plus sensible, c'est l'honneur de la femme :

" ... elle est le maillon faible de la chaîne. Pour cette raison, sa pureté sexuelle est le symbole approprié de l'honneur de la famille. Sa destruction, bien qu'étant un acte déshonorant, place d'une certaine façon le destructeur et sa famille dans une position de supériorité car il est démontré que la femme avait l'intention d'abandonner la loyauté sacrée en échange d'une jouissance sexuelle par un étranger. Dans ces conditions, la vengeance est avant tout un acte de purification ..." (68)

On supprimera donc d'abord la femme qui a failli à son devoir, parfois aussi l'homme, mais plus rarement, car on considère qu'il a agi de façon certes condamnable, mais somme toute excusable : il n'a fait que tenter sa chance et suivre sa "nature".

En principe, c'est la femme elle-même qui est la gardienne de son honneur : elle portait autrefois un poignard décoré à la ceinture qui faisait partie de son costume de fête et symbolisait sa capacité à se défendre. De toute façon elle est toujours considérée comme coupable puisque son attitude a mis en danger l'honneur du groupe. On n'admettra donc aucune circonstance atténuante, telle que la contrainte physique par exemple, puisque si elle n'est pas consentante, la seule façon de garder son honneur et de prouver son innocence, c'est de se donner la mort : ce sera la preuve de son opposition. Si elle ne le fait pas elle-même, c'est le devoir du frère de supprimer sa soeur, du père de supprimer sa fille, et du mari sa femme pour compenser la faute.

Robert Pashleys (69) décrit à ce sujet l'exécution d'une jeune femme soupçonnée d'adultère dans la région de Sfakia :

"Une jeune femme fût soupçonnée d'avoir rompu son voeu de mariage. On ne le prouva pas, mais le soupçon devint général et son père consentit à laisser sa famille décider de ce qui semblerait la meilleure conduite à tenir envers elle. Leur décision fût bientôt prise et tous ceux qui habitaient à Askyfou partirent alors à Anopolis où habitait la victime désignée, afin d'aider à exécuter la sentence prononcée contre elle et dont elle avait été tenue en totale ignorance. Ils allèrent à environ 30 ou 40 dans sa maison, la saisirent, et après l'avoir attachée à un arbre, en firent la cible de leurs fusils. Pas moins de 30 balles fûrent logées dans son corps qu'elle respirait encore. Un de ses exécuteurs tira immédiatement son pistolet, le plaça contre sa poitrine et tira. Alors elle ne respira plus. Son partenaire présumé ne fût pas tué car il appartenait à une famille puissante, mais le pope, père de la pauvre femme, l'excommunia et en conséquence de son bannissement sacerdotal il périt en tombant dans un précipice et tous ses frères eûrent eux aussi des fins tragiques."

Si les adultères sont rarissimes, du moins en ce qui concerne les femmes mariées, les "fautes" les plus courantes concernent les jeunes filles. Un extrait de la chanson suivante dont il existe du reste de nombreuses variantes rapporte la conduite d'une jeune fille et le châtiment qui suivit (70) :

"Iannakis rentrait de la chasse au lièvre,
une jeune fille était dans la roseraie et cueillait des roses.
Il lui demande deux roses, elle lui en donne quatre,
mais sa père la regardait à la dérobée d'une fenêtre.
- Chienne, juive, dévoyée,
toi qui as 12 frères et 19 cousins.
A minuit, la fille a expiré,
et sa mère va et vient en se griffant et en criant :
- tu t'en vas, ma fille, quels vêtements vais-je te mettre ?
veux-tu ceux en coton, en soie ou en velours,

veux-tu les verts et or que t'a apporté Iannis ?
Je ne veux ni ceux en coton, en soie ou en velours,
ni ceux verts et or que m'a apporté Iannis.
Avec ces habits couverts de sang vous m'enterrerez,
pour que tous le sachent, au village, à la ville,
que vous m'avez tuée injustement pour un bouquet de roses ..."

La notion de faute a évolué avec le temps, et si l'on ne tue plus pour un bouquet de roses, une jeune fille qui a perdu sa virginité, ou surtout qui est enceinte, peut être exécutée. Ainsi, il y a quelques années, à Anoya, une jeune fille ayant eu une liaison avec un homme marié d'un autre village à l'occasion de la cueillette des olives, se retrouva enceinte. Elle rentra au village et se fit d'abord passer pour malade, puis finalement la vérité fût découverte. Alors son frère et son beau-frère l'emmenèrent une nuit en dehors du village et la jetèrent dans un puits où des bergers la découvrirent au matin. Quoique tous les villageois soient au courant de l'affaire, les deux hommes ne fûrent jamais inquiétés car ils prétextèrent que la jeune femme s'était suicidée.

Si par contre une jeune fille se donne à un homme qui lui a promis le mariage mais de façon non officielle, le cas est plus délicat et la responsabilité de l'homme peut être mise en cause; elle peut l'être aussi d'ailleurs du fait même qu'un homme est trop souvent vu dans des lieux publics en compagnie d'une jeune fille. Etant donné que ceci met en danger la réputation, et donc l'honneur de la jeune fille - qui ne pourrait trouver un mari - on lui adressera un ultimatum. S'il refuse le mariage (lui ou ses frères) on cherchera à le supprimer, l'honneur du lignage étant en effet

en cause pour trois raisons : la pureté sexuelle de la jeune fille peut être mise en doute de même que la capacité de son père et de ses frères à la faire respecter; et enfin, le refus d'épouser la jeune fille est une insulte grave.

L'histoire suivante qui s'est passée à Anoya il y a deux ans est une illustration de ce thème mais aussi de ses possibilités d'exploitation; comme on pourra le voir, l'homme peut être également victime de la pression sociale :

Un jeune homme originaire d'Anoya mais travaillant à Héraklion rendait souvent visite à ses anciens voisins du village. Il avait une voiture et la plus jeune des soeurs (les autres soeurs étaient restées célibataires) lui demandait souvent de l'emmener en ville. La famille de la jeune fille voulût le pousser au mariage (dans l'espoir de voir au moins une des filles mariée), mais il refusa et ce d'autant plus qu'on tenta de lui forcer la main avec de fausses dénonciations. Comme toutes ces tentatives d'intimidation restaient sans effet, le frère de la jeune fille accompagné d'un cousin et d'un autre parent partit une nuit à la recherche du jeune homme, mais il se trompa et blessa le frère de ce dernier. On leur intenta un procès qui n'aboutit bien entendu à rien (divers autres éléments, notamment politiques, étaient aussi en jeu). La famille de la jeune fille tenta une réconciliation en proposant un parrainage mais il fût refusé : "Ni mariage, ni parrainage !" (Μήτε συντέκνια, μήτε συμπεθεριό

On dit d'une jeune fille qui a perdu sa virginité qu'elle est souillée, abimée (σουρεμένη , χαλασμένη). Autrefois, le jeudi suivant le mariage, c'est-à-dire le lendemain de la nuit de noces, la belle-mère venait inspecter le lit nuptial

pour s'assurer de la virginité de sa belle-fille. Parfois même on suspendait les draps à la vue de tous et on les transperçait de coups de fusil. Un joyeux repas s'ensuivait alors car les deux lignages étaient fiers de la pureté de la jeune fille et de la virilité du jeune homme.

Mais s'il s'avérait que la jeune fille n'était pas vierge, et que le mari ne soit pas en cause, deux solutions étaient envisageables : le renvoi pur et simple de la jeune fille dans sa famille et l'annulation du mariage, et là encore elle n'avait pour ainsi dire pas d'autre issue que le suicide pour effacer la honte qui retombait sur toute sa parenté, ou bien un arrangement était conclu avec son père. Il donnait en compensation un supplément de dot " τό πάνωμπροῦκι " en argent, qui pouvait être très important.

De nos jours, le fiancé s'aperçoit généralement du "délit" avant le mariage car on admet maintenant tacitement que le futur couple puisse avoir des relations sexuelles après les fiançailles, aussi sacrées et indissolubles que le mariage; ce peut être encore une raison de rompre les fiançailles, mais le plus souvent le fiancé préfère demander une compensation pécuniaire, bien que socialement parlant cette solution soit moins honorable. De toute façon, toutes ces transactions restent confidentielles dans la mesure du possible, et d'après les gens du village, cela ne concerne que les hommes extérieurs au village ...

Une jeune fille peut être également l'origine - mais non la responsable - d'incidents entre lignages si un homme l'enlève pour l'épouser. Il s'agit généralement d'un jeune homme de grande famille car il craint moins les conséquences de son

acte. Les causes de cet enlèvement (ἡ κλεφά) peuvent être diverses : ce peut être le refus opposé par la famille au prétendant et que ce dernier considère comme une insulte qu'il doit venger; parfois aussi, le prétendant prévoyant une réponse négative préfère éviter l'étape précédente jugée inutile et employer directement des moyens plus expéditifs. Enfin, il peut y avoir un accord préalable du futur couple.

Le jeune homme se fait alors accompagner d'un certain nombre de parents et d'amis armés, à la fois pour l'aider et pour le protéger, et il va enlever la jeune fille pendant la nuit. Il l'emmène ensuite dans un autre village, dans une maison alliée, et là, on célèbre le mariage. La jeune fille accepte généralement car après un tel scandale, elle ne pourrait plus se marier de toute façon. De plus, si elle refuse, ses proches doivent la venger, et c'est le début de la vendetta. Lorsqu'elle accepte par contre, les relations entre les deux lignages peuvent s'améliorer, passé un certain temps, d'autant plus que le père alors n'est pas obligé de fournir une dot à sa fille.

Sans aller jusqu'à l'enlèvement on pouvait épouser une jeune fille sans son consentement ou celui de ses parents si on réussissait à lui ôter son foulard et à lui couper ses cheveux. Mais cet acte était rare et considéré comme déshonorant du fait de la ruse qu'il impliquait. On pensait que l'homme qui agissait ainsi manquait de courage et de virilité.

Les femmes ne sont pas les seules causes de conflits entre lignages. Ils naissent souvent à l'occasion d'un incident banal : vol de moutons, transgression de limites de champs ou de pâturages, etc ... des représailles s'ensuivent et le climat dégè-

nère peu à peu jusqu'à ce qu'il y ait mort d'homme. La honte retombe alors sur toute la famille de la victime et elle ne sera effacée que par la vengeance : en tuant un membre de l'autre famille, on "reprend" le sang et on retrouve son honneur. Des familles entières ont été décimées de cette façon. La vendetta sévissait à l'état endémique dans les régions montagneuses. G. Perrot nous décrit le climat de tension qui existait autrefois (71) :

" ... Ce qui entretenait chez les Sfakiotes des habitudes belliqueuses et ce qui empêchait leurs armes de se rouiller pendant qu'ils étaient en paix avec les Turcs, c'étaient les haines héréditaires qui divisaient chez eux les familles et les villages; c'étaient les guerres civiles qui trop souvent désolaient leurs vallées; Comme presque tous les montagnards, comme les Maniotes et les Monténégrins, les Sfakiotes poussaient au dernier point la superstition et le fanatisme de la vendetta. Le rapport de l'un des commissaires vénitiens, Foscarini, signale parmi eux un usage qui se retrouve en Corse; un homme avait-il été frappé par son ennemi, son plus proche parent jurait de ne pas changer de linge, de ne point se séparer de la chemise ensanglantée du mort que l'on n'eût vengé son trépas en frappant son assassin ou quelqu'un de sa famille. C'était quelquefois au bout de 40 ou 50 ans que se payait cette dette de vengeance. Peu d'hommes à Sfakia, disent encore les vieillards, mouraient autrefois de mort naturelle. C'étaient là nos coutumes, ajoutent-ils, non sans regretter secrètement l'ancienne énergie. Des querelles qui s'engageaient souvent sous le plus léger prétexte faisaient sortir de la ceinture couteaux et pistolets. Celui qui succombait avait-il beaucoup de parents, il ne restait guère au meurtrier d'autre chance de salut que de s'enfuir et de quitter l'île et c'est le parti qu'il s'empressait toujours de prendre. La famille de la victime se portait aussitôt à la maison de l'assassin, la brûlait et s'emparait de tous ses biens ..."

Lorsqu'un homme est tué par vendetta c'est le devoir de ses plus proches parents d'assurer sa vengeance afin de sauver

l'honneur et la réputation du lignage et d'assurer le repos de l'âme de la victime (γιά τήν ἀνάπαφη τσῆ φυχῆς του). Ce n'est généralement pas le meurtrier lui-même qui sera exécuté, puisqu'aussitôt son crime accompli il s'exile pour toujours, mais un autre membre du lignage afin de "reprendre le sang" (Πά πάρουμε πίσω τό αἶμα του). Pour que la vengeance soit plus éclatante et le groupe rival plus touché, on s'efforce de tuer le meilleur représentant du lignage. En principe, les femmes ne sont jamais exécutées, sinon par des parents comme indiqué auparavant, mais en fait cela arrive parfois lorsque le justicier est aveuglé par sa fureur, ou lorsqu'une femme est directement responsable. Quand un lignage ne comporte plus qu'un seul représentant mâle, il doit s'exiler dès qu'il atteint l'âge adulte pour tenter d'échapper à l'inéluctable; mais ceci n'est pas toujours suffisant et il y a de nombreux exemples de vendettas qui se sont poursuivies hors de Crète.

I. Tsouderos (72) qui a consacré un ouvrage aux mirologues crétois donne d'intéressantes précisions sur ceux consacrés aux victimes d'une vendetta et qui sont toujours construits sur le même modèle : dans une première phase, on fait l'éloge des qualités du défunt et parallèlement on stigmatise l'indignité de la conduite de l'assassin, "le chien". (ὁ σκύλος). Ensuite après un historique parfois très court des circonstances du meurtre, on désigne le nom du ou des meurtriers, ou tout au moins on les assure qu'ils sont connus. Enfin on s'adresse à la victime pour lui promettre la vengeance tout en proférant la terrible menace : "Les balles se rendent !" (οἱ μπάλες εἶναι δανεικές) ou bien : "Sachez-le, Crétois,

je le dis, je ne le cache pas, où je vois des Kaloïdadès, je dois les tuer". (Νά τό κατέτε, Κρητικοί, τό λέω, δέν τό χώνω, Καλοειδάδες όπου δῶ, πρέπει νά τσοί σκοτώνω.)

Le mirologue suivant (1930) rapporté par Tsoudéros est particulièrement caractéristique du climat où vivent les membres des lignages en vendetta. J'ai essayé de préserver cette atmosphère et la poésie du texte dans la traduction (73) :

- Mirologue des Katsiadès -

- Mes enfants, quelle est donc cette foule dans les maisons des Katsiadès,
Ils doivent sûrement célébrer un mariage !
- Ils fêtent deux mariages avec des couronnes mortuaires.
O mon Dieu tout-puissant, mais que se passe-t-il donc ?
O mon Dieu tout-puissant, pourquoi cette malédiction ?
Et quelle grande faute est inscrite sur tes feuillets ?
S'il y a eu une grande faute dans leur lignage,
rends-leur la vie, ne commets pas d'injustice !
Je réfléchis sur l'injustice, comment elle a lieu.
C'est comme un nuage noir qui va sur la montagne,
lance des éclairs et brûle des arbres,
et condamne à la mort les chamoix et les oiseaux.
Je trouverai de l'encre et du papier pour écrire un chant
pour que tous l'entendent tant que s'élèvent les montagnes.
Un matin, Sifis et Stavroulios se lèvent,
pour descendre de Kalo Lakko.
Ils se lèvent, ils s'arment et ils déjeunent,
puis ils se demandent quelle route ils vont suivre.
Ils dévalent les pentes, et vont à Aï Pavlos,
ils rentrent pour s'y prosterner, un grand miracle se produit :
l'icône verse des larmes amères et empoisonnées,
et ce sont comme des présages, des choses déjà écrites.
Ils sortent dans la fraîcheur pour s'asseoir un instant,
et Sifis songe comme s'il avait bu du poison.
Ils parlent de ce qu'ils ont pu entendre, des choses passées,
de tout ce qui a eu lieu dans leur lignage.
Pendant qu'ils bavardaient, ils se sont endormis tout d'un coup
et Sifis fait un rêve; il voit trois serpents
et il les vise mais la balle ne les atteint pas.
Effrayé, il fait son signe de croix,
il se lève avec crainte, et fronce les sourcils.

- Cousin Stavros, Charon va nous trouver avant la nuit;
dépêchons-nous donc car l'heure passe,
et nous devons descendre à Hora Sfakion.
Ils reprennent la route, marchent sur les hauteurs,
arrivent sur une éminence, sans cesser de penser.
Alors Sifis commence à chanter de tristes mandinades :
- Au revoir, montagnes immortelles couvertes de verdure,
regarde les gorges et les montagnes que nous saluons,
car nous allons rentrer dans les grottes de Charon.
Un peu plus bas les attendaient les Niaïdès, les chiens,
et ils tirent d'abord sur Sifis pour qu'il ne leur échappe pas.
Il se mord le doigt et il le garde ainsi :
ses parents et ses amis le lui avaient bien dit.
Stavroulios est resté seul et il se bat,
mais ces chiens étaient trois et lui était tout seul.
Il a un fusil qui se charge par la culasse, il tire sans arrêt
mais il n'a que du petit plomb qui reste sans effet.
Le fusil n'a pas de balles, il veut prendre son poignard,
mais l'un d'eux l'a devancé et jette le couteau.
Ils devront l'avouer : ils avaient décidé de dire
que seul l'un d'eux est coupable, pour sauver les autres.
Ils poussent des cris, on vient de Komitadès,
et ils veulent faire croire, les lâches, qu'on leur avait tendu
ils veulent cacher que c'est eux qui les ont tués, un piège,
jusqu'à ce qu'ils s'enfuient secrètement et qu'ils s'exilent.
Mais à Sfakia, Yiorgos Kotsifis l'avait dit,
qu'ils ont tué Stavris et que Sifis se trouve là-bas aussi.
Ils étaient là tous les deux, et on tarda à les trouver,
ni les médecins ne les ont guéris ni les saints ne les ont aidés.
Iannis (74) était sur le rivage, il rentre à la maison,
il prend son fusil, il le charge en balles,
et il va à Pézoulo où on les avait tués.
Une centaine de parents les y entouraient;
Une centaine de parents de Vouvas, de Vraskas et Nimbros,
car ils l'avaient appris d'abord, à Sfakia on le cachait.
Avec des clous, des planches et des cordes, ils font des civières,
et ils les emmènent à Sfakia, à Mésohori directement.
Ils les emmènent à Sfakia dans la maison de Stavros,
car celle de Sifis était fermée, plus personne n'était là pour
Ils ont creusé une large tombe, et ils l'ont murée, l'ouvrir
On les y a mis tous les deux ensemble, on ne les a pas séparés.
- Sifis, qu'avais-tu fait de ta virilité, de ta rapidité,
pour laisser ces trois lâches te dévorer, ces trois chiens.

Ils t'avaient tendu une embuscade, les chiens, cachés dans les
et c'est ton petit parrain qui les avait exercés, /pierres,
ton parrain Katsoulios t'a donné en présent (75)
il a teint de noir sa chemise et il fait mine de ne rien savoir.
Sifis, que ton coeur ne soit pas lourd ni ton âme triste,
car tant que les montagnes s'élèveront ton nom restera.
Sifis, n'aie pas le coeur lourd dans l'obscurité de l'Adès,
car ils payeront, eux, leurs parents, et leurs amis.
Près de l'endroit où on les a tués il y avait une source,
et elle s'est couverte de fleurs. Que Dieu leur pardonne !

De nos jours, les vendettas se font plus rares, mais elles n'ont pas entièrement disparu. Lorsque deux groupes familiaux rivaux décident de se réconcilier, ils s'allient le plus souvent par un mariage. Au sujet d'une vendetta entre deux familles de Sfakia, Andréas Vourdoubakis nous expose le déroulement des évènements et la réconciliation qui suivit (76) :

"Deux grandes familles de Sfakia, la famille Skordylis avec pour chef Iéronimos Skordylis et la famille Valérianos avec pour chef Nikolaos Valérianos avaient de grands troupeaux de chèvres et de moutons. Comme leurs pâturages étaient voisins, il arrivait souvent que les bêtes des Skordylis aillent sur les pâturages des Valériani et inversement. Ces incidents répétés provoquaient des querelles constantes entre les deux familles et se transformèrent peu à peu en une haine mortelle de sorte que plusieurs meurtres fûrent perpétrés de chaque côté par vengeance.
A la fin, Andréas Skordylis fût tué par deux frères, Pétros et Nikolaos Seryiyiannidès. Alors ces deux grandes familles décidèrent de trouver une possibilité de réconciliation car elles étaient toutes deux menacées d'extermination complète. Le seul moyen de faire cesser 'les meurtres et incidents quotidiens' et de sceller cette réconciliation était d'allier les deux familles par un mariage.
Les deux parties décidèrent que Konstantinos Skordylis, frère de Iéronymos, donnerait sa fille Maria en mariage 'par les lois sacrées de la Sainte Eglise' à Efstratios Valérianos, neveu au premier degré de Nikos Valérianos. En même temps, les limites entre les pâturages seraient supprimées et les troupeaux de

chaque famille pourraient aller sans encombre de chaque côté. Le mariage fit cesser les hostilités et ramena la paix et l'entente entre les deux familles - 1435 -"

L'exemple suivant est extrêmement rare. Il s'agit d'un traité signé par deux familles pour marquer la fin des hostilités (77) :

"Protocole d'accord privé contresigné par Abdus Ahmed, Moutévéli de Sfakia, au sujet de la réconciliation des frères Vourdoubakis avec la famille de leur victime, Yiorgos Fourakis. 22 Février 1801.
Par la présente, nous déclarons, nous, le vieux Nikiforos Stratikakis le Doux, Théodoros Kakothodorakis et Nikoleta Kakothodoropoula, que nous nous sommes réconciliés avec Sifis Vourdoubakis et avec son frère Roussos au sujet de notre neveu, mon fils, Yiorgos Fourakis, qu'ils avaient tué.
Les gens de bien nous ont réconciliés et nous prenons 320 grosia (troix cent vingt), nous faisons la paix, et nous n'intenterons aucun procès, ni personne de notre lignée, ni jeune, ni vieux, à aucun Moutévéli susceptible de venir au château. Et pour que cela se réalise, nous faison la présente contresignée par les témoins suivants ..."

" Certificat du Moutévéli de Sfakia libérant les frères Vourdoubakis de toute responsabilité au sujet du meurtre de Yiorgos Fourakis commis par eux.
26 Mars 1801.
Etant donné que Yiorgos Fourakis a été tué et que Roussos Vourdoubakis et Stratis Vourdoubakis, fils de Sifis déclarent l'avoir tué,
Je les ai pris tous les deux, moi, Abdus Ahmed Aga, Moutévéli de Sfakia, et je leur ai infligé une amende. Et comme ils m'ont réglé l'amende, je leur donne la présente lettre qu'ils pourront produire en tout temps pour ne pas être inquiétés par un Moutévéli, quelqu'il soit au château.
Moi, le très glorieux Abdus Ahmed Aga, Moutévéli de Sfakia, je donne la présente avec mon sceau ..."

Une telle réconciliation est tout à fait inhabituelle. Il était particulièrement offensant pour la famille de la vic-

time de devoir considérer toute l'affaire comme réglée par une simple somme d'argent : les circonstances exactes de cette affaire ne sont pas précisées, mais on peut penser qu'une telle solution fût adoptée en raison à la fois de la puissance de la famille Vourdoubakis et parallèlement, du nombre réduit des parents mâles de la victime.

Les Classes Sociales

En Grèce, et surtout dans les îles, on constate la présence d'une classe qui fonde sa supériorité sur sa puissance économique et sur son origine noble : Nikliani dans le Magne, Kanakaridès à Karpathos, etc ...

En Crète, cette distinction remonte à l'année 961 quand le général Nicéphore Phocas répartit la Crète entre douze familles nobles originaires de Byzance chargées de sa défense, et qui formèrent peu à peu une noblesse indigène : les Archontes avec dans leur dépendance les Archondopoulès.

Zuane Mocenigo, Provéditeur Général en Crète de la République de Venise décrit dans son rapport du 17 Avril 1589 l'importance de ces familles qui constituaient de véritables clans (78) :

"Parmi les nobles de province, il existe des familles qui comptent au moins 200 à 300 hommes pouvant porter les armes; parents et descendants de même origine, ils vivent en paix, obéissant et respectant les plus âgés et leurs chefs de lignée."

Les plus puissantes de ces familles étaient les Kalliergidès et les Skordylidès. Dans la région de Sfakia, les Kalliergidès étaient connus sous le nom de Patéri et les Skordy-

lidès sous le nom de Papadopouli. Les Patéri habitaient à l'Ouest de Sfakia et les Papadopouli à l'Est dans les villages proches de Frangokastello. Les luttes continuelles entre ces deux groupes rivaux se sont poursuivies tout au long de la domination vénitienne et constituaient le souçi majeur des autorités. Mocenigo décrit ainsi les rapports de ces deux grandes familles (79) :

"Les Sfakiotes sont divisés en différentes phratries qui dépendent toutes des deux plus importantes, celle des Patéri et celle des Papadopouli. Il existe entre elles une inimitié tenace qu'ils n'ont jamais pu abolir : il s'agit presque d'une haine instinctive. Les Patéri sont au nombre d'environ 600; ils ne pratiquent aucune activité mais vivent des revenus de leurs troupeaux et de leurs vols. Les Papadopouli, Skordylidès et autres, sont avant tout des marins, des constructeurs de bateaux, des menuisiers, des forgerons. Ils extraient la résine et débitent le bois, étant donné que dans cette région existent de grandes forêts. La plupart d'entre eux en tirent leur subsistance au détriment du bien public. En tant qu'hommes industrieux, ils aiment la tranquillité, mais provoqués par les injustices de la partie adverse, ils ont recours aux armes et pour venger leurs offenses, ils sont contraints à la désobéissance et à la violence. Chaque phratrie soutient et entretient ses propres malfaiteurs; plus ils sont nombreux, et plus ces rebelles à la justice excitent les autres à fomenter des crimes. On ne peut ni les expulser, ni les arrêter, car non seulement la police du gouverneur de la région en est incapable, mais si on les pourchasse, ils s'aident et se soutiennent entre eux, qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre des phratries. Pour cette raison, il ne se trouve jamais aucun d'entre eux qui veuille être amnistié, tuer ou capturer et livrer un de ses adversaires aux autorités."

Des confusions s'établissent souvent entre les différents lignages; du fait de leur nombreuse descendance, ils se subdivisaient en ramifications innombrables, et pour se différencier entre eux, ils prenaient pour patronyme le surnom attribué au

chef de la famille. Pour la seule région de Sfakia, le lignage des Skordylidès comprend encore aujourd'hui les Vourdoupadès, Tsiridanidès, Stratiki de la branche Psaromyligi, et les Koundourakidès, Grigorakidès, Chionadès, etc ... D'autre part, des lignages entiers pouvaient changer de nom; ainsi les Papadopouli fûrent également connus sous l'occupation turque sous le nom de Daskaliani et de Manousélidès.

En dehors de cette tradition, on peut formuler d'autres hypothèses concernant l'origine d'une classe dominante. Ainsi, l'historien Mourellos donne l'explication suivante (80) :

"Avant le départ de Crète du Pacha Kioploulos, de nombreux chrétiens aisés qui habitaient les plaines s'enfuyaient; ceux qui étaient célibataires se réfugiaient dans les forteresses de Spinalonga, Grambouza et Souda, encore aux mains des Vénitiens. Ceux qui étaient chargés de famille prenaient leurs enfants et se dirigeaient en marchant de nuit vers Sfakia. Au début, les Sfakiotes ne voyaient pas d'un très bon oeil l'augmentation de la population de leur province pauvre et montagneuse. Cependant, le sentiment de la solidarité envers les autres chrétiens de Crète qui les a toujours distingué, les poussa à protéger et à aider, même sans grande envie, leur installation. Comme unique compensation au sacrifice qu'ils consentaient en accordant leur protection, ils créèrent pour distinguer les nouveaux arrivants le surnom de " κακοσεíρους " en opposition à " καλοσεíρους " qui s'appliquait aux vrais et purs Sfakiotes."

En effet, la distinction entre " καλοσεíροι " et " κακοσεíροι " est propre aux villages de montagne. Elle est particulièrement vivace à Sfakia. Aris Poulianos a même établi après une étude anthropologique de la Crète (81) des différences notables entre les deux groupes en ce qui concerne leurs caractères physiques.

L'origine des kalosiri est à mettre également en rela-

tion avec la situation économique de l'île. Ainsi, à Sfakia, les armateurs constituaient pendant l'occupation turque une couche sociale particulièrement riche; leurs contacts fréquents avec l'étranger favorisèrent l'implantation d'idées et d'un mode de vie nouveaux, propices aux révoltes contre l'occupant. De plus, cette classe pouvait consacrer temps libre et moyens financiers à la lutte contre les Turcs. Ces facilités matérielles permettaient ainsi aux membres des familles les plus riches de devenir chefs militaires, de sorte que peu à peu il s'institua une interdiction pour les membres des autres couches sociales de devenir kapétans comme l'exprime le dicton : "De génération en génération, on prend le commandement" (82). Ils étaient également les seuls à pouvoir participer au Conseil des Anciens.

En liaison avec la richesse matérielle, on peut citer comme l'une des causes originaires de la formation de la classe dominante, le nombre des enfants : "les enfants sont une joie", "nous n'avons pas d'argent mais nous avons des enfants" (83) disait-on et les familles qui ont peu ou pas d'enfants sont mal considérées. (par enfants, il faudrait d'ailleurs préciser enfants mâles, car les filles sont destinées à changer de groupe à leur mariage, et ne sont donc pas considérées comme des membres de la famille à part entière).

Dire que les enfants sont une richesse n'est pas une simple formule, quoique l'on doive apporter certaines restrictions particulièrement de nos jours où la vérité devient inverse; mais autrefois, la puissance d'un lignage était liée au nombre de ses membres; puissance économique d'abord :

grâce à une force de travail plus importante, il peut assurer son indépendance presque totale, et parallèlement puissance sociale : le nombre des membres du groupe assure sa cohérence, son autodéfense, et est en même temps une force de dissuasion pour les personnes extérieures qui hésitent à se créer de tels ennemis.

Il semble que ces différentes hypothèses complémentaires entre elles soient à l'origine de la distinction entre "καλοσεΐροι " et " κακοσεΐροι ". Pour les Crétois, les kalosiri sont ceux qui descendent d'une lignée illustre " ψηλή γενειά ", " καλό σειρίκο ", " καλή σκλέτη ", " καλό σόϊ ", d'une grande maison " μεγάλο τζάκι " dont les ancêtres se sont fait connaitre par leur bravoure. Les kakosiri sont ceux qui descendent d'une lignée "mauvaise", c'est-à-dire humble, insignifiante.

A l'origine, cette distinction n'était donc réservée qu'aux familles nobles qui s'étaient illustrées par leur courage dans la lutte contre l'occupant. Puis, par extension, le " καλοσειρίκι " désigna finalement toutes les couches sociales qui se sentaient menaçées dans leur supériorité et dans leur intégrité; par un réflexe d'autodéfense, par instinct de conservation, les classes supérieures tenaient ainsi à bien marquer l'écart qui les séparait du reste de la population. Ces couches supérieures ne comprenaient plus uniquement la noblesse indigène qui n'était réellement constituée que d'un nombre infime de membres. Elles englobaient également toutes les familles de vieille souche qui voulaient préserver leurs droits face aux nouveaux arrivants réfugiés des régions occupées; bien entendu, ceci était le fait des

couches les plus aisées de la population qui cherchaient surtout à conserver leur supériorité économique. Grigorios Papadopétrakis (84) décrit ainsi les relations des kalosiri entre eux et avec les kakosiri :

"L'esprit aristocratique avait des racines profondes dans la conscience des Lefkorites depuis des temps immémoriaux; c'est la raison pour laquelle les 'meilleurs' d'entre eux réalisaient facilement leurs prétentions et leurs volontés sans qu'aucun membre de la classe inférieure ne vienne s'y opposer. C'est pour cela donc que les notables, bien qu'ils entretiennent entre eux une rivalité constante, conservaient cependant avec grand soin leur propre supériorité et une solidarité réciproque en cas de nécessité, de même que les unions conjugales contractées entre eux, par lesquelles, en les renouvelant constamment, les familles les plus importantes créaient entre elles des liens d'étroite parenté qui se conservent jusqu'à présent.
Cependant cette supériorité n'était pas un privilège exclusif des nobles comme à Sparte et ailleurs, mais elle se fondait sur la tolérance et l'indifférence du peuple, accoutumé d'ancienne date à les respecter. Le peuple entier des Montagnes Blanches était considéré depuis toujours comme égal vis à vis de la Cité. Pour cette raison, chaque fois que l'un des nobles les maltraitait, ils se révoltaient de concert et le détruisaient sans devoir en rendre compte à qui que ce soit.
Les nobles ne se distinguaient pas par la richesse matérielle mais en ce qu'ils avaient une réputation sans tâche et ne se pliaient pas aux volontés des tout-puissants. Il leur suffisait d'avoir la force et de jouir du respect de tous; l'étendue de la richesse leur était indifférente. En effet, celui qui était fort et qui pouvait protéger les inférieurs et les faibles était en même temps riche. De ce fait, ayant cette mentalité, ils considéraient que prendre pour épouse une femme issue d'une famille modeste était la plus grande des humiliations et ils ne tenaient aucun compte de toutes les vertus, du charme physique ou de la richesse que la jeune fille pouvait posséder."

Yiorgos Dakanalis nous décrit ainsi les relations existant entre ces deux couches sociales à Anoya (85) :

"Les habitants d'Anoya n'ont pas toujours été riches, au contraire, bon nombre d'entre eux étaient pauvres. Les éleveurs de moutons, les plus nombreux, étaient assez aisés, de même que quelques agriculteurs qui possédaient des troupeaux.
Après chaque révolution, ce qui avait lieu environ tous les dix ans, la misère redoublait, et la faim et la souffrance s'abattaient sur de nombreux foyers. Il n'y avait pas alors d'aide sociale, ou d'asiles de pauvres; chacun devait répondre à ses propres besoins, et ceci grâce à l'obligeance de ceux qui pouvaient les aider.
Les grands propriétaires de troupeaux distribuaient pour Pâques et pour le carnaval à chacun de leurs voisins pauvres de la viande ou du fromage pour qu'ils puissent eux aussi célébrer les jours de fête. Certains aidaient ainsi une ou plusieurs familles, et les agriculteurs donnaient du pain, du vin ou quelques uns de leurs produits.
L'hiver, lorsque la neige les bloquait pour plusieurs jours, ils tuaient des veaux et des porcs et les partageaient entre eux. Je n'oublierai jamais le noble geste de Konstantinia N. Dakanali, fille du grand propriétaire de troupeaux Dimitri Kallergi, et qui habitait près de notre maison. Quand son mari apportait du fromage, il le laissait dans la cour de la maison, il l'encensait, il coupait chaque fromage en quatre, et il les faisait envoyer enveloppés dans une serviette ou un sac dans les maisons des pauvres. Il n'y avait pas qu'elle. Les maisons de Iannis Chairétis dit Kasayios, de Sfakianoyanni, de Spithouromanoli, des Manouradès, de Dimitri Kallergi et de son fils Emmanuel, de Vrentzoyanni, des Kéfaloyannidès et de beaucoup d'autres suivaient cet usage, d'après les récits des vieillards du village."

Littéralement la " καλή σειρά " signifie la bonne lignée, épithète si imprécis qu'il laisse le champs libre à toutes les interprétations. En fait, de nos jours encore, les véritables kalosiri sont ceux qui peuvent citer parmi leurs ancêtres de nombreux kapétans et hommes célèbres pour leurs exploits du temps de l'occupation. Mais cette restriction était sans doute trop étroite pour ceux qui voulaient trouver des justifications à une conduite qui n'en avait pas;

en effet, les relations des kalosiri et des kakosiri n'ont pas toujours été aussi idylliques que le laissent entendre Papadopétrakis et Dakanalis; ainsi certains kalosiri imbus de leurs privilèges admettaient mal qu'un membre de la classe inférieure possède des qualités physiques ou morales qui, dans leur mentalité, leur étaient réservées, et ils n'hésitaient pas à supprimer ceux qui leur portaient ombrage. Ces excès, plutôt rares il est vrai, se manifestaient malgré tout par une attitude de suspicion exprimée par le dicton : "N'aie pas confiance dans le kakosiri !" (86).

La sagesse populaire se moquait des prétendus kalosiri qui se servaient surtout de leur titre pour masquer leur paresse, mais dont le caractère était, lui, dépourvu de toute noblesse. Le conte suivant (87) décrit comment un tel kalosiri fût remis à sa place :

"Il existait autrefois une différence très grande entre les kalosiri et les kakosiri. Les kalosiri étaient ceux qui appartenaient à de grandes familles et les kakosiri ceux qui étaient nés dans une famille humble. On avait beau expliquer que le kakosiros n'est pas quelqu'un qui appartient à une famille modeste, mais quelqu'un dont la conduite est méprisable, rien n'y faisait. Ces notions étaient ancrées dans l'esprit des gens, et ils repoussaient toute explication logique ... Et il y avait beaucoup de kalosiri qui étaient fiers de porter ce titre, mais qui en même temps laissaient les défauts s'enraciner comme des ronces dans leur coeur !
Un de ces kalosiri vivait au village il y a longtemps; il était égoïste, orgueilleux, et ne s'intéressait qu'à lui-même. Il critiquait tout le monde et ne se vantait que de lui ou de sa famille. Il ne travaillait pas, par peur de se salir les mains, et parce que pour lui le travail était un déshonneur. On peut facilement deviner de quoi il vivait : de mensonges et de tromperies aux dépens des autres. A cause de tout cela, on l'avait surnommé 'le frelon', c'est-à-dire le fainéant.

Le frelon se maria avec une jeune fille kalosiri comme on s'en doute. Ils eûrent des enfants et il était fier d'avoir agrandi sa lignée; mais les enfants, eux, ne s'intéressaient pas à la lignée; ce qu'ils voulaient, c'était avoir des vêtements, des chaussures et du pain. Et pour avoir tout ça, il fallait travailler ...
Le frelon ne voulait pas travailler; mais comme les ciseaux du travail ne coupaient pas les fils de la pauvreté, les difficultés de la famille augmentaient. Le tourbillon de la vie jette au panier tout ce qui est loin de la réalité, et il jette aux ordures le 'kalosiriki' avec tout ce qui ne sert à rien.
Un jour, le frelon me dit : "J'ai un ami à Malevyzi qui a besoin de 10 journaliers. Toi qui fréquentes des kakosiri, essaye de les trouver." Mais comme il ne s'en trouva que neuf, on décida de lui proposer d'être le dixième et de gagner un peu d'argent pour acheter quelque chose à ses enfants; on se mit d'accord pour n'y aller qu'à condition qu'il vienne lui aussi.
Il accepta, et un beau matin, on se mit en route, tous les dix. L'un de nous avait pris un âne pour porter les bêches. A mi-chemin, il descendit de son âne et nous dit : "Allez, que quelqu'un prenne ma place, j'ai des crampes à la longue, à rester assis !" Le frelon se précipita et il ne mit pied à terre qu'en arrivant.
Le lendemain, nous partîmes bêcher dans les vignes, mais le frelon restait loin en arrière, et malgré toute notre aide, le patron l'avait à l'oeil. Aussi le soir, il lui dit : "L'amitié, c'est l'amitié, mais le travail c'est le travail. Tu ne gagnes même pas le pain que tu manges; vas-t-en demain matin". Alors nous, on menaça le patron de s'en aller tous ensemble s'il le renvoyait, et il finit par céder. Il travailla toute la semaine tant bien que mal. Le jour de la paye, le patron voulait nous retirer une partie de nos gains pour compléter ceux du frelon; finalement on finit par se mettre d'accord et on décida de donner la moitié, et le patron l'autre moitié.
On reprit la route du retour, on mit de nouveau les bêches sur l'âne et son propriétaire monta dessus. En cours de route, il descend, mais cette fois, l'un de nous se dépêcha de monter sur l'âne. Le frelon, furieux d'avoir été devancé, lui court après et lui crie : "Descends kakosiri, que je monte !".
L'autre lui répond : "Tu finis par me casser les oreilles, c'est toi le kakosiri ! et fais attention, car sinon le pope

n'aura rien de toi à enterrer !" On s'interposa et on les séPara et un autre lui dit : "S'il y avait un millier de gens comme toi au monde, la terre se serait effondrée sous le poids !"
Je me suis alors souvenu d'un philosophe qui lorsqu'on lui demandait ce qu'il y avait de plus lourd au monde, répondait : "L'homme inculte". Quand celui qui s'était mis en colère m'entendit, il répliqua : "Laisse donc là la philosophie, et dis moi plutôt : on s'est débarrassé des Turcs, on s'est débarrassé des Allemands, comment va-t-on se débarrasser des frelons !"

Tout comme dans les contes, les distiques expriment aussi l'ironie vis à vis des prétendus kalosiri. Ainsi :

" Ο ἄντρας τή κάνει τή γενειά,
καί ὄχι ἡ γενειά τόν ἄντρα "

(C'est l'homme qui fait la lignée,
et non la lignée qui fait l'homme)

Cette mandinade fût composée en l'honneur d'Eleftherios Vénizélos. Issu d'une famille modeste dans un village au pied des Lefka Ori, il marqua toute la vie politique grecque pendant plus d'un demi-siècle comme chef du parti libéral et comme premier ministre.

Une des règles les plus strictes observées par les kalosiri est celle de l'endogamie : les kalosiri ne doivent prendre ni gendre, ni bru, parmi les kakosiri; car toute entorse à cette règle affaiblirait leur pouvoir. En se mariant entre eux, les kalosiri étaient sûrs de maintenir leurs privilèges intacts. Cette interdiction encore très vivante aujourd'hui se traduit par les conseils suivants :

Κακοσείρη γυναίκα μή πάρεις

(Ne prends pas pour femme une kakosiri)

Από γενειά νάναι ὁ γαμπρός καί νάναι φημησμένος

(Que le gendre soit d'une bonne famille et qu'il soit bien connu)

On pratiquait autrefois l'endogamie de façon si stricte que les jeunes filles kalosirès étaient parfois fiancées dès le berceau. Beaucoup se mariaient très jeunes et habitaient avec leur belle-famille dès la cérémonie terminée. C'était donc la belle-mère qui terminait l'éducation de sa bru.

Les deux distiques suivants expriment le fait que même en ce qui concerne les relations d'amitié ou autres, il fallait essayer de se circonscrire aux "bonnes" familles :

Άντρας σάν είν'άπο σειρά καί νά'ναι καί παλληκάρι,
ούλο τό βιό σου ξόδιασε φίλο νά τόνε κάνεις."

(Quand un homme est d'une bonne famille et qu'il est pallikare, dépense-toi sans compter pour l'avoir comme ami.)

Σάν είν'άπό γενειά άνθρωπος κί άπό μεγάλη σκλέτη ,
ούλο το βιό σου ξόδιασε καί κάνε του ραέτι."

(Quand un homme est d'une bonne lignée et d'une grande famille, dépense-toi sans compter et invite-le à ta table).

Chaque famille kalosiri avait sa propre église; ainsi à Hora Sfakion, capitale de Sfakia, on en dénombrait 101. Lorsque l'on célébrait une cérémonie religieuse, les kalosiri y assistaient dans la partie avant de l'église, et les kakosiri au fond.

L'Administration Communale

Pendant l'occupation vénitienne, puis pendant l'occupation turque comme au début du rattachement à la Grèce, l'administration officielle était peu représentée dans les villages de montagnes. Les problèmes qui se posaient comme par exemple le recouvrement des impôts se réglaient à l'aide d'émissaires; tout un cérémonial accompagnait ces visites, car les deux parties cherchaient mutuellement à s'impressionner et à faire

montre de leur force et de leur puissance. Ainsi, à Sfakia, où Tancoigne décrit ainsi le passage du collecteur d'impôts :

"L'Officier du Pacha de la Canée qui vient tous les ans y percevoir le kharatch doit, avant tout, déposer ses armes aux frontières du territoire de la Sfachie. Là, il est reçu par les chefs de la nation qui l'accompagnent jusqu'au principal village où le kapétan lui remet le tribut. Sa mission remplie, on le reconduit jusqu'aux confins avec les mêmes formalités et les mêmes précautions." (88)

Mais si les relations avec les autorités étaient réduites, des problèmes se posaient cependant chaque jour dans la vie des communautés villageoises, qui devaient les résoudre au fur et à mesure. Une organisation interne était nécessaire pour faire face à la répartition des impôts, à l'administration des terres communales, etc ...

Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater l'importance et la puissance de groupes familiaux très nombreux, obéissant scrupuleusement aux ordres des chefs de lignée. Cette organisation très stricte, presque militaire, était dictée par la situation constamment troublée de ces régions. Les chefs de lignée étaient souvent en même temps des kapétans, c'est-à-dire des chefs militaires. Leur autorité toute-puissante était rarement contestée car on savait que ces hommes avaient fait preuve de leurs qualités de bravoure et de courage; d'autre part, des dissensions internes auraient mis en péril la puissance du groupe.

En temps de paix cependant, les problèmes qui se posaient étaient d'une nature différente. C'était l'assemblée des "δημογέροντες" qui était chargée de les résoudre.

Ils n'étaient pas élus, mais désignés par les autres " δνμογέροντες ". En principe, tous pouvaient acquérir ce titre, mais il s'agissait toujours d'hommes d'âge mûr, respectés soit pour leur sagesse, leur richesse, leur appartenance à une grande famille, ou pour leur valeur personnelle. La " δημογεροντιά " a disparu avec l'annexion de la Crète à la Grèce, mais il est remarquable de constater que de nos jours, dans les conseils municipaux, certaines familles ne sont jamais représentées.

Les réunions de l'assemblée n'étaient pas formelles; elles pouvaient avoir lieu à l'air libre ou dans un café; Les conseillers se réunissaient à chaque fois qu'un problème particulier se posait. Ils étaient en quelque sorte les représentants du village. Le pope faisait également partie de ce conseil. C'étaient eux qui répartissaient les impôts, désignaient le garde-champêtre (ὁ στημαδδόρος), le préposé à la distribution des eaux, et qui géraient les terres communales. Ils avaient aussi pour rôle de juger par arbitrage les différends entre habitants et les vols. Lorsque certains travaux devaient être exécutés dans le cadre de la commune, ils fixaient la part de travail obligatoire de chacun.

Actuellement, les impôts communaux se répartissent de la façon suivante : taxe sur les pâturages, sur l'eau et sur les égoûts. De plus, chaque homme adulte doit tous les ans à la commune une ou plusieurs journées de travail. Lorsque les travaux ne sont pas urgents on peut s'en acquitter par une compensation financière, mais en cas de travaux importants par contre, (goudronnage des rues par exemple) chacun est tenu d'y participer personnellement.

Lorsqu'ils avaient à faire face à des problèmes plus vastes, tous les conseillers des villages concernés se rassemblaient, généralement dans la montagne, afin de se concerter en toute tranquillité. L'objet de ces réunions était en effet plus ou moins secret :

"Les Crétois des montagnes tiennent souvent des assemblées villageoises et des parlements en plein air dans le but d'échapper au collecteur d'impôts, de résister aux autorités ou de préparer un raid dans un village voisin pour accomplir une vengeance ou pour faire une victime." (89)

Une autre occasion de réunir des conseillers de régions éloignées se présentait lors des mariages qui rassemblaient plusieurs centaines de personnes. En effet, comme les réunions importantes étaient interdites par les autorités, les mariages fournissaient un prétexte parfait et pour cette raison on pouvait compter jusqu'à une cinquantaine de parrains de mariage !

Grigorios Papadopétrakis décrit ainsi l'organisation et le déroulement de ces assemblées villageoises à Sfakia :

"Isolés sur leurs montagnes et sans aucune relation avec le monde extérieur, ils devaient développer les ressources de leur région pour assurer leur subsistance et se gouverner eux-mêmes. Ce besoin s'exprimait spontanément dans chaque village par l'arbitrage des notables qui donnaient patriarcalement leurs avis sur les injustices éventuelles ou sur les affaires publiques. De même, les notables de tous les villages constituaient ensemble l'autorité supérieure de la région en toute matière. Ainsi, les notables de chaque village bannissent et rendent la justice indépendamment des différends de toute nature entre leurs concitoyens. Ils jugeaient avec le même sérieux les affaires à caractère général ou a caractère privé, et chaque fois qu'un problème difficile ou une affaire publique se présentait dans un village, les notables de ce village pouvaient convoquer en un jour et un lieu donnés

une assemblée de tous les nobles. Ceux-ci devaient obligatoirement être présents au jour et au lieu fixés. Quelque soit le nombre des participants, l'assemblée était considérée comme au complet, et elle se prononçait sans que les absents puissent faire opposition aux décisions prises. Seule une telle assemblée pouvait rapporter les décisions adoptées. Ces assemblées se tenaient généralement en plein air; dans un endroit ensoleillé s'il faisait froid, à l'ombre d'un arbre s'il faisait chaud. Tous s'asseyaient avec simplicité et les capes blanches qu'ils avaient l'habitude de porter leur servaient de tapis quand ils s'asseyaient par terre; appuyés sur un coude, ils discutaient sérieusement les affaires traitées qui variaient selon les circonstances. Les discussions étaient entrecoupées de petites plaisanteries; mais souvent cette simplicité et cette amabilité pouvaient tourner à la férocité suivant la nature du problème : l'accord se brisait et se transformait en querelles violentes aux conséquences parfois sanglantes. Si un problème était difficile à résoudre ou si un grand danger de l'ennemi menaçait, quelqu'un taillait un morceau de bois avec son couteau en guise de comboloï, ou frappait sa canne par terre, ou lançait une plaisanterie au moment opportun pour faire éclater de rire tout le monde et chasser la morosité. Ils pouvaient alors revenir à leur sujet, penser et discuter de façon sérieuse et approfondie; de la part de ces hommes incultes, la sagacité de leurs jugements et leur intelligence naturelle auraient fait naître l'enthousiasme du plus savant des hommes.

Une fois le problème résolu, se présentaient généralement différentes autres questions se rapportant non seulement à la région, mais à la Crète toute entière. On en discutait spontanément et presque toujours de façon fructueuse. Cette tradition des assemblées dans les Montagnes Blanches a été sanctionnée par le temps. On considérait tout ce qui y avait été voté comme une institution sacrée et une loi inaltérable de la région.

Dans les coutumes, cette assemblée tenait le rôle d'une Chambre des Députés ou d'une Cour de Cassation. Ainsi, malgré toutes les contestations possibles, un vote restait sans appel et immuable. Chaque citoyen devait le graver dans sa mémoire et le mettre en pratique dans sa vie sous peine d'être considéré comme contrevenant et sans honneur. Il était haï par tous et on se méfiait de son inconduite. Aussi, après la dissolution de l'Assemblée quand les participants retournaient dans leurs

villages, leurs concitoyens les interrogeaient avec beaucoup d'intérêt pour apprendre ce qui avait été décidé ou voté et le garder gravé dans leur mémoire car on ne l'écrivait jamais.

Mais ce qui concernait plus particulièrement la région attirait moins l'attention que ce qui concernait la Grande Ile. Aucun évènement, aucun incident de quelque importance n'échappait à leur attention; aucun acte de répression de la part des tyrans ne passait inaperçu et dans la mesure du possible ne restait jamais sans représailles. Ils étaient sur leurs gardes et travaillaient comme s'ils étaient seuls dans l'île à avoir l'entière responsabilité et le devoir de venger le châtiment de leurs frères opprimés. Bien peu de Chrétiens habitant en dehors des Lefka Ori connaissaient les précautions et les efforts déployés par les habitants des Montagnes Blanches et ceux qui en étaient informés ne pouvaient en aucun cas manifester leur joie, ou réagir face aux terribles répressions et aux dangers. Ces Assemblées se sont tenues jusqu'à nos jours. Nous avons vu et assisté à beaucoup d'entre elles, car on n'empêchait personne d'y assister, d'écouter et de dire ce qui lui semblait bon et juste." (90)

Le texte suivant rapporte les décisions prises par une telle assemblée, toujours dans la région de Sfakia :

"3 Août 1830, au village d'Askyfou.
Rassemblés de propos délibéré dans cet endroit, les habitants de tous les villages de notre éparchie ont estimé qu'avaient lieu et qu'ont lieu chaque jour parmi nous des calamités importantes et innombrables. Pour cette raison, d'après l'opinion générale de tous les habitants des villages de notre éparchie, nous avons décidé de faire cesser comme suit ces calamités, c'est-à-dire les meurtres, les enlèvements, les vols, les offenses à l'honneur, etc ...
Celui qui agira comme nous venons de l'indiquer sera châtié comme suit :
- a - Celui qui tue volontairement, qu'on le tue lui aussi et que sa maison soit brûlée; que ses biens immobiliers soient vendus et répartis parmi les habitants de notre éparchie et que ses autres biens soient saisis par le peuple. Si cependant quelqu'un a été contraint de tuer, qu'il soit exilé et que ses biens subissent le même sort que précedemment.

- b - Si on prend un voleur sur le fait ou si l'on prouve clairement sa culpabilité il devra donner au maître de la maison le quart de ses biens mobiliers et couvrir tous les frais que ce dernier a pu engager pour découvrir le voleur. Le peuple se partagera le reste de ses biens. S'il ne possède pas de biens mobiliers, qu'on lui prenne ses biens immobiliers et sa maison.
- c - Celui qui viole une maison, c'est-à-dire qui viole une femme et lui enlève son honneur, si les parents de celle-ci n'en veulent pas pour gendre qu'il soit châtié comme un assassin.
- d - Celui qui a aidé ou protégé l'auteur d'un de ces méfaits sera châtié comme le coupable.
- e - En ce qui concerne tout ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour, nous laissons le soin au Gouverneur de notre Eparchie ou de notre patrie la Crète de juger du droit de chaque partie.
Ce que nous venons d'écrire nous le signons tous volontairement, et ceux qui ne savent pas écrire apposeront le signe de la Sainte Croix.
NB : En ce qui concerne le meurtrier, que l'on donne une partie de ses biens mobiliers et immobiliers à la garde de la femme de la victime, pour qu'elle puisse élever ses enfants. Ainsi s'il s'avère que quelqu'un a aidé ou protégé l'auteur de ces méfaits, qu'il reçoive la malédiction de la Vierge et de tous les Saints et leur anathème. Nous apposons le cachet de notre éparchie en signe de notre décision ..." (91)

NOTES

-----

1 - I. Τσουδερός, "Κρητηκά μοιρολόγια", Αθῆναι, 1976, σ.26.

2 - Captain T.A.B. Spratt "Travels and Researches in Crete" London, 1869, page 53.

3 - Π. Νικολαϊδής, "Συνομή περί τῶν Σφακιανῶν καί τῶν ἄλλων Κρήτων", στόν Ψυλάκη, "Ιστορία τῆς Κρήτης", Χανιά, 1909, σ.543.

4 - A.I. Κριαρῆς, "Αθιβολές", Αθῆναι, χωρίς ἡμερονημία, σ. 26 καί 103

5 - Οἱ κατωμερίτες.

6 - πασπαρήτες, βαρθακοκοίληδες.

7 - Sissarha est un hameau proche de 4kms qui fait partie de la commune.

8 - Σταυράκης, "Στατιστική τῆς Κρήτης", Αθῆναι, 1890.

9 - 1 stremma est égal à environ 10 ares, soit 1.000 m2.

10 - Κατανομή τῆς ἐκτάσεως τῆς χώρας κατά βασικάς κατηγορίας χρύσεως αὐτῆς (14.03.1971)

11 - Vassilis Fassoulas dit Gligorovassilis.

12 - Le titre de Kapétan est ici honorifique : le personnage en question a en effet été député et chef de la fraction vénizeliste.

13 - Eleftherna a été fondée à l'époque géométrique; cette cité autonome était une des plus puissantes de l'époque archaïque; elle fût semble-t-il détruite par les Sarrasins au début du IXème siècle.

14 - Lieu-dit du village.

15 - mot crétois peu employé aujourd'hui qui désigne les cheveux.

16 - une des plus grandes familles du village.

17 - une des plus grandes familles d'Axos d'origine vénitienne (Da Fermo).

18 - Γεώργιος Δακανάλης, Συμβολή στήν ἱστορία τῶν Ανωγείων, χειρόγραφο.

19 - quartier d'Anoya.

20 - E.J. Hobsbawn, "Les Bandits", Maspéro, 1972, page 26.

21 - raconté par Nikos Chairétis, dit Nikakis.

22 - raconté par Manolis Samolis dit Samolomanolis.

23 - Captain T.A.B. Spratt, "Travels and Researches in Crete" London, 1869, pages 21-22.

24 - Samolomanolis.

25 - paysan.

26 - porte d'Héraklion par laquelle on arrive en venant d'Anoya.

27 - culotte bouffante portée autrefois par les Crétois.

28 - Le 6 Août 1944, le gouverneur allemand de Yéni Kavé vint à Anoya pour essayer de trouver des hommes pour le Service du Travail Obligatoire car la plupart tentaient d'y échapper en prenant le maquis. Les hommes ayant quitté le village, il emmena les femmes vers Yéni Kavé. Mais un groupe de maquisards prévenus entre-temps tua deux Allemands et conduisit le gouverneur et le reste de la troupe dans la montagne où ils fûrent exécutés après avoir refusé de répondre aux interrogatoires auxquels on les soumit.

29 - Généralement concédé à des villes plus importantes.

30 - Η Φωνή τῶν Ἀνωγείων, Ἰανουάριος 1974.

31 - Iannis Dramoundanis ou Stéfanoyannis s'était rendu en Lybie pour prendre contact avec le contre-espionnage anglais et organisa la résistance au village. En février 1944, il fût exécuté par les Allemands.

32 - Gouverneur de Yéni Kavé.

33 - raconté par la Troulostavroulina.

34 - Η Φωνή τῶν Ἀνωγείων, Μάρτιος 1974.

35 - située à Héraklion.

36 - Les deux pachas avaient décidé de partir l'un de Voriza et l'autre d'Anoya à l'heure où les coqs chantent, en direction de Nida, pour voir de quel village le plateau de Nida était le plus proche. Mais les habitants d'Anoya enivrèrent leurs coqs qui se mîrent ainsi à chanter bien avant l'heure normale, et le pacha qui séjournait au village se dirigea vers Nida avec une bonne avance !

37 - lieu-dit.

38 - lieu-dit.

39 - lieu-dit.

40 - τὸ καπότο : vêtement très enveloppant avec une capuche, tissé en poils de chèvre et qui n'est porté que par les bergers.

41 - Robert Pashleys, "Travels in Crete", Cambridge, 1837, page 246.

42 - Γ.Α. Ορφανοῦ, "Κρητικά διηγήματα" Ρέθυμνο, 1967, σ. 121.

43 - Γ.Α. Ορφανοῦ, "Κρητικά διηγήματα", Ρέθυμνο, 1967, σ. 78-9.

44 - Γεώργιος Δακανάλης, Συμβολή στήν ἱστορία τῶν Ἀνωγειῶν, χειρόγραφο.

45 - Γ.Α. Ορφανοῦ, "Κρητικά διηγήματα", Ρέθυμνο, 1967, σ. 21.

46 - Paul Faure, "La vie quotidienne en Crète au temps de Minos", Paris, 1973, pages 126-127.

47 - Paul Faure, "La vie quotidienne en Crète au temps de Minos", pages 163-164. Voir aussi pages 163 à 168 la description particulièrement intéressante et détaillée des techniques utilisées par les métallurgistes antiques.

48 - Δελτίον ἐτησίας γεωργικῆς στατιστικῆς ἔρευνης ἔτους 1975 κατά Δήμους καί κοινότητας.
(toutes les statistiques citées dans le chapitre concernant l'élevage en sont issues).

49 - Domestique, ouvrier agricole ou berger au service d'une grande famille ou d'un monastère.

50 - Μιχαήλ Δέφνερ, "Οδοιπορικαί ἐντύπωσεις ἀπό τή Δυτική Κρήτη", Ἀθῆναι, χωρίς ἡμερομηνία, σ. 104/106.

51 - jeu de mot entre " τρίχα " (poil) et " Τρίτη " (mardi).

52 - Δελτίον ἐτησίας γεωργικῆς στατιστικῆς ἔρευνης ἔτους 1975 κατά Δήμους καί κοινότητας.
(Toutes les statistiques citées dans le chapitre concernant l'agriculture en sont issues).

53 - χειρόγραφο τοῦ Γεώργιου Δακανάλη.

54 - petit chapelet à caractère non religieux.

55 - Ἀπό τή πόρτα σου περνῶ, γλυστρῶ καί πέφτω ὀλόρθος,
ἄν δέν προβάλης νά με δῆς, σηκώνομαι καί φεύγω.

56 - Patrick Leigh Parmor "Mani", New York, 1958.

57 - Il s'agit du livre Οἱ κρητικοί γάμοι τοῦ Ζαμπέλιου, Χανιά, 1913, qui relate un épisode sanglant de l'occupation vénitienne.

58 - χειρόγραφο τοῦ Γ. Δακανάλη.

59 - Γρηγόριος Παπαδοπετράκης "Ἱστορία τῶν Σφακιῶν", Ἀθῆναι, 1888, σ. 60/62.

60 - Αποβαφτίσην τό παιδί κι'έγινη χρισθιανάκη,
νά τό χαροῦν οἱ γονέοι του κι'ἡ συντροφιά μας οὔλη,
νά τό χαρῆ κι'ὁ σάντολος καί νά τό στεφανώση,
νά τοῦ βαφτίση καί παιδί.

61 - Μά τόν ἰγιό μου ἐπήρανε τ'ὄμορφο παλληκάρι,
πού τόν ἐστεφανώσανε ἐβδομήντα δυό κουμπάροι,
ἀπού τόνε λιγοῦ καιροῦ συνοροπαντρεμένος,
κι'ἀκόμα στσοί κουμπάρους του δέν ἦτο παωμένος,
(Τό τραγούδι τῶν Δανούζων ἤ τσῆ Χαιρέταινας)

62 - Εἶναι ντροπή νά πατήσης τή σκιά τοῦ σύντεκνου.

63 - Γ. Παπαδοπετράκης "Ιστορία τῶν Σφακιῶν", Αθῆναι, 1888, σ. 76-77.

64 - Δ. Μουρέλλος "Ιστορία τῆς Κρήτης", Ηράκλειον, 1932 καί Α. Κριάρης "Ιστορία τῆς Κρήτης", Χανιά, 1902.

65 - "Τόν ὑγιό μου τόνε ζυγιάσανε, τόνε πέρασε ἡ Τουποκαλή ἀπό ἕνα πουκάμισο πλατυμάνικο καί μοὖπε : Τόσονε θά σου δώσω νά τό ἀγοράσω τό παιδί νά μου τό βλέπεις" Συλλογή χειρογράφων τοῦ Σπουδαστήριου Λαογραφίας Πανεπιστήμιου Αθηνῶν, χ. 1063, Ανώγεια.

66 - G. Perrot, "L'île de Crète", Paris, 1867, pages 189-190.

67 - Ανέστη Μακρυδάκη "Τουριστικός Οδηγός" Χανιά.

68 - J.K. Campbell, "Honour, family and patronage", Oxford, 1964, page 199.

69 - R. Pashleys "Travels and researches in Crete", Cambridge, 1837, pages 250-251 (2° tome).

70 - raconté par Irini I. Chairéti.

71 - G. Perrot, "Description de la Crète", Paris, 1867, pages 187-189.

72 - Ιάννης Ε. Τσουδεροῦ, "Κρητικά μοιρολόγια", Ἀθῆναι, 1976.

73 - Ιάννης Ε. Τσουδεροῦ "Κρητικά μοιρολόγια", Ἀθῆναι, 1976, σ.127/9.

74 - Le frère de Sifis.

75 - à Charon.

76 - Αντρέας Βουρδουμπάκης, "Δυό ανέκδοτα ἔγγραφα τῶν Σφακιων" Επετηρίς Εταιρείας Κρητικῶν Σπουδῶν Β΄ σ. 256.

77 - Μ.Γ. Παρλαμᾶ, "Ανέκδοτα ἔγγραφα ἐκ Σφακιῶν" Ε.Ε.Κ.Σ. (Ζ') 1953, τεῦχος ΙΙ, σ. 235.

78 - Σ. Σπανάκης "Μνημεῖα τῆς κρητικῆς ἱστορίας", Ηράκλειον, 1940, τεῦχος Ι, Zuanne Mocenigo, Relazione, page 12.

79 - Voir note 78.

80 - Ι.Δ. Μουρέλλος "Ιστορία τῆς Κρήτης", Ηράκλειον, 1932.

81 - Α. Πουλιανοῦ "Η Καταγωγή τῶν Κρήτων", Ἀθῆναι, 1971.

82 - Γενιές, γενιές, τό παίρνουνε τό καπετανιλίκι.

83 - Τά κοπέλια εἶναι ευτυχία, δέν ἔχουμε λεφτά μά ἔχουμε κοπέλια.

84 - Γρηγόριος Παπαδοπετράκης "Ιστορία τῶν Σφακιῶν", Ἀθῆναι, 1888, σ. 58.

85 - χειρόγραφο τοῦ Γ. Δακανάλη.

86 - Στόν κακόσειρο μήν ἔχεις ἐμπιστοσύνη.

87 - Η Φωνή τῶν Ανωγείων, Μάρτιος 1974.

88 - Tancoigne, "Voyage à Smyrne, dans l'Archipel et dans l'île de Candie", Paris, 1814, page 133.

89 - Spratt, "Travels in Crete", London, 1869, pages 22-23.

90 - Γρηγόριος Παπαδοπετράκης "Ιστορία τῶν Σφακιῶν", Ἀθῆναι, I888, σ. 84-86.

91 - Α.Π. Βουρδουμπάκη "Ἀνέκδοτα κρητικά ἔγγραφα" Ε.Ε.Κ.Μ. τεῦχος Γ΄σ. 2IO.

BIBLIOGRAPHIE

1. Voyageurs étrangers ayant séjourné en Crète du 16ème au 19ème siècle :

. Belon Pierre du Mans "Les observations de plusieurs singularités ... trouvées en Grèce". Paris, 1553, 211 p.

. Tournefort Joseph Pitton de "Relation d'un voyage du Levant ... contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs isles de l'Archipel, de Constantinople ...", Paris, 1717, 2 volumes.

. Olivier, "Voyage dans l'Empire Ottoman" Paris, 1794.

. Tancoigne, "Voyage à Smyrne, dans l'Archipel et dans l'île de Candie", Paris, 1814.

. Dapper, "Description des îles de l'Archipel", Athènes, 1836.

. Pashleys Robert, "Travels in Crete", Cambridge, 1837, 2 volumes.

. Perrot Georges, "L'île de Crète, souvenirs de voyage", Paris, 1867.

. Raulin Victor, "Description physique de l'île de Crète" Paris, 1869.

. Spratt Captain T.A.B."Travels and researches in Crete", London, 1869, 2 volumes.

. Buondelmonti CH. "Description des Iles de l'Archipel, version grecque par un anonyme ... avec traduction française d'E. Legrand", Paris, 1897, 259 p.

. Combes Paul "L'île de Crète : étude géographique, historique, politique et économique, Paris, 1897.

2. Autres ouvrages publiés en français et en anglais depuis le début du siècle :

. Allbaugh Leland G. "Crete, a case study of an underdevelopped area", Foundation Rockfeller, Princeton, 1953.

. Braudel Fernand "La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II" 3ème édition, Paris, 1976.

. du Boulay Juliette "Portrait of a greek mountain village" Clarendon Press, Oxford, 1974.

. Burgel Guy "Pobia, étude géographique d'un village crétois", Centre des Sciences Sociales d'Athènes, 1965.

. Campbell J. K. "Honour, family and patronage : a study of institutions and moral values in a greek mountain community", Oxford, 1964.

. Faure Paul, "La vie quotidienne en Crête au temps de Minos" Paris, 1973.

. Friedl Ernestine, "Vasilika, a village in modern Greece", New York, 1962.

. Friedl Ernestine, "the role of kinship in the transmission of national culture to rural villages in mainland Greece" American Anthropologist, 61 (30-38), 1959.

. Gerland "Histoire de la noblesse crétoise au Moyen-Age", Revue de l'Orient Latin, 1907, Tomes X et XI.

. Godard-Grivas Véronique "La mandinade, évolution d'un type de chanson populaire grecque" Paris, 1968 (thèse de 3ème cycle non publiée).

. Kayzer Bernard, Thompson K, et al. "Economic and social atlas of Greece", Athènes, 1964.

. Kolodny Emile Y. "Constitution et évolution d'un isolat en montagne : le bassin du Lassithi en Crète", Revue de Géographie de Lyon, 44 (2), 1969.

. Kolodny Emile Y. "La Crète : mutations et évolution d'une population insulaire grecque" Revue de géographie de Lyon, 43, 1968.

. Lee Dorothy D. "Greece" in Cultural patterns and technical change , edited by Margaret Mead, Unesco, 1953.

. Peristiany J.G. "Honour and shame : the values of mediterranean societies", Weidenfeld and Nicolson, 1965.

. Peristiany J.G. "Mediterranean sociology; mediterranean rural communities and social changes", Paris, 1968.

. Pitt-Rivers Julian "Mediterranean countrymen, essays in the social anthropology of the mediterranean", Recherches Méditerranéennes, volume 1, Paris, 1963.

. Saunier Guy "Les chansons de noce à thème funèbre", Paris, 1967. (thèse de 3° cycle non publiée)

. Stahl Paul H. "Deux communautés villageoises en Europe du Sud-Est" in Eléments d'Ethnologie (Tome I) édité par R. Cresswell, Paris, 1975.

. Sweet Louise, Friedl Ernestine, etc ... "Appearance and reality; status and roles of women in mediterranean societies", Anthropological Quaterly, volume 40 n°3.

. Tulard Jean "Histoire de la Crète", Paris, 1962.

. Visvisis Jacques "L'administration communale des Grecs pendant la domination turque", L'hellénisme contemporain, Athènes, 1953 (numéro spécial).

3. Bibliographie en langue grecque

- Αφιέρωμα Κρήτης, περιόδικο Ιώς, 76-85, Αθῆναι, 1974.
- Βλαστός Παῦλος, "ὁ γάμος ἐν Κρήτη", Αθῆναι, 1893.
- Βουρδουμπάκης Ανδρέας Μ. "Δυό ἀνέκδοτα ἔγγραφα ἐκ Σφακιῶν" Επετηρίς Εταιρείας Κρητικῶν Μελετῶν, Β΄σ. 256 κτλ.
- Δακανάλης Γεώργιος "Συμβολή στήν ἱστορία τῶν Ανωγείων", χειρόγραφο.
- Δέφνερ Μιχαήλ, "Οδοιπορικαί ἐντύπωσεις ἀπό τή Δυτική Κρήτη" Αθῆναι, δίχως ἡμερομηνία.
- Καλοκύρης Μανόλης, "Ανώγεια", Ηράκλειον, 1970.
- Καλομενοποῦλος Νικοστράτος, "Κρητικά ἤτοι, τοπογραφία καί ὁδοιπορικά τῆς νησοῦ Κρήτης", Αθῆναι, 1894.
- Κούκουλες Φαίδον "Συμβολή εἰς τήν κρητηκή λαογραφία ἐπί Βενετοκρατίας", Αθῆναι, 1940.
- Κουρμοῦλης Γεώργιος "Επιτραπέζια δημοτικά τραγοῦδια", Κρητικαί Μελέται, Α΄, 1933, σ. 230, κτλ.
- Κρητική Πρωτοχρονιά, 1961-1967, Αθῆναι.
- Κριάρης Αρειστήδης, "Αθηβολές", Αθῆναι, δίχως ἡμερομηνία.
- Κριάρης Παναγιώτης, "Ιστορία τῆς Κρήτης", Αθῆναι, 1930/7, 3 τόμοι.
- Μουρέλλος Ιωάννης, "Ιστορία τῆς Κρήτης", Ηράκλειον, 1937, 3 τόμοι.
- Μπάρμα-Παντζελιοῦ "Τό τραγοῦδι τοῦ Δασκαλογιάννη", Αθῆναι, 1971.
- Νιωτάκης Ι.Γ. "Οικονομική ἔρευνα τῆς Κρήτης", Ηράκλειον, 1958.
- Ξανθουδίδης Στέφανος, "Η Ενετοκρατία στή Κρήτη καί οἱ κατά τῶν Ενετῶν ἀγῶνες τῶν Κρήτων", 1939.
- Ορφανοῦ Γ.Α. "Κρητικά διηγήματα", Ρέθυμνο, 1967.
- Παπαδοπετράκης Γρηγόριος "Ιστορία τῶν Σφακιῶν", Αθῆναι, 1888.
- Παρλαμᾶ Μ.Γ. "Ανέκδοτα ἔγγραφα ἐκ Σφακιῶν", (1799-1832) Κρητικά Χρονικά, 1953, τεῦχος ΙΙ.

- Πουλιανός Άρης "Η καταγωγή τῶν Κρήτων", Ἀθῆναι, 1971.
- Σπανάκης Στέργιος "Η Κρήτη, τουρισμός, ἱστορία, ἀρχαιολογία", Ηράκλειον.
- Σπανάκης Στέργιος "Μνημεῖα τῆς κρητικῆς ἱστορίας", Ηράκλειον, 1940.
- Σπυριδάκης Γ.Κ. "Βιβλιογραφία κρητικῆς βιβλιογραφίας καί γλωσσολογίας σύγχρονοι γλώσσης", Μύσων, 3, 1934.
- Σταυράκης "Στατιστική τοῦ πληθυσμοῦ τῆς Κρήτης", Ἀθῆναι, 1890, 2 τόμοι.
- Τσουδερός Ιάννης Ε. "Κρητικά μοιρολόγια", Ἀθῆναι, 1976, σ. 243.
- Χειρόγραφα περί Κρήτης (Συλλογή ἀπό τό σπουδαστήριο λαογραφίας πανεπηστήμιου Ἀθήνων)
- Ψυλάκης Βασίλης "Ιστορία τῆς Κρήτης", Χανιά, 1909/10.

E T U D E S   E T   D O C U M E N T S   B A L K A N I Q U E S

1) Paul Henri Stahl - Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales. Paris, 1979, 258 p.

2) Françoise Saulnier - Anoya, un village de montagne crétois. Paris, 1980, 192 p.

Les illustrations des couvertures:

Maison paysanne du 19e siècle, à Sàlciua, en Transylvanie (Roumanie)
Le quartier des agriculteurs dans l'île de Skiros (Grèce)

